A. DE FAUCIGNY-LUCINGE
NÉE CHOISEUL-GOUFFIER

RACHEL
ET SON TEMPS

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS
ÉMILE-PAUL, ÉDITEUR
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1910

289
F39
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/racheletsontemp00fauc

RACHEL

ET SON TEMPS

DU MÊME AUTEUR :

BERRYER, souvenirs intimes. . . . . 1 vol. in-12

LES FINANCIERS D'AUTREFOIS; LES FERMIERS GÉNÉRAUX. . . . . 1 vol. in-8°

ÉTUDES ET RÉCITS SUR ALFRED DE MUSSET, avec fac-similés de deux dessins d'Alfred de Musset. . . . . 1 vol. in-12

A. DE FAUCIGNY-LUCINGE
NÉE CHOISEUL-GOUFFIER

RACHEL
ET SON TEMPS

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
ÉMILE-PAUL, ÉDITEUR
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1910

SABLE
COLLECTION
SABLE
Toronto, Ontario

PROLOGUE

A propos d'une représentation « d'Électre » au Théatre-Français. — Évocation de Rachel dans « Électre ». — Voyage en Grèce du comte de Choiseul-Gouffier. — Magnifique résultat artistique et géographique de ce voyage.

En assistant au Théâtre-Français, à une représentation d'*Électre* (1), une évocation immédiate surgit devant le spectateur, celle de Rachel, de poétique mémoire, l'admirable interprète qui a réalisé sous des traits inoubliables les plus nobles conceptions des grands poètes : la haine, l'amour, le désespoir, la vengeance, les émotions qui font les drames de la vie.

La principale interprète du terrible drame

---

(1) *Électre*, tragédie en un acte de Lazare Baïf (1537). *Électre* non imprimée de Pradon, sans date. (Autre tragédie d'*Électre*, de Longepierre, 1719), *Électre*, de Crébillon, datée de 1708. Une *Électre* imprimée sans nom d'auteur, 1731, et l'autre traduction

de meurtres, de vengeances sanglantes et de volupté sans frein, *Électre*, de Sophocle, doit posséder la magnifique compréhension du rôle de l'héroïne impitoyable, issue d'un sang féroce et divin, aux prises avec la malédiction des dieux et la fatalité de sa race, pendant les époques fabuleuses où le monde vivait de haines et de discordes.

Électre humiliée et vaincue, animée par les sauvages passions dont son âme est remplie, est prête à tuer mais aussi à mourir, car la mort est un refuge on échappe aux cruautés du sort et à soi-même. Qu'elle est formidable dans sa haine, Électre remords vivant, vengeance qui

---

en prose de la tragédie d'Euripide, par M. l'Archer, imprimeur en 1756. *Électre* a également tenté les compositeurs de musique. *Électre*, opéra en trois actes, paroles de Guillard, musique de Lemoyne, représentée à l'Académie royale de musique le 2 juillet 1782 ; puis vers 1785, l'opéra de Hœffner représenté au théâtre royal de Stockholm et enfin une *Électre* en trois actes de Grétry qui ne vit jamais le feu de la rampe. *Électre*, de Voltaire, qu'il composa pour se consoler de ses pertes « à la Comète », maison de jeux qu'il ne pouvait s'empêcher de fréquenter. *Électre* fut jouée sous l'Empire plusieurs fois.

marche, fille de la douleur aux prises avec le désespoir, accusatrice d'une mère lâche et criminelle dont les passions remplissent le palais de forfaits, d'iniquités et de démence. Combien Sophocle a personnifié avec vérité, dans *Électre*, Némésis, la déesse de la vengeance.

La fille du roi des Rois devant qui tout succombe et tout fuit, a de l'humanité les larmes et l'orgueil. Elle ressent le délire des passions effrénées; l'abîme est devant elle; l'ivresse des fureurs sanguinaires semblables à un feu dévorant qui la pénètre dans les replis les plus cachés de son cœur, brûle sa vie tragique hors des limites de la réalité. Électre plongée dans le sombre chaos du crime, évoque en frissonnant le tragique souvenir de la mort de son père. Ses perplexités reviennent sans cesse, la laissant palpitante d'une émotion qui fait bouillonner son sang. Sa douleur éclate en paroles vengeresses, en cris, en sanglots,

en râles, en imprécations violentes et sauvages qui ajoutent au pathétique de son rôle, quand elle compare sa vie passée aux infortunes du présent : l'avilissement de sa beauté et de sa jeunesse, son bonheur englouti, sa grandeur déchue et le sentiment poignant de sa dégradation.

Quelle douceur d'accents, bien au contraire, Sophocle a placée dans la bouche d'Electre, lorsque pressant dans ses bras l'urne qu'elle suppose contenir les cendres du mort qui a emporté son âme, et qu'elle aimait de toute sa tendresse, elle le prend pour confident de son cœur dévasté, fermé à toute joie, à toute sérénité, et de son adieu aux affections humaines perdues sans retour. Comme elle revit jour par jour, toutes les espérances enivrées de ses sentiments pour Oreste, et les soins maternels qu'elle prodiguait dans les premières années de leur vie, à ce frère adoré, victime des Euménides.

Le cri qui sort du cœur torturé d'Électre, les larmes qui voilent ses yeux, et la profonde douleur de cette âme meurtrie n'éprouvant que des sentiments tendres ou féroces, et jamais la sérénité, bouleversent le spectateur qui suit avec une anxiété haletante les péripéties d'une destinée marquée par la fatalité qui attend sa proie. En même temps, il admire sans réserve Électre dépouillée de son rang, aux traits flétris, aux vêtements autrefois magnifiques tombant maintenant en lambeaux, à la physionomie funèbre, à la chevelure sombre et inculte, s'échappant par mèches rebelles du voile sinistre des suprêmes attentats. La fille d'Agamemnon doit toujours être drapée dans de noirs vêtements qui semblent tissés des ténèbres de l'abîme, car le costume ajoute à l'illusion et à la pitié humaine. La violence de la nature d'Electre et la douleur qui la brisent, interdisent les recherches de mise profane, le malheur reje-

tant tous les ornements extérieurs qu'autorisent le bonheur et le calme de la vie (1).

Sophocle change tout à coup les appels de désespoir et les accents tragiques en joie éperdue; un vertige de tendresse jaillit en une prodigieuse explosion d'élans dramatiques, lorsque avec Oreste surgissant de la tombe et de la nuit, Électre dont le sourire est encore plein de larmes, rayonne de bonheur, retrouve sa jeunesse, son innocence et sa délivrance. Elle ressent alors l'éblouissement de la vie et de ce qu'elle allait perdre en ce monde!...

Quel rêve enchanteur pour les adorateurs de l'art grec que de faire revivre par la pensée l'incomparable Rachel dans *Électre*

---

(1) Le Kain de concert avec mademoiselle Clairon avait été le plus ardent zélateur pour la réforme des costumes usités dans son temps, il poussa le scrupule sur la vérité des siens, jusqu'à refuser de jouer à la cour dans une première représentation d'*Œdipe chez Admète*, parce que l'habit de ville qu'on lui avait apporté pour remplir ce rôle était bleu céleste. (C'était la Cour qui fournissait les habits). Cependant ne voulant pas faire manquer le spectacle il en prit un, de laine, destiné pour des confidents.

ce rôle éclatant, merveilleux, fatal, qu'elle joua avec tant de prestige et de noblesse; d'entendre son éloquence épique ressuciter les visions de Sophocle ; de voir luire et passer dans ses yeux des pensées terrifiantes auxquelles elle prêtait vie et flamme. Avec quel art, la grande tragédienne attachait le spectateur à cette image d'Électre qui domine le théâtre antique. Dans ce drame de sang, de remords, de vengeance, de furies, le magnifique organe et la diction pleine de force de Rachel, auraient été l'idéal du poète, car la sanguinaire énergie d'Électre se trouvait tout entière dans le sublime génie de l'artiste qui a su jeter tant de passions sur de criminels emportements, couvrir des actes coupables du divin coloris de ses magnifiques accents et conserver dans son désespoir la décence de son sexe et la noblesse de son rang.

Aucun survivant n'a pu oublier cette figure d'imagination et de rêve; ce jeu

enivré de poésie de Rachel, dans *Électre*. Elle tenait le public sous sa domination en lui faisant éprouver l'émotion sacrée qu'on ressent devant une statue antique. Cette merveilleuse artiste possédait le pouvoir qui triomphe des situations ; son âme profonde et triste ne s'enthousiasmait que pour ce qui lui faisait verser des larmes. Elle aimait l'art qui saisit le cœur, l'art qui fait pleurer. Rachel usait de ce talisman pour faire passer dans l'esprit du spectateur l'impression qu'elle éprouvait elle-même, quand, dans ce grand rôle qui l'avait séduite, elle luttait contre les décrets de la fatalité. Le timbre de sa voix avait un caractère spécial qui la rendait parfaitement propre à l'expression des sentiments profonds, mais toujours prêts à faire explosion, comme ceux qui agitent le cœur des héroïnes de l'antiquité.

Les diverses phases de cette tragédie se déroulent parmi le décor impressionnant

du ciel bleu du divin Homère, dans ce pays de séduction et d'enchantement qu'on appelle l'Attique, dans des vallées verdoyantes où ne pénètre jamais le souffle glacé de l'hiver, au milieu de monuments de marbre et d'or, dont se composait le théâtre d'Athènes, se détachant en lignes pures et harmonieuses sur des rochers de pourpre et de feu éclairés par un soleil d'une immortelle beauté.

Athènes, terre des miracles, mère de la civilisation, asile des dieux, où se passe le drame de Sophocle, possède encore les ruines sacrées du Parthénon qui rayonne de l'unité de pensée, de composition, d'exécution et de style de l'immortel Phidias. Phidias, l'art incarné, le créateur des marbres, le dieu de la sculpture et de l'architecture, le révélateur du *beau* dans la pierre, l'auteur enfin du Parthénon ! Maître absolu de son œuvre, Phidias conçut un beau livre dont toutes les pages sont écrites

de sa main ; aussi quelle puissance et quelle harmonie dans la vie qui anime le monument divin !

Ce poème aux proportions harmonieuses et simples a tenté le pinceau de Raphaël qui envoya en Grèce plusieurs de ses élèves pour dessiner les ruines du Parthénon, lorsqu'il entreprit la décoration du Vatican. Les marbres rapportés par lord Elgin ne donnent qu'une idée bien imparfaite de la beauté plus qu'humaine de ce chef-d'œuvre qui fit dire à Strabon que Phidias est le seul artiste qui ait «vu les dieux». Aucun ouvrage de l'antiquité n'excita une admiration aussi vive que la Minerve et le Jupiter Olympien dont il reste des fragments de sculpture légués au Louvre par le comte Gabriel de Choiseul-Gouffier. Suivant le témoignage de Plutarque, Phidias serait mort empoisonné dans les prisons d'Athènes par les ennemis de Périclès qui était pour lui ce que devinrent plus tard pour Raphaël

les papes Jules II et Léon X. Le nom de Périclès est devenu le nom de son siècle comme celui d'Auguste et de Louis XIV. D'après d'autres auteurs Phidias environné de gloire et d'honneurs, fut le roi de son art; sa maison et son atelier demeurèrent pendant longtemps religieusement conservés à la vénération des Athéniens. Comment concilier de pareils honneurs avec une mort aussi funeste?

Les ruines du Parthénon qui nous prouvent que tout passe et que tout finit en ce monde, et que le génie des nations s'épuise avec le temps, ont fait l'objet de l'étude approfondie d'un illustre académicien, fervent de l'art qu'il cultivait depuis son enfance, le comte Gabriel de Choiseul-Gouffier. Le jeune érudit, passionné de Phidias, adorateur du génie d'Homère, d'Euripide, de Sophocle, de Platon et de Périclès, brûlait d'enthousiasme pour cette terre sacrée où retentit la voix des siècles et des tradi-

tions de l'Histoire, car la Grèce autrefois l'objet de l'admiration de l'univers, fut le théâtre où les plus grands hommes de l'antiquité ont signalé leur force, leur valeur, leur courage et leur talent.

Ce pays qui a réalisé le noble idéal de la vie philosophique attirait invinciblement le comte de Choiseul-Gouffier qui aimait cette patrie des passions fortes où l'amour et la mort se côtoyaient sans cesse. Plongé dans les mâles études de l'antiquité grecque qui lui valurent une durable et inviolable gloire, il trouvait d'ineffables délices en contemplant tout ce que l'art a fait de grand et de beau dans ce monde. Il partit pour la cité de Minerve, cette école du monde, entouré d'une pléiade d'artistes, à la brillante renommée qui avaient pour mission de reproduire à ses frais, les cartes, les vues des monuments et des paysages d'une éternelle séduction, décrits par lui, plus tard, dans son célèbre *Voyage pittoresque* si recherché du

monde lettré, et de tous ceux que l'art occupe et intéresse. La géographie y a puisé de nouvelles lumières; les cartes marines sont perfectionnées, les monuments sont décrits avec précision et dessinés avec exactitude; les mœurs observées sans parti-pris.

Dès sa plus tendre enfance l'étude de la tragédie antique avait subjugué l'imagination du futur écrivain, que la littérature de son époque n'enthousiasmait guère et qui réservait toute son admiration pour la poésie grecque. Tous ces héros et toutes ces héroïnes, si dissemblables de nos conditions de vie, fixent le plus haut degré où la tragédie antique soit parvenue, car ils expriment l'âme de l'humanité dans toutes ses phases et dans toutes ses passions. Trois noms sont devenus l'idéal de l'art grec : Platon, Sophocle et Démosthène; mais Virgile place Sophocle au premier rang, parce qu'il a une hauteur de pensées capables d'embrasser tout ce qui est sous le ciel.

Aristophane, selon Platon, a exprimé la même opinion. Au noble siècle de Louis XIV, notre grand Racine qui lisait les anciens dans le texte de Sophocle, s'inspirant de l'éternelle autorité du génie, faisait des œuvres de ce puissant poète l'objet de ses prédilections. Sophocle a mis en relief les progrès que ce théâtre révèle dans la conception de la moralité, à l'époque la plus brillante de la civilisation grecque : grandeur de l'homme fondée sur l'énergie de la volonté ; autonomie de la conscience individuelle.

Il n'a manqué à la renommée de Sophocle qu'un seul genre de grandeur : l'éclat de l'adversité, car il fut, dit l'histoire, toute sa vie heureux et aimé. Suivant Valère Maxime, Sophocle mourut même de joie. Déjà parvenu à une extrême vieillesse, il avait lu dans un concours une tragédie nouvelle, et il attendit longtemps avec inquiétude le résultat des suffrages qui étaient très partagés. Enfin

il l'emporta d'une seule voix, et l'excès de bonheur qu'il éprouva causa sa mort.

Eschyle, au contraire, a été accablé de misère et d'abandon. Devenu âgé, il ne voulut pas renoncer à la poésie. Il émigra en Sicile où il mourut. Sur le marbre qui recouvrait ses cendres, on écrivit cette épitaphe lapidaire dans sa brièveté : « Ici est le tombeau d'Eschyle ».

RACHEL ET SON TEMPS

CHAPITRE PREMIER

Naissance de Rachel. — Son enfance malheureuse. — Achat de la complainte du « Juif-Errant ». — Les succès de Rachel en la déclamant. — Victor Hugo fait a Rachel la charité de l'argent et de la poésie. — Rencontre de M. Choron, directeur de l'Institut de musique religieuse. — Mort de M. Choron. — Regrets reconnaissants de Rachel pour son premier professeur. — Un volume de Racine décide de la carrière de la future tragédienne.

La grande artiste Rachel, cette fleur biblique, avait le type le plus pur de sa race. Elle était douée de tous les avantages extérieurs qui rehaussent si puissamment le mérite et sont absolument nécessaires à la scène, où il faut avoir la physionomie de ses rôles, et la faculté de plier son esprit à toutes les impressions. L'incomparable tragédienne avait l'image dans les yeux, l'harmonie dans l'oreille; elle a rani-

mé la pensée et a créé l'art de parler au cœur, de mettre du sentiment et de la vérité, où il n'existait auparavant que de la pompe et de la déclamation.

Elle naquit le 28 février 1820, dans l'auberge d'un petit village d'Aarau, canton d'Argovie, d'un marchand ambulant israélite, nommé Félix, et d'une mère également juive, Esther Haya. L'enfant frêle, faible, délicate créature, n'avait au jour de sa naissance qu'un souffle de vie, et ses parents pleuraient déjà sa perte, alors que la Muse tragique tressait pour elle les couronnes dont elle orna son front dès le berceau.

Le père et la mère de Rachel, originaires de Bohême, allaient de pays en pays, gagnant péniblement leur vie, n'ayant pour tout moyen de déplacement qu'un grand chariot dans lequel toute la famille se trouvait. Cette race au terrifiant et dramatique passé, au merveilleux et étonnant présent, au mystérieux et voilé avenir, est née voyageuse car l'instinct du mouvement la pousse en avant. On faisait halte sous les

chênes touffus, aux bords des ruisseaux, à l'ombre des jardins en fleurs. Le chemin était long; mais grande était l'espérance de trouver, dans ce plaisant pays de France, une situation clémente pour ces enfants aux regards profonds, aux pieds légers, et dont les mains fluettes faisaient déjà résonner agréablement les cordes d'une harpe.

Un jour, au passage d'un ravin escarpé, le char faillit se renverser et un paquet tomba sur la route. Le colporteur n'avait rien vu, lorsqu'il entendit qu'on lui criait : « Vous perdez quelque chose ». Le père se retourna et aperçut son plus jeune enfant gisant sur le chemin. C'était la future tragédienne.

De ville en ville, la famille errante arriva à Lyon, où elle se fixa quelque temps. Le nombre des enfants augmentait ; les dures nécessités de l'existence s'imposaient de plus en plus dans ce ménage si déshérité. Pour vivre, il fallait s'exposer au soleil, à la poussière, au froid, à la pluie, avec une philosophie satisfaite de peu. Rachel et ses sœurs parcouraient les

rues de la grande cité lyonnaise, se rendant de préférence dans un café où elles chantaient. La maîtresse du lieu avait pris en amitié ces petites filles dont l'enfance était pétrie de larmes et, lorsque les recettes n'atteignaient pas le chiffre fixé, elle complétait généreusement la somme qu'elles devaient compter à leurs parents.

Plus tard, le ménage Félix vint demeurer à Paris où la même existence malheureuse continua pour ces enfants infortunés. Quoique bien jeune, Rachel commençait déjà à déclamer soit des scènes de roman, soit des actes de mélodrame ou de vaudeville qu'on lui prêtait, et qui, servant à développer en elle un instinct sublime, lui procuraient une joie inexprimable. D'autres fois, elle chantait, et sa voix avait une telle expression, que le même air, les mêmes paroles dans sa bouche ou dans celle des siens, variaient de manière à ne pas les reconnaître, car inconsciemment Rachel connaissait l'éloquence du geste, de l'attitude et de la physionomie.

Un jour elle acheta, au prix de quatre épin-

gles, d'un petit garçon, leur voisin, l'intéressante complainte du *Juif-Errant;* elle l'emporte dans la chambre où ses frères, ses sœurs étaient réunis; tous s'emparent de la chanson, en apprennent des lambeaux, et les répètent sans que le père et la mère s'en occupent aucunement; mais Rachel, à son tour, la chante, ou plutôt la déclame; peu à peu les enfants, puis les tantes, l'aïeul, M. et madame Félix s'arrachent à leur travail, à leurs réflexions et écoutent avec un intérêt croissant un récit qui devient un drame, car Rachel a d'abord récité le premier couplet qui est une narration; puis elle a décrit le vêtement d'Ahasvérus; de là, elle passe au dialogue, distinguant par des inflexions de voix différentes chaque acteur; enfin, ce n'est plus une chanson, une complainte banale, mais un drame complet, une tragédie avec son action, sa péripétie, et son dénoûment. La famille Félix a cru assister à une représentation scénique; et les enfants, à plusieurs reprises, conjurent leur sœur d'interpréter l'histoire du *Juif-Errant.*

Le succès de cette complainte détermina les parents de Rachel à la lui faire chanter et mimer dans divers cafés et sur les boulevards. Là, jamais l'auditoire ne manquait à la jolie chanteuse, et, aux environs de la porte Saint-Martin, les porteurs d'eau, les commissionnaires, les désœuvrés, les marchands nomades du boulevard connaissaient l'enfant sous le sobriquet de la « petite Georges ». Ainsi l'instinct populaire, en désignant la grande tragédienne comme point de comparaison avec la jeune Israélite, avait à l'avance marqué la place où elle apparaîtrait, et d'où elle s'élancerait si haut et si loin.

Mais la jeune Rachel ne chantait pas toujours des chansons aussi irréprochables au point de vue de la morale que la complainte du *Juif-Errant*, et bien des gens de cœur se sentaient émus d'entendre des refrains risqués sortir de la bouche innocente de l'enfant. A côté des pièges et des embûches qui l'entouraient, il se trouva des rencontres heureuses qui s'offrirent à elle comme un soutien et un exemple. Un

jour qu'elle venait de chanter dans le jardin de la place des Vosges et qu'elle faisait la quête après le dernier couplet d'une chanson un peu hasardée, un passant s'avança, la contempla longuement et lui glissa dans la main une pièce d'or. Ce passant était Victor Hugo. Il reprocha amicalement à la petite chanteuse le mauvais choix de son répertoire. « Oh ! répondit l'enfant avec un air de candeur qui démontrait que sa pureté n'avait subi aucune atteinte, si on pouvait me faire d'autres chansons ! »... Hugo prit quelques feuillets dans la poche de son habit et, après l'aumône de l'argent, il fit l'aumône de la poésie. « Tenez, mon enfant, dit-il, voilà des strophes qu'un de mes amis veut mettre en musique. Chantez-les sur un vieil air, j'aime les chansons des rues. »

Certes le mouvement généreux de Victor Hugo était méritoire, mais inefficace, et le véritable bienfaiteur de Rachel fut M. Choron, directeur de l'Institut de musique religieuse. Un dimanche de janvier, la petite chanteuse,

engourdie par le froid et presque en larmes, faisait entendre, près des Bains Chinois, la complainte qui lui valait toujours tant de succès. Mais, ce soir-là, le ciel était sombre, la bise glacée ; la neige abondante enveloppait comme un drap funèbre chaque coin de l'horizon. Les passants ne s'arrêtaient guère. Exposée à tous les vents, fébrile au dedans, frissonnante au dehors, l'enfant chantait avec le courage du désespoir, lorsque la Providence vint à son secours en plaçant sur sa route, à l'entrée de sa vie, M. Choron, le premier professeur de chant de son époque, l'auteur érudit de la biographie des musiciens célèbres, l'ami dévoué, l'admirateur de tous les grands talents. Ce philanthrope avait l'âme élevée, la nature expansive et généreuse, et comprenait l'art sous son aspect le plus sublime. Il entend une harpe, puis un chant, si net et si pur, des paroles tellement accentuées et si bien senties, que d'abord il ralentit le pas, puis il s'arrêta pour écouter. Choron, en considérant attentivement la petite artiste souffreteuse, remarqua

ce front pur et rêveur sillonné de lignes précoces, indice de son génie futur; l'amertume de ce regard où toute la vie s'était réfugiée; l'ironie de cette bouche si admirablement dessinée. Il pressentit de quelle puissance s'éclairerait un jour cette physionomie mobile, où, comme dans un miroir, viendraient se refléter tant d'émotion et de sentiments divers. Elle portait avec une grâce infinie les habits de la pauvreté. « Mal vêtue et déjà fière », dira plus tard Jules Janin, « humble était son vêtement, hautaine était son attitude ». Il se dégageait une séduction douloureuse de cette enfant de neuf ans aux joues pâles, aux cheveux noirs, aux yeux immenses, au regard intense et fascinateur. Le musicien bienfaisant pensa que, pour lui, il y avait mieux à faire que de donner à la petite artiste le sou de l'indifférence. Lui prenant la main, il lui dit: « Mon enfant, quel maître t'a enseigné la bonne méthode avec laquelle tu viens de chanter? Où as-tu appris ces airs qui ont tant de puissance? Je ne les connais pas. — Où, mon-

sieur! partout; quand je vais dans la rue, j'écoute ceux qui chantent, je retiens les airs et les paroles, et puis je les répète à mon tour. »

Un tremblement prolongé, l'expression d'une physionomie douce que le froid contracte sans pouvoir l'enlaidir, ont touché de pitié l'excellent Choron de plus en plus intéressé à l'enfant à qui on pouvait demander : Qui es-tu? d'où viens-tu ? quelle est ta patrie? « Tu as donc bien froid? lui dit-il, de cette voix qui déjà console, parce qu'elle inspire confiance. — Oui, j'ai froid... — et baissant le ton avec cette honte fière d'une âme qui se sent faite pour un meilleur sort... — et j'ai plus faim encore ». Cette confidence innocente et si amère à entendre brise le cœur du musicien philanthrope. « Suis-moi, fit-il, je te donnerai de quoi te vêtir et de quoi te nourrir. »

L'enfant pousse un cri d'oiseau joyeux et part sans oublier son instrument. Mais tout à coup un sentiment de défiance l'arrête provenant de cet amour naissant de l'art qui redoute

les obstacles qu'on peut mettre à son ardente passion. Rachel hésitante demande si on l'empêchera de chanter. Choron sourit et se hâte de répondre : « Bien au contraire, mon enfant, je t'apprendrai de nouvelles chansons ». Et la future Hermione est heureuse. Choron de plus en plus charmé ajoute : « Tu aimes donc bien la musique? — Oui, monsieur, c'est si beau!... »

Et l'auditoire, ému du bonheur qui arrive à la « petite Georges » bat des mains. Choron emmène Rachel vers la rue Monsigny, où était établie l'école d'où Duprez, madame Stoltz, Surdo et tant de bons maîtres sont sortis comme professeurs éminents et artistes distingués, après y être entrés comme élèves.

L'Institut de musique religieuse, subventionné par l'État sous la Restauration, avait eu à l'origine, pour protecteurs, les Bourbons, la plus puissante famille qui ait jamais honoré le monde, et à laquelle le malheur et le temps ont donné une auréole impérissable.

Choron, instruit de la religion de Rachel,

poursuit le rôle du bon Samaritain ; il demande à la famille Félix l'autorisation de garder leur fille à son école ; ils la lui accordent avec reconnaissance. La douce, la candide, l'énergique enfant commence une nouvelle vie toute de bonheur et de félicité.

Des soins paternels, une bonne éducation lui sont prodigués. Tout charme la jeune Rachel qui travaille avec ardeur ; sa voix se développe. Le directeur de l'école de musique ne doutait pas de l'avenir de son élève de prédilection ; mais le sien était marqué. La mort allait le frapper et de nouvelles épreuves étaient réservées à l'enfant ; il fallait que cette jeune âme qui un jour aurait à exprimer tant de passions et de douleurs, eût elle-même souffert une partie de ce qu'elle aurait à dépeindre. Choron décédé, l'État laissa fermer l'école, œuvre de bienfaisance ; les élèves furent renvoyés. Rachel déposa sur le cercueil de son bienfaiteur une boucle de ses beaux cheveux, témoignage d'éternel souvenir. La mémoire de son premier maître n'abandonna jamais la

tragédienne parvenue au faîte des honneurs. Une lettre écrite à M. Laurentie, datée du 9 février 1840, en est la preuve : « Je ne veux pas retarder, écrit-elle, l'expression des sentiments de bonheur que m'a fait éprouver votre chapitre sur M. Choron, mon premier maître, dont le souvenir m'est si cher. C'est bien lui, monsieur, que vous avez dépeint avec tant de vérité ; ses nombreux élèves lui doivent une grande reconnaissance et je vous prie de vouloir bien agréer la mienne, ainsi que mes respectueux sentiments ».

Après le décès de M. Choron, Rachel retourna chez ses parents, où elle retrouva la pauvreté dans les meubles, dans les vêtements, dans une nourriture insuffisante. Elle assista ainsi aux détresses, aux privations de la vie domestique qui firent sur son esprit une impression profonde. Cet intérieur était dénué de sérénité, car les chagrins, les souffrances de chaque heure détruisent l'harmonie de l'existence dans les familles même les plus patriarcales. Une semblable vie aurait pu

abaisser le moral de Rachel ; mais ses rêves l'élevaient vers un monde idéal qu'elle devinait, et la dirigeaient vers cette mélancolie de réflexion, vers ce sentiment d'analyse qui ont toujours été l'apanage des natures supérieures.

C'était alors une enfant dans tout le charme et la grâce de l'adolescence. Ses traits étaient sans inflexions irrégulières ; la nature sûre de ses lignes avait modelé cette physionomie pâle qui se présentait pleine de séduction ; ses yeux exprimaient plus que les naïves affections de l'enfance, et, déjà désenchantée de l'existence qui lui était faite, Rachel eut recours, pour se rasséréner, à l'art, cette grande consolation des âmes élevées et meurtries, L'art, n'est-ce pas la pensée qui marche ? Il n'y a rien de plus magnifique et de plus auguste ; il exerce l'esprit, féconde les idées et réchauffe le cœur !

Un volume de Racine décida de la carrière de la future tragédienne, et la jeta sur la route où elle devait trouver la fortune et le génie.

Un jour de mauvais temps, Rachel fut demander à un voisin s'il n'aurait pas un livre à lui prêter, Il lui remit un premier volume de Racine, de l'édition in-18 de Proult (1760), en lui disant que ces bêtises ne l'amuseraient guère, mais qu'il y avait là une histoire fort intéressante d'un chien condamné à être pendu *(Le chien des Plaideurs)*. L'enfant prit le volume et choisit Andromaque, ce chef-d'œuvre voisin de la perfection, où Racine décrit l'amour avec toute sa passion, son charme et ses fureurs. Les larmes d'une princesse française consacrèrent cette œuvre, car Henriette d'Angleterre pleura à la première lecture faite par le jeune poète qui écrivit en tête de sa tragédie : « Pardonnez-moi, madame, si j'ose me vanter de l'heureux commencement de la destinée d'Andromaque. »

Après avoir lu la première scène, le premier acte, Rachel d'une intelligence compréhensive admire une si belle poésie ; mais son cœur ne parle pas encore. Elle passe au second acte et Hermione lui apparaît, Hermione la fière prin-

cesse, la jeune fille qui aimant pour la première fois et si cruellement trahie ; le plus beau des rôles parce qu'il est le plus varié, celui que voudront jouer toutes les débutantes. Arrivée au dernier vers de l'œuvre sublime qui venait de lui dévoiler subitement sa destinée, Rachel baisse la tête, réfléchit et demeure quelques minutes occupée délicieusement à contempler le monde nouveau qui lui apparaissait. Que d'heures passées ce volume à la main, s'arrêtant à chaque ligne, à chaque mot qui la faisait frissonner et sortir de son âme ce qu'elle y avait de profond et d'élevé ! Avec quelle pensée lisait-elle Andromaque ? A quel rêve s'abandonnait ce jeune cœur ? A quoi répondait le silence qu'elle gardait si longtemps ? La divine poésie de Racine venait d'allumer un feu brûlant dans l'âme passionnée de la jeune fille ; ses facultés de compréhension recevaient une impulsion frémissante. Après s'être imprégnée longuement de l'inspiration du poète où palpite tout le drame d'une humanité disparue, Rachel, ayant dans le regard cette lueur qu'on

appelle l'intuition, dit à sa mère d'une voix tremblante qui n'en était pas moins sonore : « Je sais maintenant la carrière que je dois suivre, je jouerai la tragédie !... » Et elle devint une incomparable artiste (1).

Avide de savoir, prompte à concevoir, ardente à entreprendre, osant au delà de ses forces, Rachel passionnée pour le travail s'assimilait le génie héroïque de l'antiquité en étudiant avec ardeur les chefs-d'œuvre qu'elle devait jouer plus tard. M. Latour Saint-Ybars, qui devint un de ses plus fervents admirateurs, la rencontra un jour, au bras de sa mère, au Louvre se pénétrant des fières attitudes, des belles poses, des grâces majestueuses de la tunique et du peplum, de la perfection et des beautés de la plastique grecque. Ce fut un temps de contemplation intérieure, d'exaltations poé-

---

(1) Pendant tout le cours de sa carrière, Rachel resta fidèle aux œuvres de Racine, principalement au grand rôle d'Esther qu'elle avait à jouer de préférence le 20 mars, jour où les Israélites commémorent solennellement et avec orgueil l'anniversaire de leur délivrance. Pour cette raison, le Théâtre-Français affichait toujours *Esther* le jour de Pourim.

tiques, car elle avait le sens affiné de la littérature et des arts, l'intuition et l'enthousiasme ; elle se sentait enveloppée de cette flamme de l'action propre aux âmes énergiques, voulant tout exprimer : cœur, esprit, passions, souffrances ; sentiments dont on vit et dont on meurt. Quand Rachel déclamait dans la solitude, son cœur battait d'une angoisse inexprimable, ses yeux se mouillaient de larmes ; le sang circulait plus vite dans ses veines. Elle se pénétrait de l'image parfaite de l'héroïne qu'elle devait représenter, et personne n'a poussé plus loin qu'elle l'art de créer et de faire vivre ses personnages. Pleine de confiance en sa force, remplie de certitude pour un brillant avenir, elle vivait avec intensité des rêves vastes comme le monde ; elle s'élevait au-dessus de la terre, en oubliant les fardeaux, dans ces heures claires où s'en va le doute, où la conviction grandit, où la gloire aux mille voix s'approche comme une mer montante, où la popularité pressentie arrive subitement, et dont les premiers regards sont plus doux que les feux de

l'aurore. Tout paraissait beau à ses yeux, et, à travers les plaines fleuries de l'imagination, la future tragédienne franchissait en pensée les obstacles pour toucher à des gloires inaccessibles, disposer de son être, donner sa vie au profit des chefs-d'œuvre des grands poètes. Ah ! les commencements du talent, ils ont tout le charme de la révélation et de l'espérance.

CHAPITRE II

Débuts de Rachel dans « la Vendéenne » au théatre du Gymnase. — M. Jouslin de Lassalle, directeur du Théatre-Français, s'enthousiasme pour le talent de la jeune artiste. — L'illustre Berryer s'intéresse vivement a Rachel. — Il la présente a Samson, professeur au Conservatoire. — Rachel se prend d'affection pour Samson. — Quelques-unes de ses lettres a son professeur. — Admiration du docteur Véron pour Rachel. — Opinion de M. Legouvé sur l'influence des leçons de Samson a mademoiselle Rachel.

A cette époque la famille Félix demeurait à l'hôtel des Trois-Balances reconstruit en face de la Morgue. Empressée à se montrer au public, Rachel allait aussi souvent qu'elle en avait le loisir s'exercer à jouer dans la petite salle du passage Molière. Elle se fit entendre aux Italiens sous le nom de mademoiselle de Saint-Félix; mais elle n'accepta pas ce pseudonyme car le nom qu'elle rêvait d'immortaliser était celui de fille d'Israël. M. Monval, régisseur du théâtre du Gymnase, avait remarqué qu'il y

avait un réel talent chez la jeune artiste et, comme il était chargé par son directeur, M. Poirson, de recruter pour le Gymnase des sujets à bon marché, il proposa à Rachel d'entrer à ce théâtre. Elle y débuta dans *la Vendéenne* de Paul Duport, pièce imitée de *la Prison d'Edimbourg* de Walter Scoot, sous le nom charmant de Rachel, que porta la femme bien-aimée de Jacob, ce père d'un peuple innombrable. Quelle impression dut faire sur les spectateurs ce visage de seize ans apparaissant dans sa pureté juvénile comme une fleur vivante, et un éblouissement précoce d'aurore! Sa chevelure brune et abondante, la souplesse merveilleuse de sa taille valurent à la jeune artiste un succès de touchante beauté lorsqu'elle apparut toute enveloppée d'innocence, pâle et émue, et qu'elle récita, avec un goût exquis, une fierté modeste, le passage où elle dit qu'elle a vu la Vierge d'Auray, sa patronne, lui indiquant le moyen de sauver son père, prisonnier vendéen.

La débutante se révélait pathétique, tou-

chante, elle arrachait des larmes, car le fait est bien rare au théâtre d'entendre une jeune fille pleine de croyances exprimer, dans un rêve ardent, les élans généreux de cette Vendée si tragiquement célèbre.

Rien de plus simple que la donnée de *la Vendéenne* : Un paysan de Vendée compromis dans la conspiration de Georges Cadoudal ; un jeune officier envoyé par le général Bonaparte pour l'arrêter, et jetant l'ordre d'arrestation au feu, parce qu'il a vu pleurer la fille du Vendéen ; la pauvre enfant partant pour Paris et allant demander à Joséphine la grâce de son père ; cette grâce accordée... et voilà tout. Mais il y avait place dans cette action si unie, pour des scènes touchantes et dramatiques que la jeune artiste interpréta avec un instinct parfait des convenances. A la fin de la représentation, Rachel vit des yeux se voiler de larmes ; son but était atteint, le ciel de l'art lui était ouvert. Qu'importe la terre ?

La Bibliographie des Artistes de Paris, volume in-36, édition de 1837, jugeait ainsi Rachel :

« Mademoiselle Félix a paru pour la première fois au théâtre, le 24 avril 1837, dans la comédie en deux actes de M. Duport intitulée *la Vendéenne*. Voici ce qu'a dit de ce talent un homme d'esprit dont le jugement ne peut être suspect : Mademoiselle Rachel est une toute jeune personne qui annonce une des plus belles organisations dramatiques que nous ayons vues ; sa voix est grave et pénétrante ; et, dans les moments passionnés, la gravité des sons s'amollit et se perd dans les larmes. Le succès de mademoiselle Rachel sera la réalisation du brillant horoscope que chacun a tiré d'elle... »

M. Vedel, caissier du Théâtre-Français, étant venu entendre la débutante au Gymnase, fut surpris de sa correction, de l'énergie de son geste, de la distinction de toute sa personne et il amena à une représentation M. Jouslin de Lassalle, directeur du Théâtre-Français, qui s'enthousiasma devant cette vision d'art. Qui avait enseigné à la pauvre enfant qui chantait dans les rues cette contenance grave et simple? Qui lui avait appris à se faire respecter? Nul

des siens, sans doute, car c'était un orgueil ignoré de leur position; seule, la mère aurait pu voir dans les yeux de sa fille, les lueurs, l'éclair qui révèlent même dans la plus tendre enfance un être extraordinaire. Mais il y a dans la destinée humaine des profondeurs que nul regard ne saurait percer!... La supériorité qui devait se montrer dans l'avenir, la royauté naturelle dont la source inconnue se trouve toujours chez les privilégiés que le destin ne veut pas laisser dans l'obscurité, furent les révélateurs secrets, les maîtres mystérieux qui apprirent à Rachel les formes, les habitudes, les devoirs de cette féodalité morale et intellectuelle instituée par la Providence qui a mis dans nos cœurs le désir et la faculté de nous grandir et de nous élever.

Les habitués qui fréquentaient le Gymnase félicitaient le directeur de l'heureuse fortune qui lui avait adressé une artiste dont le talent plein de grâce et de force ramènerait la foule inconstante et oublieuse. Mais M. Poirson, ayant jugé le talent de Rachel, sentit du regret de la

borner dans son avenir. Aussi, loin, par un calcul d'égoïste, de se la réserver uniquement, il pensa et agit en honnête homme. « Ma chère enfant, dit-il, un jour à mademoiselle Félix qu'il avait mandée dans son cabinet, je suis fier de vous avoir fait connaître au public; tout me porte à croire que mon théâtre vous aurait dû de belles soirées, et cependant je ne puis me résoudre à circonscrire votre talent, à le réduire par violence, pour ainsi dire, aux strictes proportions de ma scène ; une plus vaste vous réclame; préparez votre avenir; la tragédie est morte à la Comédie-Française; allez lui donner une nouvelle vie ! — Quoi, monsieur, vous me congédiez ! répondit la jeune fille, incertaine entre la perspective qui lui était montrée et la crainte de perdre une position modeste, mais assurée. — Non certes, je ne vous congédie point ; mais je veux vous mettre à votre place naturelle, en vous facilitant l'entrée à la Comédie-Française. »

A sa représentation de début, mademoiselle Rachel avait vivement frappé par la sonorité de

sa voix et la netteté de sa diction, l'illustre Berryer ; le grand orateur royaliste, qui avait reçu du ciel le magnifique don de l'éloquence, voulut connaître la jeune artiste et, pendant plusieurs semaines, il monta presque chaque soir à son cinquième étage, pour lui donner des leçons de déclamation. Berryer éprouvait un charme infini à lui faire réciter les vers de ses chers grands poètes, à voir se développer la vive intelligence de son élève et le sens exquis de la poésie que la nature avait mis en elle. Personne, pas même ceux qui les composaient, ne disait les vers aussi bien que Berryer ; les Fables de La Fontaine surtout doublaient de charme en s'échappant de sa bouche, et mademoiselle Rachel, elle-même, dans les *Deux Pigeons*, n'atteignait pas au talent du célèbre avocat qui revit tout entier dans la belle statue de la salle des pas-perdus du Palais de Justice, placée en face de celle de Malesherbes. La sculpture a bien rendu l'expression de noblesse, de sentiment et d'intelligence de la physionomie pleine de volonté et en même temps

d'attrait sympathique du grand maître de l'éloquence.

La future tragédienne dut beaucoup aux leçons de Berryer qui, pour couronner son œuvre, la fit entrer, par sa puissante protection, dans la classe de Samson, professeur au Conservatoire, dépositaire des traditions et des élégances de la maison de Molière. M. Samson avait une âme où le malheur trouvait un écho, toujours prêt à lui répondre. L'estime universelle lui assurait une dernière célébrité. Il n'avait pas d'abord apprécié Rachel à la valeur qu'elle aurait un jour; mais son honnêteté l'empêcha de persister dans son erreur et, lorsque Rachel, électrisée par la noble conduite du directeur du Gymnase et par l'accueil bienveillant de l'acteur-auteur et professeur, eut déclamé les couplets qui lui plaisaient le mieux, M. Samson, avec cet à-propos dont la délicatesse est sans prix, et avec cette condamnation de soi-même dont un cœur supérieur est seul capable, dit en embrassant la néophyte : « Mon enfant, vous débuterez par Hermione;

nous travaillerons ensemble ; je veux vous initier aux mystères de la belle langue dont vous exalterez les chefs-d'œuvre. »

Rachel se prit pour son maître d'une profonde affection, ainsi qu'en témoignent les lettres suivantes dont nous citons quelques fragments :

« *A celui que j'aime le plus au monde.*

» Mon bon Monsieur Samson,

» Voudriez-vous avoir la bonté de remettre à mon messager un volume de *Crébillon* que j'ai oublié ce matin !

» Je veux travailler le rôle de Zénobie et après j'aurai le plaisir d'aller voir le plus grand talent et le meilleur des hommes. Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre quatrième fille... »

« *A Monsieur Samson.*

» 1er janvier 1840.

» Mon cher Monsieur Samson,

» Il m'est impossible de laisser passer le premier jour de cette année sans vous écrire

tous mes regrets, tous mes chagrins d'une si triste, si longue séparation, sans vous dire tout ce qu'il y a dans mon cœur d'affection pour vous, de respect pour madame Samson, d'amitié pour vos filles. Croyez-bien que mes sentiments pour vous sont les mêmes et ne changeront pas. Et d'ailleurs, n'ai-je pas toujours besoin de vos conseils, qui m'ont donné la force de paraître sur la scène, qui m'ont assuré la bienveillance du public?... »

« Rouen, 4 juin 1840.

» Mon cher et bon Maître,

» Je n'ai pourtant pas reçu encore un petit mot de vous... Il faut vous mettre tout de suite à votre bureau, prendre une grande feuille de papier, une bonne plume (si c'est possible), et commencer ainsi... Au fait, non, cherchez vous-même, pourvu que ce soit bien tendre et bien bon, une longue lettre, entendez-vous? une longue lettre. Roxane commande : il faut obéir. Ne vous plaignez pas de ce ton bref; c'est vous qui me l'avez appris... »

« 24 janvier 1843.

» Mon cher et bon Maître,

» Je vous envoie les deux stalles pour vous et M. X... et la loge pour ces dames. J'ai étudié mes sanglots (dans le quatrième acte de *Phèdre*), je n'ose pas me vanter pour la seconde représentation, mais je suis sûre qu'ils me viennent. Ne vous ayant pas vu dans la coulisse, je tâcherai de vous apercevoir dès mon entrée en scène et je verrai bien si vous êtes content. »

1845. — « On annonce *Virginie* pour mardi prochain, et, malgré toute la fatigue que je vous sais de vos leçons, j'ose vous demander quelques heures d'ici là, pour me faire répéter mon rôle, car une première représentation, un rôle à créer, c'est une bataille à remporter, mais qui m'ôte toute crainte, si vous voulez être mon général. Je répète au théâtre tous les jours depuis midi jusqu'à trois et quatre heures. Avant ou après la répétition, croyez que je serai exacte à l'heure que vous m'indiquerez. »

« Mon cher Monsieur Samson,

» ... La pauvre Rachel peut manquer *d'intention* ce soir dans son rôle de Fatime ; mais elle ne manquera pas d'émotion ; je me sens à moitié morte de peur. Que Dieu me protège et fasse que vous soyez un peu satisfait, si vous ne pouvez l'être autant que je l'aurais voulu !... »

Et cette autre à madame Toussaint (fille de Samson) : « Je viens de jouer *Horace*. Quel monde et quelle peur j'avais ! J'entre ; une pluie d'applaudissements tombe sur ma tête... Mon succès commence. La scène du fauteuil du quatrième acte fait grand effet. Plusieurs couronnes tombent à mes pieds... Que n'était-il là votre bon père ? que n'était-il là pour achever mon succès ? »

Rachel ne jouait pas un rôle sans le répéter devant Samson, et son savoir, son expérience devinrent une heureuse ressource pour le talent de la jeune tragédienne. Le docteur Véron, un des hommes les plus élégants et les plus spi-

tuels de cette époque, s'exprime ainsi dans le tome IV des *Mémoires d'un Bourgeois de Paris* : Je donne comme certain que mademoiselle Rachel étudie sérieusement ses rôles. Elle les copie tout d'abord de sa main ; elle cherche ; elle note les effets de situation où se trahissent les caractères ; puis elle compose, prépare et nuance chaque rôle dans son ensemble. M. Samson vient souvent lui conseiller des effets qu'elle n'avait point préparés, des nuances qu'elle négligeait, des jeux de scène auxquels elle faisait défaut ; il lui commente ses rôles, lui en donne la gamme, lui en indique la portée et la couleur. Les bons conseils du maître ne sont jamais perdus pour la prompte intelligence de l'élève. »

Le docteur Véron fut un des plus ardents partisans du talent naissant de Rachel. Il écrit :

« Les plaisirs et les joies de mon été de 1838 étaient assurés ; mes émotions d'habitué du Théâtre-Français allaient remplacer pour moi les plaisirs des champs. Le talent et les succès de la tragédienne devinrent chez moi une idée

fixe. Avant de dire bonjour aux gens, je leur demandais : « L'avez-vous vue dans *Horace*, » dans *Andromaque?* Le plus grand nombre ne savait de qui je voulais parler. Je m'emportais contre eux et ne leur ménageais ni les reproches, ni même de familières injures... »

L'opinion de M. Legouvé vient corroborer celle du docteur Véron. « Rachel, écrit-il, fut la plus illustre des élèves de Samson, celle qui a reçu le plus de lui, et qui lui a plus rendu, car ces deux êtres supérieurs se sont rencontrés à un tel point, leurs qualités particulières se sont tellement fondues dans une œuvre commune, qu'il est impossible de connaître complètement M. Samson, sans mademoiselle Rachel, ni mademoiselle Rachel sans M. Samson. Il la devina du premier jour », dit encore l'éminent auteur de *Médée*. La vérité est donc qu'à dater de ses débuts, jusqu'à sa mort, il n'a pas été de pièces nouvelles, ou de reprise de pièce ancienne que Rachel crût devoir étudier sans l'aide de Samson. M. Legouvé ajoutait encore à ceux qui répliquaient

que la tragédienne n'eût rien été sans le secours de ce grand professeur : « Bien aveugles et bien ingrats seraient ceux qui ne voudraient voir dans cette merveilleuse artiste qu'un écho de son maître ! La preuve du contraire est bien simple. Il a soufflé ses intentions et ses intonations à bien d'autres, et il n'a rien produit qu'elle, de semblable à elle. Non, M. Samson n'a pas créé mademoiselle Rachel, mais il l'a évoquée ; non, il ne lui a pas donné ses ailes, mais il leur a donné l'essor ; il leur a ouvert l'espace ! Non, elle n'avait pas besoin de lui pour devenir une artiste de premier ordre ; sans lui, elle eût peut-être été au-dessus des Dorval, des Desclée, des mademoiselle Georges, mais elle n'aurait pas été Rachel. La nature avait fait d'elle une grande tragédienne. M. Samson en a fait une Muse !... »

CHAPITRE III

Débuts a la Comédie-Française. — Ovations indescriptibles du public. — Gracieuse vengeance de la triomphatrice. — Le romantisme et le drame moderne. — Rachel au faubourg Saint-Germain. — Chez M. de Castellane au faubourg Saint-Honoré. — Mademoiselle Rachel maitresse de maison.

Rachel rencontra d'abord de grandes difficultés de la part des sociétaires du Théâtre-Français et, sans l'intercession de mademoiselle Mars, elle ne serait peut-être jamais montée sur cette scène qu'elle devait illustrer. Cependant l'éclat de cette gloire nouvelle fit peur à la célèbre tragédienne qui s'éclipsa de peur d'être éclipsée par sa jeune rivale.

Le jour des débuts de Rachel à la Comédie-Française arriva. L'artiste, en sa fleur de jeunesse si active et si féconde, franchit sans effort ce redoutable Rubicon. Elle joua le 12 juin 1838, dans les *Horaces*, le rôle de

Camille. Elle était à ce moment unique de la vie, à l'heure merveilleuse qui sonne ici-bas pour un bien petit nombre, l'heure ornée comme disent les poètes grecs, où l'on s'avance environné d'un cortège de fées bienfaisantes vers cet idéal d'art qu'on réalise pendant quelques instants seulement. Journées d'or, soirées d'argent, oh ! la belle heure, le beau moment pour faire acte de cœur et de vaillance, et commencer à être aimée et célèbre. Tout sourit et tout chante. L'azur du ciel vous appelle ; le soleil est beau, l'air est pur ; la campagne parée éclate en mille chansons joyeuses ; les sentiers viennent à vous jonchés de fleurs ; l'espoir vous tend la main. Oh ! la jeunesse vibrante du libre exercice de ses forces, de la pleine possession de son être, la jeunesse avide d'émotions aimantes, de nouveautés, d'espérances, la jeunesse sans peur et sans reproches, sans haine et sans envie, toute remplie d'enthousiasme, de passion, de facultés de dévouement, il n'y a qu'elle pour se flatter de réaliser les plus belles chimères, pour comprendre,

pour admirer, pour sentir la joie immense d'un sourire, d'un applaudissement, pour se prosterner et verser des larmes aux pieds des chefs-d'œuvre, pour mieux jouir d'un bienfait que plus tard, les vanités assouvies jouiront des triomphes.

A ce moment Rachel avait dix-sept ans, dix ans de moins qu'Adrienne Lecouvreur. D'abord le public ne la comprit pas. La passion contenue débordait à peine; le feu sacré ne rayonnait que faiblement à travers cette lampe d'albâtre; rien n'indiquait encore que le Seigneur avait marqué de son divin blason le front de la pauvre enfant qui chantait, dans les rues de Paris, la légende du *Juif-Errant*.

Mais, ô miracle divin de la poésie, éternelle beauté des chefs-d'œuvre, lorsque Rachel apparut éclatante de toutes les promesses de la vie, sur la scène où Talma avait été roi, où mademoiselle Mars avait été reine, et que les lèvres imprégnées de fierté, de dédain, d'ironie, d'une voix pleine de sonorités et de nuances

inconnues jusqu'alors, elle lança de sa bouche merveilleusement arquée l'imprécation célèbre :

Moi seule en être cause et mourir de plaisir !

un frisson courut dans la salle qui faillit s'écrouler sous le tonnerre des applaudissements et des acclamations passionnés. On se levait, on tendait les bras vers la tragédienne ; chacun partageait la joie et le triomphe de cette enfant de la pauvreté qui, enivrée de sa force, s'emparait de la gloire par le talent et par l'espérance. Ce fut un succès de toutes les minutes ; on voulait lui jeter les cœurs, comme on lui jetait des fleurs. La pythonisse de Virgile cédait enfin au dieu qui l'obsédait ; comme la tragédie antique et la Melpomène de Zeuxis et de Phidias, Rachel était transfigurée. Prêtresse de l'enthousiasme, elle élevait à des hauteurs divines l'apothéose du génie humain. La pâleur de la poésie était répandue sur son front, le génie de Racine illuminait ses traits ; sa taille diaphane s'agrandissait sous la blanche et aérienne draperie ; la couleur montait à ses

joues; la flamme à son regard, l'éloquence à ses lèvres; l'idéal était visible. Il est bien difficile de rendre par des paroles ce ravissement voisin du délire, qui prend toutes les formes; mais on peut du moins évoquer ces moments d'extases poétiques, et le grand souvenir qu'ils rappellent. La lumière était faite, lumière splendide, éclatante, inondant de ses rayons la scène du Théâtre-Français. « Jamais dit le docteur Véron, je n'ai mieux compris la toute-puissance de l'art, qu'à la vue de cette tragédienne inconnue la veille, se révélant tout à coup. »

Barbey d'Aurevilly s'exprime en termes lyriques sur la nouvelle artiste : « La grâce incorporelle de Rachel, la Psyché Rachel, la Psyché presqu'ailée dont les bras fluides semblaient avoir plus d'âme que de chair... Rachel, le talent le plus spontané, le plus fleur, le plus lys qui se soit jamais élancé sur une tige et qui un soir s'éleva et éclata tout à coup comme une fusée de génie et d'effets inconnus. »

Rachel ne connassait pas le ressentiment, et

ses rancunes n'avaient pas de lendemain. Le soir de son éclatant triomphe, la tragédienne vengea avec infiniment d'esprit la pauvre petite fille chétive et souffreteuse qui avait timidement demandé au professeur Provost, de lui donner des leçons et qui en avait obtenu cette réponse dénuée de bienveillance : « Allez vendre des bouquets, mon enfant ». Après le baisser du rideau, alors qu'elle avait été applaudie avec enthousiasme, rappelée avec frénésie, Rachel remplit sa tunique grecque des fleurs jetées sur la scène ; elle courut alors après celui qui s'était montré si mauvais prophète et qui, pour toute leçon, lui avait conseillé de vendre des fleurs : et se mettant à ses genoux, avec la plus gracieuse coquetterie : « J'ai suivi votre conseil, monsieur Provost, je vends des bouquets, voulez-vous m'en acheter ? » Le savant professeur releva en souriant la jeune artiste, et lui témoigna ses regrets et sa joie de s'être si complètement trompé.

Après les *Horaces*, Rachel joua *Hermione*, puis *Phèdre*, création qui vint mettre le comble à

sa réputation. Elle était irrésistible de langueur et de passion, dans ce rôle qui exige la beauté, presque du génie et où il faut être poétique, éminemment poétique et ne point chercher dans ces vers lyriques des effets de prose; il faut que l'on se rappelle à chaque mot, à chaque soupir, à chaque regard, que Phèdre est la petite-fille d'Apollon et qu'elle éprouve les douleurs sublimes de la honte, des terreurs et des remords. Une autre grande tragédienne, mademoiselle Clairon, avait débuté à la Comédie-Française, dans ce rôle écrasant de Phèdre et s'y était montrée fière, noble et belle comme le marbre antique. Ce soir-là, tout le Paris intelligent, paré et brillant du XVIIIe siècle, était dans la salle. A peine mademoiselle Clairon s'était-elle fait entendre, avec sa passion tendre, fatale et furieuse, que les spectateurs se levèrent et applaudirent l'artiste avec enthousiasme. C'était Phèdre elle-même dans sa fureur souveraine, dans toute la majesté et la passion. « Comme elle est grande! comme elle est belle! » s'écriait-on de tous les points de la

salle. Mademoiselle Clairon dans ses réflexions sur l'art dramatique explique comment elle comprenait le rôle de Phèdre. « En cette tragédie, pour tout ce qui tient aux remords, je m'étais prescrit une diction simple, des accents nobles et doux et des larmes abondantes, une physionomie profondément douloureuse; pour tout ce qui tient à l'amour, l'ivresse et le délire que peut offrir une somnambule conservant dans le sommeil, le souvenir du feu qui la consume en veillant; j'avais puisé cette idée dans ce vers :

« Dieu que ne suis-je assise à l'ombre des forêts! »

Mademoiselle Rachel connut dans le rôle de Phèdre les mêmes triomphes que mademoiselle Clairon. Elle séduisait par sa beauté, son talent incomparable, ses hautes qualités d'âme, de cœur, de physionomie, d'attitudes, tous ceux qui l'entouraient. Les sculpteurs et les peintres contemporains ont étudié sa suprême élégance, sa souveraine démarche, le style charmant de sa coiffure, les couleurs harmonieuses de ses

peplums. On la citait comme un modèle dans l'art du costume, car elle s'habillait d'une façon royale, se drapant savamment dans son manteau de pourpre, adaptant comme il le fallait les plis de sa tunique grecque à son corps souple. En certains instants, les spectateurs se sentaient tous épris d'amour pour cette artiste fascinante, profonde et ils étaient prêts à tomber à ses pieds. Elle conquérait les hommages sincères des esprits sérieux, elle arrachait des applaudissements à l'envie, les grands fronts se penchaient, les cœurs étroits étaient surpris de s'épanouir. On la suppliait de redire les passages qui avaient le plus charmé. On ne vit jamais au théâtre enthousiasme et succès semblables. C'était du délire, une sorte de suggestion mentale; on sentait qu'on avait perdu son âme et que cette enchanteresse s'en était emparée!

Aimée, admirée de tous, la première sur la première scène du monde, le succès de Rachel allait grandissant; quand elle ne jouait pas, aucun spectacle ne suffisait pour attirer la foule; la destinée avare était devenue pour elle

la fée prodigue. On se réservait pour la grande tragédienne qui était à elle seule le Théâtre-Français. Son succès était devenu si extraordinaire, que des files souvent rompues par la foule s'organisaient aux deux bureaux de distribution des billets. L'une s'étendait d'un côté bien au delà de la maison Chevet; l'autre se prolongeait encore dans la rue Saint-Honoré. On attendait pendant deux ou trois heures, sous la pluie et le froid de décembre, plein d'impatience et d'exclamations furieuses, l'ouverture des bureaux qui se fermaient souvent quelques instants après, faute de place, au grand désappointement de ceux qui n'avaient pu y parvenir à temps. Les fatigues, les peines perdues étaient un attrait de plus pour le public. Qui nous rendra ces fêtes artistiques? Qui nous rendra ces belles heures d'exaltation fébrile, dernier degré du bonheur de l'attente, cette ivresse étrange, cette fusion merveilleuse et insoupçonnée des âmes? C'étaient là les beaux temps de la passion, de l'amour de la poésie et du drame. Ah! quiconque a vu cette

aurore poétique dont il ne reste plus que le souvenir brillant comme un sillon de feu s'en est souvenu toute sa vie ! Et ceux qui ont entendu cette vibration céleste, voix plus qu'humaine, timbre de l'âme, contralto incomparable, tantôt terrible comme la foudre, tantôt suave comme la brise la plus douce, n'ont jamais pu l'oublier ! Est-ce qu'on vit aujourd'hui comme alors par l'intelligence, par le cœur, par ces illusions, généreuses et juvéniles qui poussent l'humanité sur les routes de l'Idéal, de l'activité et de l'étude?

L'apparition de mademoiselle Rachel était une contre-révolution, au moment où le romantisme venait d'éclore, ayant pour chefs et inspirateurs Lamartine et Victor-Hugo.

Victor Hugo trouvant le cadre des salons trop étroit, voulait s'adresser à la foule. Il fut suivi dans ce mouvement audacieux par nombre d'écrivains de l'époque, entr'autres Théophile Gautier qui, dès ses débuts dans la carrière littéraire, s'enrôla sous l'étendard de Victor Hugo et fut un des vaillants champions de l'école romantique.

Théophile Gautier n'était pas un faux enthousiaste comme ceux dont l'imagination seule dore la poésie, mais un poète convaincu qui chanta la beauté des molles clartés des « Nuits d'Orient » comme il exalta la magnificence du soleil.

A son avènement, le romantisme avait pour but de retremper la langue, de lui donner plus de mouvement et d'abandon, d'émouvoir en peignant, car, disait Lamartine, « le sublime lasse, le beau trompe, le pathétique seul est infaillible. Celui qui sait attendrir sait tout; il y a plus de génie dans une larme que dans tous les musées de l'Europe ».

Le but de cette conception fut manqué par les auteurs eux-mêmes qui créèrent des œuvres diffuses, incorrectes, souvent écrites dans un style emphatique, faussement humanitaire, remplies d'erreurs de jugement et de faits, d'incroyables démentis donnés à l'histoire. La pensée philosophique était faussée dans ces drames où l'on négligeait les deux sentiments les plus beaux : la simplicité et la grandeur.

Certes, *Hernani*, *Ruy Blas*, *Marion Delorme*, de Victor-Hugo, contiennent des beautés de premier ordre; mais il faut reconnaître que l'horrible y domine et que les personnages qu'il met en scène ne vivent pas d'une existence intime, sincère, profonde, humaine.

Henri III et sa Cour, *la Reine Margot*, *Antony*, d'Alexandre Dumas. *Christine de Suède*, de Frédéric Soulié; *Chatterton*, d'Alfred de Vigny; *Louis XI*, de Casimir Delavigne, sont des évocations altérées par la souveraineté absolue et la fantaisie des auteurs, des événements terribles ou glorieux qui ont excité l'effroi ou l'admiration de l'humanité.

Les personnages historiques, si complexes et si profonds que n'ont pu juger même leurs contemporains, étaient amoindris, effacés par des auteurs ne s'inquiétant guère de la ressemblance de leurs héros et de leurs héroïnes avec la tradition qu'ils évoquaient. Qu'elle était loin de la réalité, cette reine si belle en son temps, la poétique et savante Marguerite de Navarre chantée par

Ronsard (1) et sa pléiade, dans la pièce d'*Henri III et sa cour*, à costumes somptueux, à décors brillants et faux qui ne visaient qu'à l'effet! Dans ces pièces faites pour la curiosité populaire, on ne trouve pas de phrases passant comme une flèche, pas de mots venant du cœur ou y retournant.

---

(1) Ronsard est mort au prieuré de Saint-Cosme-les-Tours, le 27 décembre 1585. La maison du poète existe encore, sans avoir trop perdu, sous les remaniements modernes, son caractère primitif. Ronsard avait été enseveli dans le chœur de l'église, mais en 1742, le prieur de Saint-Cosme ayant été supprimé et deux ans plus tard, l'église abattue, le monument du poète fut déplacé et porté dans la salle capitulaire, comme l'atteste une inscription ajoutée, en 1744, à la pierre tombale.

Épitaphe de Ronsard :

Je défends qu'on ne rompe
Le marbre pour la pompe
De vouloir mon tombeau
Bâtir plus beau.
Mais bien je veux qu'un arbre
M'ombrage au lieu d'un marbre,
Arbre qui soit couvert
Toujours de vert;
Et la vigne tortisse
Mon sépulcre embellisse
Faisant de toutes pars
Un ombre espars.

Musset s'est inspiré de Ronsard, pour la décoration de sa tombe, quand il a dit :

« Mes chers amis, quand je mourrai
Plantez un saule au cimetière
Son ombre me sera légère
Sous la terre où je dormirai. »

Les drames de nos temps modernes sont la représentation exagérée et fanatisée des grands crimes et des grandes catastrophes dont se compose l'histoire; de la lutte des classes; des violences; des ambitions et des trahisons du cœur humain. Les auteurs ont ridiculisé tout ce qui était d'un ordre élevé et délicat pour y substituer l'apothéose des choses égoïstes et malsaines à l'esprit. Sans aucun respect pour les puissants de la terre, ils montrent au public, sous des formes lyriques, leurs défaillances, et laissent dans l'ombre avec des ruses raffinées, leurs actes d'héroïsme, si fréquents, car il ne s'agit plus seulement de peindre le fond de l'âme humaine, mais, sous prétexte de vérité, de montrer ses bas-fonds. Au lieu de chercher à élever la pensée du spectateur, les auteurs flattent les classes qui donnent la popularité, dépeignent sous de fausses couleurs les misères, les turpitudes de ce monde, et soulèvent des haines formidables dans des âmes susceptibles de recevoir toutes les empreintes de révolte contre les lois sociales. Combien ces drames

traitant de l'inégalité des conditions et des destinées terrestres, sont éloignés des œuvres immortelles de Racine et de Corneille qui provoquent des émotions si élevées.

Ce n'est que dans un siècle où tout était grand, comme celui de Louis XIV, qu'on a pu voir presque sans interruption et sans obstacle les chefs-d'œuvre succéder aux chefs-d'œuvre. Le goût pur, le génie poétique de Racine ont dessiné la figure presque divine d'Andromaque qui, avec Iphigénie et Pauline sont des héroïnes chrétiennes.

Corneille porta le style sur le théâtre en y portant des pensées; il fait parler noblement ses personnages parce que ce qu'ils expriment étant noble, leur langage se trouve tout naturellement sublime. Avec Corneille apparut l'honneur au théâtre, dans une nation et devant un public pour qui ce sentiment était la première des vertus. En récitant des passages entiers du *Cid*, en en faisant apprendre aux enfants, on s'enthousiasma pour ce chef-d'œuvre, et dans la société lettrée de cette époque

il était passé en proverbe de dire : « C'est beau comme le *Cid!* »

Madame de Sévigné écrivait à sa fille : « Gardez-vous d'imaginer qu'on puisse jamais égaler Corneille » ; mais Vauvenargues qui nous représente l'idéal de la plus belle âme civilisée, se déclare exclusivement pour Racine.

Corneille donne à ses héros une force invincible, une inflexibilité que rien ne peut entamer, car il voyait la vie à travers le prisme de la poésie. Un peu plus de faiblesse aurait rendu ses personnages plus réels, et seul, un pareil génie pouvait créer et soutenir l'intérêt pour des êtres qui tiennent si peu à l'humanité. A la hauteur où Corneille sait nous élever, aucune idée basse ne peut nous atteindre, car la tragédie a toujours besoin d'un coin du ciel pour magnifier la vraie et pure grandeur morale.

Pour faire revivre Racine et Corneille il a fallu une artiste ayant la compréhension de tout ce qui était beau et grand, digne de célébrer leur génie et d'interpréter leurs chefs-d'œuvre. Le Paris intellectuel et le faubourg Saint-Ger-

main accueillirent Rachel avec un réel enthousiasme. L'aristocratie, cette fleur de l'humanité, ouvrit avec empressement à la jeune tragédienne les portes antiques de ses demeures héraldiques, et mademoiselle Rachel put se rendre compte de ce qu'il y a d'incomparable gloire dans la fidélité que cinq siècles d'honneur et de dévouement donnent à une même cause. Dans ces sphères rayonnantes des grandes traditions qui aidèrent puissamment au développement de la littérature contemporaine, la jeune artiste apparut auréolée déjà d'une brillante renommée. Elle trouva au faubourg Saint-Germain, si complètement transformé extérieurement par le baron Haussmann, ce ton parfait dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un souvenir confus dans notre France bourgeoise et matérialiste qui fait tant regretter sa grandeur passée. Paradis perdu, monde plein de charme, si différent de notre présent, et qui justifie ces paroles d'Henri Heine : « Les sociétés se renouvellent et on ne remonte jamais le fleuve de la vie. »

La première fois que Rachel fut reçue dans ces aristocratiques salons, c'était chez le duc et la duchesse de Noailles qui l'avaient invitée à lire quelques fragments d'un roman à la mode. Elle produisit à son entrée la plus profonde impression par sa figure expressive, son air sérieux et un peu mélancolique. Aucun éclat dans la parure, pas un bijou, pas une fleur ; elle était simplement vêtue de blanc. Mademoiselle Rachel était douée du génie de l'attitude, sachant toujours et partout garder son rang (1). Son maintien répondait à son langage ; sa pensée à son regard ; son regard à son sourire, et l'on eût vainement cherché, sur les plus hauts sommets de la société, une personne en plus complète harmonie avec ses gestes et ses paroles. Son tact merveilleux la plaçait juste où elle devait se trouver. On voyait qu'elle se sentait digne d'être respectée. Un autre charme de sa nature, c'est qu'elle mettait de l'intérêt

(1) Mounet-Sully, le grand artiste, possède, au plus haut degré le génie de l'attitude.

partout et dans tout ce qu'elle faisait ; aussi toute l'assemblée couvrit l'illustre lectrice d'applaudissements, de fleurs et de compliments. « Mademoiselle, lui dit la duchesse de Noailles, avant vous, on ne savait, en France, ni lire, ni écouter ; vous venez de nous apprendre l'un et l'autre. »

Les nobles admiratrices du talent de mademoiselle Rachel la comblaient d'amitiés et de magnifiques présents : l'une de bracelets, l'autre d'une broche en diamants, ou d'un flacon d'essence de roses garni de pierres fines qui venait du sérail impérial du sultan, et dont elle se servait dans le rôle de Roxane. La comtesse du Chatel recevait un monde très choisi accueilli par elle avec la plus grande amabilité ; elle admettait souvent la tragédienne, dans son salon et à sa table. Le comte du Chatel, alors ministre, lui fit don d'une bibliothèque contenant des chefs-d'œuvre de littérature.

M. Jules de Castellane avait ouvert à Rachel ses salons du faubourg Saint-Honoré. Il s'intéressait à l'art théâtral, disait des mots spiri-

tuels et faisait preuve d'une grande originalité de caractère, signe distinctif de sa famille; son désœuvrement était une activité sans pareille; il allait chaque soir dans une foule de réunions; sa maison ouverte à la bonne compagnie était un des derniers refuges où s'assemblaient encore les modèles précieux de l'urbanité, de la galanterie et de la politesse exquises, si répandues autrefois parmi nous.

Mademoiselle Rachel y était très fêtée; aussi ne lui reprocherons-nous pas de s'y être trop prodiguée, et de ne pas avoir songé que « les grands artistes, comme les têtes couronnées, demandent à être vues à distance. Peut-être ne lui appartenait-il pas à elle, la tragédienne aimée du public, de réciter, dans des salons mondains, entre des vanités et des préoccupations stériles, les plus beaux vers de Corneille, les plus touchantes scènes de Racine et jusqu'aux sermons de Massillon. » (Jules Janin.)

Mademoiselle Rachel déclama un jour chez le comte de Nieuwerkerke l'oraison funèbre du grand Condé, cette page immortelle de Bossuet.

Elle produisit sur les assistants une impression de pensée et de sentiments religieux incomparables, dont le souvenir nous a été narré par le général Rébillot.

Les brillantes réunions où Rachel se rendait ornaient mieux son intelligence que toutes les écoles de déclamation. Un soir, dans un salon, la duchesse d'Abrantès, charmée de la netteté de sa diction et de sa manière de prononcer la fin des mots, dit à la belle Israélite : « Quand on joue comme vous, on est appelée à régénérer la scène française. » M. le comte Molé, avec une grâce de grand seigneur de l'ancienne Cour reconnue par tout le monde, rencontrant Rachel après une représentation à succès, lui adressa ce compliment :

« Vous avez, madame, sauvé la langue française. »

La tragédienne, pleine de l'orgueil réservé qu'elle ne quittait jamais dans le monde, répondit par le salut le plus respectueux au seul homme d'État qui pouvait être présenté à la dédaigneuse aristocratie de l'Europe.

L'homme du monde et l'homme politique formaient en lui un rare assemblage; son sourire plein de finesse était enveloppé de courtoisie rappelant les manières de la société d'autrefois.

C'est lui qui disait de Napoléon III : « Avec ce Président on n'est sûr de rien. Est-il content ou fâché de la nouvelle loi? J'ai approché de Napoléon Ier, de Louis XVIII, de Charles X, de Louis-Philippe, je pouvais à peu près deviner sur leur figure le fond de leur pensée. Mais avec le prince Louis cela est impossible.»

Le duc de Noailles devint le conseiller assidu de Rachel; il passait souvent près d'elle des soirées entières, en causeries littéraires et en intimités paternelles. La tragédienne, toujours très disposée à se laisser charmer par le mérite, le talent, la distinction, le nom, s'intéressait à la réception du duc à l'Académie française, et, à ce sujet, elle écrivait, à l'un de ses amis : « J'ai lu hier soir par ce temps de pluie et de mal de tête, le discours de M. de Noailles. Il me semble que c'est beau, mais je ne le jure-

rais pas. Expliquez-moi un peu pourquoi l'académicien, désormais immortel, dépeint son prédécesseur Chateaubriand, portant, pour se garantir des balles, le sac du voyageur... Je lui en parlerai samedi, car il m'a promis d'assister à une lecture de *Charlotte Corday* que nous fait Ponsard, en présence de M. et madame Viardot, Georges Sand, Hippolyte Roll, Emile Augier, Jules Barbier, Jules Lecomte, Léon Gozlan, Nestor Roqueplan (1), Edouard Thiery, Théophile Gautier, Jules Sandeau, Arsène Houssaye (2), Jules Lacroix. C'est Barbier qui lira... » On voit que mademoiselle Rachel savait s'entourer de gens d'esprit.

Elle s'identifiait aux habitudes des poètes, des artistes, des rêveurs qu'elle avait adoptés, voilant peu les témoignages de ses préférences ou les élans de ses enthousiasmes passionnés.

---

1. Journaliste éminent qui devint directeur de l'Opéra.

2. Arsène Houssaye avait dédié à Rachel le quatrain suivant :

Champmeslé, Lecouvreur et Clairon se sont tues,
Mais tu règnes Rachel, cœur qui bat, front savant ;
Ta grande âme domine un peuple de statues,
Muse des passions, cœur d'or, marbre vivant.

Elle admirait en eux les talents reconnus, les belles conceptions d'art et d'idéal. Quel agrément de se sentir au milieu de gens si bien doués. On riait, on discutait, autour de l'hospitalière maîtresse de maison qui tenait haut et ferme le sceptre de la conversation, et causait avec un charme rare, une érudition qui étonnait chez une si jeune femme ; on aimait à entendre la précision des mots qui lui étaient propres, ses répliques spirituelles, ses critiques ingénieuses, l'animation de ses gestes, l'éloquence ardente et poétique qu'elle déployait pour ses amis, le tour rapide et heureux de sa parole, son esprit vif et brillant, jamais blessant. Sa conversation n'était pas seulement charmante, elle était féconde ; ses idées au cours de la causerie faisaient peu à peu leur chemin dans l'esprit. La soudaineté de ses reparties, l'originalité de ses paradoxes, les belles délicatesses de son intelligence faisaient penser et sourire à la fois. Un soir, Chateaubriand parlait de sa fin prochaine ; Rachel, que le chantre des *Martyrs* avait appelée autrefois : « l'enfant

» dont l'âme était de pourpre et le corps de » haillons », lui répondit : « Il y a des hommes qui ne meurent jamais ». Qu'y a-t-il de plus exquis et de plus spirituel que ce billet adressé par mademoiselle Rachel à Alexandre Dumas, pour l'inviter à sa table : « Venez demain déjeuner avec moi ; vous ne vous amuserez peut-être pas beaucoup, car je n'ai pas d'esprit, mais le lendemain j'en aurai ; j'ai de la mémoire. »

De nobles et illustres amitiés ornèrent la vie de Rachel qui exerçait sur ceux qui l'approchaient une sorte de suggestion, car elle possédait toutes les qualités aimables et le charme poétique qui fixent les cœurs. Grande tragédienne à la scène, grande dame à la ville, la nature l'avait faite pour briller ; on l'eût prise pour une marquise endormie, comme la Belle au Bois dormant, dans un boudoir de Trianon, et se réveillant pour nous montrer les élégances d'autrefois, pour éblouir, pour faire à ses amis les honneurs d'un palais, et pour donner la réplique aux plus éloquents. Sa voix

était une musique. Quand elle désirait quelque chose, elle était irrésistible, tant elle savait demander avec grâce. Ses grands yeux, très foncés, semblaient proposer une énigme dont ils attendaient la solution désirée. Elle excellait à se faire humble ; mais celui devant lequel elle s'inclinait se sentait dominé par une force à laquelle il ne fallait point songer à résister.

Le docteur Véron, qui de tout temps fut de l'intimité de mademoiselle Rachel, n'hésite pas à faire entre elle et M. Thiers une comparaison qu'il exprime dans les termes suivants : « Les esprits sérieux s'étonneront peut-être d'un rapprochement auquel m'entraînent mes souvenirs : j'ai retrouvé dans mademoiselle Rachel les qualités de cet esprit pénétrant et pratique qui m'avaient séduit chez M. Thiers. C'est la même netteté de vues, la même ardeur pour le but convoité, les mêmes ruses ingénieuses, les mêmes séductions calculées, la même fécondité d'expédients, la même tolérance philosophique qui ne comprend ni la

vengeance, ni les haines, qui se contente de négocier avec les inimitiés, d'apaiser les rancunes et de conquérir toutes les influences, toutes les amitiés qui peuvent devenir utiles. J'estime qu'à l'élévation et à l'instruction près, mademoiselle Rachel montre dans les familières causeries autant d'esprit, autant de jugement, de bon sens et d'aperçus inattendus et piquants, que le grand orateur et l'homme d'État de la monarchie de Juillet. L'art oratoire (je ne dis pas l'éloquence) et l'art de la scène exigent presque les mêmes études, les mêmes pratiques, au *rouge* près...

» Les essais de mademoiselle Rachel dans le drame moderne et la comédie ne m'ont jamais paru heureux ; elle y montre toujours de l'esprit et de la distinction ; de pareilles entreprises peuvent être profitables comme études, mais n'ajoutent pas une couronne de plus à la gloire de l'artiste.

» Pour compléter ces appréciations, je ferai remarquer combien il fallut à mademoiselle Rachel, d'études, de puissance de séduction, je

dirai presque de profonde politique, pour soutenir dans tout son éclat sa réputation populaire, pendant le long espace de seize années, et avec les seules ressources d'un répertoire tragique, restreint et peu varié. »

CHAPITRE IV

Intimité d'Alfred de Musset et de la Tragédienne. — Portrait d'Alfred de Musset par Sainte-Beuve. — Autre portrait par Gustave Claudin. — Dédain de Victor Hugo pour Musset. — Histoire d'une bague. — Amitié posthume de Lamartine pour Alfred de Musset. — Déchéance de l'infortuné poète. — Paroles mélancoliques d'Henri Heine.

Mademoiselle Rachel inspira des attachements passionnés et connut elle-même l'ivresse d'aimer. Alfred de Musset s'en éprit éperdument à l'aurore de sa vie, alors que Sainte-Beuve trace de lui le portrait suivant : « ... Dans la jeune gloire du premier cénacle romantique, on vit un jour paraître un prosélyte blond, svelte, imberbe, à la physionomie tantôt rêveuse, tantôt passionnée. Quel début, quelle bonne grâce aisée! C'était le printemps même, tout un printemps de poésie qui éclatait à nos yeux. Il avait le front mâle et fier, la joue en fleur et qui gardait encore les roses de l'enfance, la

narine enflée du souffle du désir; il s'avançait le talon sonnant et l'œil au ciel, comme assuré de sa conquête et tout plein de l'orgueil de la vie. Nul, au premier aspect ne donnait mieux l'idée du génie adolescent. »

Après le portrait de Sainte-Beuve, nous citerons également celui de Gustave Claudin.

« Alfred de Musset avait des cheveux blond cendré. Il était élancé et ressemblait un peu à un brillant officier de hussards; il avait très grand air; il causait peu et semblait toujours plongé dans une sorte de misanthropie dédaigneuse. Mais, quand on le connaissait, il était doux, affable, ne parlait jamais de lui et ne contestait le talent de personne. Il avait horreur des gros sous, et quand il achetait quelque chose, il laissait toujours l'appoint sur le comptoir, ce qui lui valait les remontrances de son frère Paul qui ne put jamais le corriger de cette manie. »

Sainte-Beuve, qui publiait alors ses premières poésies, sous le pseudonyme de Joseph Lecomte, en dédiait deux à son ami, Alfred de Musset.

L'une consacrée à l'amour et dépourvue d'idéal, l'autre écrite en l'honneur de la Valse et d'Alfred de Musset, brillant valseur :

Quand pour prix des soupirs de ta vie inquiète
Descendue en tes nuits, la gloire, ô grand poète,
De son aile effleurant ton luth harmonieux
Emporterait ton nom et tes chants dans les cieux.
. . . . . .
Cœur gonflé d'avenir, amant de dix-sept ans !

Le mélodieux poète des *Nuits*, le gentilhomme élégant et affiné qui, fier de sa noblesse, disait à Alton Shée : « Je parie que vous êtes moins bon gentilhomme que moi » (1), avait été attiré vers la grande tragédienne, parce qu'ils avaient tous deux la même flamme au

(1) C'est au brave Henri de Musset, appelé M. de Bonnaventure, que le 19 décembre 1764, le maréchal de Saxe écrivit cette lettre datée de Chambord :

« J'apprends avec plaisir, monsieur, que votre santé est meilleure qu'elle puisse se rétablir bientôt extrêmement. Les eaux de Barèges pourront y contribuer ; mais je pense qu'il ne faut pas que vous fassiez usage avant une couple d'années, parce qu'elles n'opèrent avec succès que sur les anciennes blessures, et que les vôtres sont encore trop nouvelles.

» Je suis très parfaitement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

» Maurice DE SAXE. »

front, les mêmes vibrations de pensée, les mêmes courants d'émotion, la même inspiration lyrique d'une extraordinaire intensité, faite pour les rapprocher. Des rapports réguliers s'étaient établis entre eux, à la suite d'un souper décrit par Alfred de Musset, sous ce titre : *Un souper chez mademoiselle Rachel...* Les convives, dit-il, admiraient une jolie bague que la maîtresse de maison avait au doigt. « Puisqu'elle vous plaît, dit-elle, je la mets aux enchères. » Chacun aussitôt de surenchérir, et le joyau, en un instant est poussé à trois mille francs. Musset était resté silencieux. S'adressant à lui :

« Et vous, mon poète, interrogea Rachel, que me donnez-vous ? » — Mon cœur, dit-il, en la regardant avec des yeux passionnés. — La bague est à vous », répliqua la grande artiste, en la lui jetant d'un geste gracieux de ses belles mains. Musset ne consentit à la prendre qu'à titre d'engagement pour le rôle que mademoiselle Rachel lui demandait d'écrire à son intention. Il commença deux pièces qui ne

furent point achevées : *Faustine et la Servante du Roi*. L'action de la *Servante du Roi* se passe sous le règne de Chilpéric. Le rôle fut porté à l'artiste dans l'été de 1839. Elle l'accueillit avec joie, l'apprit par cœur, le récita plusieurs fois dans de petites réunions intimes. Puis, au lieu de presser le poète d'achever son œuvre, elle voulut attendre la représentation de *Polyeucte*, celle de *Phèdre*. Le temps passa, le beau feu s'éteignit de part et d'autre, car Musset ne trouva pas chez la tragédienne cette émotion compréhensive et vaste, cette sympathie profonde résultant de certaines affinités de l'âme, cet excès de sensibilité, cette inspiration immortelle de beauté qui n'existent peut-être que dans le rêve, dont il subissait constamment l'ivresse et la folie (1).

---

(1) A l'exposition ouverte en ce moment à l'hôtel Saint-Fargeau se trouve un dessin réunissant le grand poète Alfred de Musset et la grande actrice Rachel. Au bas du dessin sont les deux lignes suivantes qui terminent vraisemblablement un entretien passionné :

« C'est une belle chose que l'amour, poète ; c'est Dieu qui a fait l'amour.

— C'est le diable qui a fait la femme, répond le poète.

Ils se séparèrent à jamais et Musset rendit la bague. Sur ces entrefaites la tragédienne donna sa démission de sociétaire de la Comédie-Française, et le poète, dont l'âme orageuse et fantasque avait besoin de souffrir pour créer des harmonies sublimes, composa, pour la Muse qui avait illuminé un instant son génie et fait chanter son cœur endolori, les stances suivantes aux pathétiques accents saturés de mélancolie, qu'elle ne connut jamais :

Si ta bouche ne doit rien dire
De ces vers désormais sans prix ;
Si je n'ai pour être compris
Ni tes larmes, ni ton sourire;

Si dans ta voix, si dans tes traits,
Ne vit plus le feu qui m'anime,
Si le noble cœur de Monime,
Ne doit plus savoir mes secrets;

Si ta triste lettre est signée,
Si les gardiens d'un vieux tombeau
Laissent leur prêtresse indignée
Sortir, emportant son flambeau,

Cette langue de ma pensée,
Que tu connais, que tu soutiens,
Ne sera jamais prononcée,
Par d'autres accents que les tiens.

Périsse plutôt ma mémoire,
Et mon beau rêve ambitieux !
Mon génie était dans ta gloire ;
Mon courage était dans tes yeux.

Ces strophes où l'on découvre à chaque mot une sensation de regret intense ; où l'on sent la tristesse et les illusions perdues du poète, figurent avec le fragment de la *Servante du Roi*, parmi les œuvres posthumes d'Alfred de Musset, pages 117 à 127, du tome X de l'édition in-quarto, illustrée par Bida en 1866 seulement.

Combien cette époque nous paraît éloignée de notre temps de vanités démesurées et de snobisme littéraire, où le moindre écrivain vise à la décoration, où tant d'œuvres n'ayant pas la mélancolie lumineuse et l'ampleur de celles de Musset, paraissent à peine écloses et à

grand renfort de réclame, dans les journaux, les revues illustrées et les réunions mondaines et poétiques!

Musset ne connut pas les joies enivrantes de l'admiration populaire. Ces œuvres qui se sont vendues à des prix vingt fois supérieurs à celles de tous les autres écrivains du XIXe siècle, y compris Victor Hugo et Balzac, ne soulevèrent que plus tard l'enthousiasme littéraire pour ce grand poète qui manquait du sens pratique de la vie dans un monde où les préoccupations de son âme rêveuse ne trouvaient pas d'écho. Alfred de Musset fut moins grand que Victor Hugo, moins divin que Lamartine, enivré de rimes et qui était né pour faire couler en beaux discours, en beaux vers des trésors d'éloquence et de lyrisme. Ces deux poètes dédaignaient Alfred de Musset par antipathie de génie. Hugo disait de lui : « Je l'ai lu avec grand plaisir ; mais vous le mettez trop haut. C'est un de ces artistes éphémères avec qui la gloire n'a rien à faire, et dont la réputation n'est qu'un caprice de la mode... ».

Lamartine ignora longtemps Musset malgré l'ode qu'il lui avait dédiée; il s'exprime ainsi en parlant du poète : « Le dirai-je? ce n'est que depuis sa mort prématurée; ce n'est qu'au moment où j'écris, que j'ai ouvert ses volumes fermés pour moi et que j'ai lu enfin ses poésies. Ah! combien, en les lisant, ai-je accusé le sort qui m'a privé d'apprécier et d'aimer, pendant qu'il respirait, un homme avec lequel je me sens tant d'analogie, tant d'attrait, et, oserai-je le dire? tant de tendresse après sa mort! Oh! que ne l'ai-je connu plus tôt! Je me fais de cruels reproches à moi-même quand je me dis : Il n'y a pas deux mois que j'ai coudoyé ce beau et triste jeune homme en entrant ensemble dans un lieu public; il n'y a pas deux mois que je me suis assis silencieux et froid à côté de lui, dans une foule. Je l'ai regardé, il m'a regardé, et nous ne nous sommes rien dit, comme si nous étions deux étrangers parlant des langues diverses et n'ayant de commun que l'air qu'ils respirent... »

Après Victor Hugo et Lamartine, M. Legouvé

juge le talent de Musset dans les termes suivants : « Dans ma pensée, Alfred de Musset n'est pas leur égal. Son génie habite une sphère moins élevée que la leur. Il n'appartient pas à la grande race des génies bienfaiteurs... »

Nous sommes bien éloignés de l'opinion de M. Legouvé, car, à notre avis, l'œuvre de Musset est faite de tendresse, de passion, de douleur, de sanglots, de cris poignants, d'accents immortels et pathétiques. La poésie de sa prose complète la poésie de ses vers. Ne dit-il pas dans la *Confession d'un enfant du siècle :* « L'orgueil humain ce dieu de l'égoïste fermait ma bouche à la prière, tandis que mon âme effrayée se réfugiait dans l'espoir du néant. » Nous pleurons avec Musset parce que lui-même a dit dans ce vers qui protégera toujours sa mémoire :

Il me reste d'avoir pleuré.

C'est avec une profonde tristesse qu'il nous faut parler de la déchéance fatale du plus grand de nos poètes ; de celui à qui, selon M. Paul

Foucher, une faute d'impression défigurant un de ses sonnets causait trois nuits d'insomnie. C'était le poète des *Nuits* qu'un voyageur de distinction rencontra un jour dans les rues du Croisic, incapable de soutenir son corps, ni sa tête, souillé, déchiré, effroyablement égaré. Et autour du gentilhomme à la tenue autrefois si élégante, à la physionomie naguère si pleine de noblesse et de séduction, les enfants dansaient une ronde insultante. Parfois levant sur les passants un œil atone et vitreux, il essayait de se relever ; sa bouche s'entr'ouvrait, et alors malgré les défaillances de sa voix, sous l'influence d'on ne sait quel rêve affreux, il récitait des vers. Peut-être le poète si tristement déchu par la passion funeste, qui conduit au mépris de la vie et à la mort avant l'âge, murmurait-il l'histoire de sa pauvre âme, la destruction de sa vie et de son inutile génie, en déclamant la strophe qu'il avait composée dans un moment de lucidité mélancolique :

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté,
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie !

Pauvre machine humaine ! Du corps paralysé comme celui d'Henri Heine ; de l'intelligence qui s'éteint comme celle d'Alfred de Musset, on ne sait ce qu'il faut plaindre le plus !...

CHAPITRE V

Une lettre de Lamartine a mademoiselle Rachel. — La tragédienne a l'Abbaye-aux-Bois. — Sa déférence pour madame Récamier. — Influence de cette femme célèbre sur les littérateurs de son époque. — Chateaubriand a l'Abbaye-aux-Bois. — Une lettre de Chateaubriand a Napoléon Ier. — Vieillesse de ce grand écrivain. — Dévouement de madame Récamier pour M. de Chateaubriand. — Madame de Staël, auteur de « Corinne ». — Extrait des Mémoires de la comtesse Potocka sur « Corinne ».

Un autre grand poète, Lamartine, subit aussi le charme entraînant que mademoiselle Rachel répandait autour d'elle, et il exprime plusieurs fois dans *Ses Lettres* le plaisir qu'il éprouvait à se rendre au Français pour entendre l'illustre tragédienne. En avril 1847, il lui écrivait :

« Mademoiselle, nous sommes allés, madame de Lamartine et moi, vous exprimer notre admiration toute chaude encore de la soirée de la veille, et vous remercier de cette

occasion de plus que vous avez bien voulu nous procurer d'applaudir au génie de la poésie, sous la plus sublime et la plus touchante incarnation. Je retourne encore ce matin à votre porte; mais, dans la crainte de n'être pas reçu, je prends la liberté de vous y laisser un billet de visite en huit énormes volumes. C'est la tragédie moderne qui se présente humblement, en mauvaise prose, à la tragédie antique. Elle deviendra drame et poème à son tour et, à ce titre, elle vous appartient de droit, car le drame est l'histoire populaire des nations, et le théâtre est la tribune du cœur.

» Recevez, mademoiselle, avec bonté, ce faible hommage de l'enthousiasme que vous semez, et que vous recueillez partout, et permettez-moi d'y joindre l'expression de mes respectueux sentiments.

» DE LAMARTINE. »

A l'Abbaye-aux-Bois, où madame Récamier s'était retirée, il n'y avait pas de fête littéraire sans mademoiselle Rachel, qui réussissait à

plaire et à subjuguer aux côtés de cette femme distinguée à qui elle témoignait le plus profond respect. Cette nuance se fait sentir dans une lettre que la tragédienne écrit, de Lyon, à madame Récamier :

« Madame, je ne veux pas quitter Lyon sans profiter de l'aimable permission que vous m'avez donnée de vous écrire. Mes représentations sont terminées, ou plutôt le seront ce soir. Je joue *Polyeucte*, au profit des indigents de la ville. J'ai eu beaucoup à me louer des Lyonnais, et, quoique cet accueil ait été moins bruyant que celui des Marseillais, je le préfère. Les applaudissements sont plus raisonnés, plus intelligents, et surtout, la manière dont on écoute prouve que l'on est compris et que l'on juge mieux. Je ne voudrais pas, cependant, avoir l'air ingrat envers les Marseillais.

» Je pars demain pour la Suisse, car j'ai grand besoin de repos : le temps malheureusement n'est pas très favorable à mon voyage... Je compte bien aller voir Coppet ; je sais que ce château a été habité par madame de Staël votre

amie, et c'est encore à vous que je penserai en le visitant. Je m'empresserai à mon retour de vous rendre compte de ce pèlerinage.

» Les admirateurs de la tragédie m'empêchent de vous écrire plus longuement; je les maudis bien fort; mais il faut que je les reçoive.

» Je crains que ce mauvais temps n'ait une influence fâcheuse sur votre santé; vous seriez bien bonne de me rassurer à cet égard. Cependant je ne voudrais pas que vous preniez la peine de m'écrire; mais, si l'un de vos amis pouvait me consacrer quelques instants, je serais bien heureuse de trouver de vos nouvelles à Berne.

» Veuillez, madame, me croire toujours votre bien respectueusement dévouée,

» RACHEL. »

La grande artiste, qui dans cette lettre fait un peu la philosophie des succès de théâtre et raisonne si bien sur la nature des applaudissements, avoue pourtant, à madame de Girardin,

qu'elle les aimait tous, et qu'il n'était pas de bruit plus agréable que celui « produit par le mouvement réitéré et continu de deux mains se rapprochant sans cesse pour lui couper la voix ».

En 1843, madame Récamier avait soixante-six ans, elle avait conservé le grand prestige que donne l'esprit. Sans aucune fortune, après une vie de triomphes et de beauté, la « divine Juliette », ne tint jamais, selon Sainte-Beuve, plus de place dans le monde, que lorsqu'elle fut confinée dans sa retraite, où elle perfectionna l'art de l'amitié qu'elle a poussée jusqu'à l'héroïsme.

Après l'amour, à côté de lui, au-dessous si l'on veut, mais mieux que lui, il y a l'amitié d'une femme... C'est un état de cœur qui peut donner l'idée de la vie douce et sereine, attribuée par les poètes aux ombres heureuses de l'Elysée. A l'Abbaye-aux-Bois, le doux génie de madame Récamier libéré des préoccupations matérielles se faisait sentir avec une entière autorité. Il n'existait pas une célébrité qu'elle

ne voulût connaître. Être reçu chez elle donnait de la notoriété. Elle s'était fait présenter Rachel et l'avait conquise comme elle conquérait tout le monde. Cette femme, d'un esprit si solide, savait causer et faire causer autour d'elle ; dévouée à tous, elle était sans préférence ; et possédait le secret de persuader à chacun que son sort ne lui était pas indifférent. Hélas ! la science charmante de la bonne compagnie devient un art délaissé de nos jours, où l'on écoute peu, et où l'on ne cause presque plus.

Cette physionomie énigmatique a tenté le pinceau de peintres célèbres, la plume de grands écrivains et d'immortels poètes. Lamartine fait ainsi le portrait de madame Récamier : « Elle avait les yeux bleus azurés, un regard qui s'ouvrait et se refermait sur des cils d'ombre et de lumière; un son de voix qui caressait l'air; une taille ni grande ni petite, mais qui par sa flexibilité se prêtait à la majesté autant qu'à la grâce; une démarche de reine, un étonnement de l'impression

qu'elle faisait partout, comme si les regards de la foule eussent été autant de miroirs qui lui répercutaient sa figure et la faisaient rougir de sa miraculeuse beauté; les pas qu'elle entraînait sur sa trace, les murmures d'admiration qu'elle soulevait, les hommes attirés mais contenus par tant d'innocence, tant d'enivrements; quand je vous aurai dit tout cela, je ne vous aurai rien peint de visible à votre imagination. »

M. Guizot, qui n'était pas un des familiers de madame Récamier, a tracé dans le volume d'*Esquisses* un portrait qui pourrait bien être définitif : « La Rochefoucauld verrait dans madame Récamier une grande, spirituelle, aimable et très habile coquette, à la fois conquérante et prudente, insatiable dans sa soif d'hommages et d'adorateurs, supérieure dans l'art de mesurer, de distribuer et d'approprier convenablement ses grâces et ses amitiés. Puissante sur tous ceux qui l'aimaient, parce qu'elle ne se donnait à aucun, et les conservant tous, parce que nul ne pouvait se vanter

de la posséder; vraie reine de salon dans sa petite chambre de l'Abbaye-aux-Bois, comme dans son hôtel de la chaussée d'Antin; reine charmante, mais bien plus reine que femme; sans mari, sans enfants, sans amant, isolée au milieu d'admirateurs passionnés, d'amis fidèles et de serviteurs dévoués; lasse peut-être quelquefois des soins que lui coûtait son empire, mais probablement contente à tout prendre de son sort, car il était en harmonie avec sa nature et tel qu'elle-même l'avait fait. »

Le duc de Doudeauville raconte dans ses *Mémoires* qu'arrivant un jour chez madame Récamier pour l'entretenir d'une affaire importante il y trouva M. Villemain. « J'imagine que, comme il m'a précédé, il ne tardera pas à s'en aller. Mais mon espoir est trompé; il reste avec une persévérance qui m'étonne, m'ennuie et m'impatiente. Cependant j'étais décidé à avoir le dernier, en le laissant partir le premier; enfin, au bout d'un temps assez long, il se lève, prend congé et part. Je témoigne alors à madame Récamier ma surprise de cette téna-

cité. « Elle n'est rien moins que surprenante, » me dit-elle en riant, il en disait assurément » autant de vous. Il était occupé à me lire un » de ses écrits quand vous me fîtes demander » si vous pouviez entrer; je répondis affirma- » tivement parce que j'aime beaucoup à vous » voir, et parce que je croyais, vu l'heure » avancée, que vous ne resteriez qu'un instant. » Le contraire arrivant, j'avais envie de rire » de voir avec quelle opiniâtreté vous luttiez à » qui ne céderait pas la place ». Je commençai par m'excuser de mon indiscrétion et par lui reprocher son silence; mais je finis par prendre part à ses rires, en pensant à la singulière figure que nous avions faite l'un et l'autre, pendant près d'une heure. Cette ridicule scène avait eu du moins l'avantage de divertir celle qui en était spectatrice... »

Chez madame Récamier, Chateaubriand était dieu; son culte était seul pratiqué par les habitués de ce salon littéraire, artistique et politique. L'athlète de la Restauration, qui a jeté dans le monde tant d'idées sublimes, domi-

nait de toute la hauteur de ses grandes inspirations la littérature du commencement du XIXe siècle. *René* est la plus belle apparition du génie après la Révolution, la Renaissance d'un nouveau christianisme; il enchanta, son succès fut immense. Il avait rapporté d'Amérique des prodiges de poésie, entre autres *Atala* et *le Génie du christianisme.*

« Jamais, depuis Rousseau, le style n'avait produit une ivresse si universelle ». Chateaubriand dépasse de beaucoup l'auteur des *Confessions*; plus fastueux de formes et d'idées. Sa renommée s'étendait partout. La jeune génération l'entourait d'hommages; les poètes lui demandaient des conseils et répétaient ses paroles. Quand Bonaparte était assis sur le trône, dans toute sa puissance et sa splendeur, il jetait, à son front couronné de tyrannie, des imprécations qu'on eût dit renouvelées de Tacite et faisait entendre un de ces cris du cœur qui doivent retentir dans la conscience de la postérité. Aucune de ses plus belles pages n'est comparable à sa lettre au premier

Consul, après l'exécution dans les fossés de Vincennes du dernier descendant du héros de Rocroy. « ... La tombe que vous venez de creuser, écrit-il, sera désormais un obstacle infranchissable entre vous et moi. Vous qui pouvez tout, il y a une chose que vous ne pouvez pas, c'est de me compter au nombre des serviteurs de votre fortune. Vous êtes tout; je ne suis rien, et c'est moi qui vous quitte. Vous vous appelez le génie, le bonheur, la victoire; je suis plus fort que vous, car je m'appelle la conscience humaine, et le cri de protestation que je viens de faire retentir a un écho dans tous les cœurs, dans le vôtre même, et, quand nous ne serons plus, il trouvera un écho immortel dans le cœur de la postérité et dans la conscience du genre humain ». Après avoir fait à son honneur le sacrifice de ses intérêts, M. de Chateaubriand revint à ses nobles travaux. Le sujet de son beau livre *les Martyrs*, qui lui était apparu au milieu des ruines du Colisée, devint une œuvre géniale issue d'une généreuse action. Il but alors à la coupe de

cette grande et sainte popularité qui s'obtient par des services rendus à la cause du vrai, du beau et du bon (1).

Sainte-Hélène fut pour Napoléon l'expiation du drame de Vincennes. Il perdit tout : sa famille, son fils, sa garde immortelle, les rois qu'il avait créés, ses maréchaux qu'il avait placés sur les sommets. De 1815 à 1821, la mer a roulé ses vagues sur cette tache sanglante, sans en effacer les traces. Chateaubriand fut grand parmi les hommes de son temps, par le sentiment élevé de l'honneur qui fut le mobile de sa conduite dans les circonstances les plus importantes de sa vie; il n'a jamais frappé un ennemi à terre, et, lorsque Napoléon fut descendu dans la tombe, il vint prendre place derrière son cercueil pour ne plus rien voir des néants du monde.

Chateaubriand, dans sa jeunesse, avait la plus charmante physionomie qu'on pût voir et

---

(1) Chateaubriand est difficilement traduit, en raison même de la beauté de la pensée.

malgré tout son esprit, son grand talent, son cœur avide et inassouvi ne pouvait se résigner à vieillir. Sa déchéance physique lui paraissait un malheur et lui causait une douleur vive et réelle. La mélancolie habituelle de son caractère lorsqu'il était encore à la fleur de l'âge devint une tristesse inépuisable au déclin de sa vie. Il avait la gloire de la parole la poésie de l'expression, avec un état d'âme, terne et désolé. « Que deviennent toutes les promesses de l'existence disait-il à M. de Marcellus dans leurs entretiens familiers ? Des mirages comme les beaux fleuves dont nous avons vu l'un et l'autre les bords. De tristes souvenirs qui nous reprochent notre vieillesse. — Non, non, répondait M. de Marcellus, dites de beaux souvenirs qui embellissent nos derniers jours. »

Pourtant la vieillesse, pleine de grandeur et de consolation, n'apporta d'abord à Chateaubriand aucune infirmité, aucune souffrance sérieuse. Mais la jeunesse l'avait quitté et il en était si affecté que rien ici-bas n'excitait plus son intérêt. La tête penchée, l'œil abattu,

il restait souvent immobile et silencieux au milieu de ses amis et de ses admirateurs, alors qu'il cherchait en vain des mots pour décrire ses angoisses, sans prendre plus de part à ce qu'on disait autour de lui, qu'il n'en prenait dans les derniers jours de sa vie aux plus grands événements de ce monde.

Quel contraste entre Chateaubriand et madame Récamier qui resta jeune jusqu'à la mort. Les tristesses, les humeurs fantasques du grand écrivain s'adoucissaient au contact d'un caractère plein de sérénité qui supportait ses tyrannies, ses exigences et pardonnait tout à la supériorité du génie. A cette bienfaisante influence, Chateaubriand, que son insatiable orgueil rendait parfois si injuste et si amer envers les personnes dont il ne pouvait se passer, redevenait grand, noble et affectueux. Pendant une absence de madame Récamier qui, pour retrouver un peu d'indépendance, avait délaissé sa retraite de l'Abbaye-aux-Bois pour un séjour à Rome, il lui écrivait : « Vous êtes partie, je ne sais plus que faire. Où vous

manquez, tout manque, mes idées s'effacent ; il ne m'en reste plus qu'une, c'est vous!... »

Dans les derniers temps de son existence, Chateaubriand fut atteint de surdité ; c'est alors que les amis de madame Récamier purent apprécier sa puissance de dévouement pour l'objet de son culte. Cette amie incomparable faisait dans son salon des efforts surhumains, touchants et ingénieux pour que le moindre mot spirituel, le plus petit fait curieux soit entendu, relevé, mis en lumière par elle et adroitement ramené aux pieds de son idole. « Rien ne me désespère autant, disait-elle un jour, que de ne pouvoir plus lire sur la figure de M. de Chateaubriand ce qui lui agrée. »

Bien qu'ayant connu les grandes épreuves de la vie, et atteint l'âge des mécomptes, madame Récamier avait le don de développer chez ses amis les bons désirs, les sentiments généreux ; elle excellait à faire vibrer les cordes sensibles de l'âme, à cicatriser les blessures du cœur et de l'amour-propre. La conversation, qui était le plus grand plaisir de son salon,

n'avait jamais pour aliment la médisance et la moquerie. La maîtresse de maison savait qu'on doit un sentiment de respect protecteur à ceux qu'on reçoit. Madame la comtesse de Boigne, dans ses *Mémoires*, s'exprime ainsi sur madame Récamier : « Elle apportait la vie partout où elle se trouvait, et à son aspect les nuages amassés sur les fronts se dissipaient comme par enchantement. Je n'ai jamais connu personne qui sache si bien compatir aux faiblesses humaines ; son âme pure et élevée est remplie de pitié et de mansuétude pour toutes les douleurs... »

« Aucune femme n'a été entourée pendant une longue existence d'autant d'admirateurs, et n'a vu à ses pieds plus d'illustres génies », écrit aussi Sainte-Beuve. Qu'il me suffise de citer Lucien Bonaparte, Bernadotte, Ballanche, l'ingénieux écrivain, le profond philosophe qui fut, il y a quelques années, une des lumières de l'Académie, Mathieu de Montmorency, le duc de Laval et son fils, Benjamin Constant, Chateaubriand, J.-J. Ampère, le prince Auguste

de Prusse, etc. Le trait distinctif de madame Récamier est d'avoir inspiré un amour très vif à tous ceux qui l'ont connue, et de les avoir conservés comme des amis dévoués. « Il n'y a que vous, écrivait Bussy à sa charmante cousine, la marquise de Sévigné, qui puissiez réduire un amant à se contenter d'amitié. » On pouvait en dire autant de madame Récamier ; mais, pour bien tenir ce rôle, il faut une absolue sécurité dans les relations.

Toutes les femmes célèbres de Paris, les poètes, les orateurs, les étrangers affluaient à l'Abbaye-aux-Bois. La reine de Suède, que la rigueur du climat de son pays d'adoption contraignait à quitter son royaume et à vivre en France, était une assidue du salon de madame Récamier. Elle lui avait fait la confidence de sa passion pour le duc de Richelieu qui était l'objet d'un enthousiasme qu'elle ne cherchait pas à dissimuler. Elle se donnait la joie d'une existence errante, à la poursuite du noble duc qui apportait à la fuir autant de soin que la reine en mettait à le rencontrer.

Elle vivait isolée dans son hôtel de la rue d'Anjou, et n'allait pas à la cour.

La femme du général Moreau, la belle et jeune Muse qui allait devenir madame de Girardin, madame de Staël étaient très assidues chez madame Récamier. L'auteur de *Corinne*, ce livre qui est à la fois une œuvre d'art et une production de l'esprit, à exercé une immense influence sur la littérature moderne. Lamartine, dans les *Destinées de la Poésie*, a raconté l'effet puissant que fit sur sa jeune imagination la lecture approfondie de *Corinne*.

Madame la comtesse Potocka écrit dans ses *Mémoires* que, pendant la guerre de Russie, Napoléon reçut au quartier général, en même temps qu'une quantité de dépêches, le roman de *Corinne* qui venait de paraître. Après avoir parcouru la plus importante de ces missives, l'empereur jeta les yeux sur le roman, et fit éveiller M. de Talleyrand, afin qu'il lui en fît la lecture.

— « Vous aimez cette femme, lui dit-il, voyons si elle a le sens commun. »

Après avoir écouté une demi-heure, il s'impatienta.

— « Ce n'est pas là du sentiment, c'est un fatras de phrases... une tête à l'envers. Ne voyez-vous pas qu'elle croit aimer cet Anglais parce qu'il se montre froid et indifférent?... Allez vous coucher, c'est du temps perdu... chaque fois que l'auteur se personnifie dans son œuvre, l'ouvrage ne vaut rien... Bonsoir.

» Le lendemain, il donna *Corinne* au duc de Bassano qui me l'envoya, croyant que nous n'avions pas encore ce livre à Varsovie. J'ai conservé soigneusement cet exemplaire devenu historique... »

Madame de Staël exilée de France par Napoléon apprit à Berlin l'exécution du duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes. « Je demeurais, dit-elle, sur le quai de la Sprée, et mon appartement était au rez-de-chaussée. Un matin, à 8 heures, on m'éveilla pour me dire que le prince Louis-Ferdinand était à cheval sous mes fenêtres et me demandait de venir lui parler. Très étonnée de cette visite si matinale,

je me hâtai de me lever pour aller vers lui. Il avait singulièrement bonne grâce à cheval et son émotion ajoutait encore à la noblesse de sa figure. « Savez-vous, me dit-il, que le duc » d'Enghien a été enlevé sur le territoire de » Baden, livré à une commission militaire et » fusillé vingt-quatre heures après son arrivée » à Paris? » Quelle folie! lui répondis-je; ne voyez-vous pas que ce sont les ennemis de la France qui ont fait circuler ce bruit? En effet, je l'avoue, ma haine, quelque forte qu'elle fût contre Bonaparte, n'allait pas jusqu'à me faire croire à la possibilité d'un tel forfait. « Puisque » vous doutez de ce que je vous dis, me répondit » le prince Louis, je vais vous envoyer le *Moni-* » *teur*, dans lequel vous lirez le jugement. »

» Il partit à ces mots, et l'expression de sa physionomie présageait la vengeance ou la mort. Un quart d'heure après, j'eus entre mes mains ce *Moniteur* du 21 mars (30 pluviôse) qui contenait un arrêt de mort prononcé par la commission militaire séant à Vincennes, contre le *nommé Louis d'Enghien*. C'est ainsi

que les Français désignaient le petit-fils des héros qui ont fait la gloire de leur patrie. Quand on abjurerait tous les préjugés d'illustres naissances, que le retour des formes monarchiques devait nécessairement rappeler, pourrait-on blasphémer ainsi les souvenirs des combats de Lens et de Rocroi ? Ce Bonaparte, qui a gagné des batailles, ne sait pas même les respecter ; il n'y a ni passé, ni avenir pour lui ; son âme impérieuse et méprisante ne veut rien reconnaître de sacré pour l'opinion ; il n'admet le respect que pour la force existante. Le prince Louis m'écrivait en commençant son billet par ces mots : « Le nommé Louis de Prusse fait demander à madame de Staël... » Il sentait l'injure faite au sang royal dont il sortait, au souvenir des héros parmi lesquels il brûlait de se placer. Comment, après cette horrible action, un seul roi de l'Europe a-t-il pu se lier avec un tel homme ? La nécessité, dira-t-on ; il y a un sanctuaire de l'âme où jamais son empire ne doit pénétrer. »

Madame de Staël dit encore : « Une personne

de ma connaissance m'a raconté que peu de jours après la mort du duc d'Enghien, elle alla se promener autour du donjon de Vincennes. La terre encore fraîche marquait la place où il avait été enseveli. Les enfants jouaient aux petits palets sur ce tertre de gazon, seul monument pour de telles cendres. Un vieil invalide, à cheveux blancs, assis non loin de là, était resté quelque temps à contempler ces enfants ; il se leva, et, les prenant par la main, il leur dit en versant quelques pleurs : « Ne » jouez pas là, mes enfants, je vous en prie. » Ces larmes furent tous les honneurs qu'on rendit au descendant du grand Condé, et la terre n'en porta pas longtemps l'empreinte... »

CHAPITRE VI

Portrait moral de Rachel par le duc de Doudeauville. — Rencontre de Monseigneur l'archevêque de X... et mademoiselle Rachel a l'Abbaye-aux-Bois. — Enthousiasme de Paris pour la grande tragédienne. — Sympathie de madame de Girardin pour mademoiselle Rachel. — Parti pris d'Alfred de Vigny contre cette artiste illustre. — Comparaison du talent de Talma et de mademoiselle Rachel. — Talma décrit par Lamartine. — La « Marseillaise » chantée au Théatre-Français par mademoiselle Rachel. — Opinion de Jules Janin sur « la Marseillaise ». — La grande tragédienne chante « la Marseillaise » aux approches de Pont-a-Mousson.

Le duc de Doudeauville, descendant d'une famille illustrée par la guerre et les lettres, était un des habitués de l'Abbaye-aux-Bois, où tout le monde l'entourait d'une grande considération personnelle, due à ses qualités chevaleresques et à l'élégance de ses manières.

Il subissait l'irrésistible attrait de madame Récamier et admirait passionnément les trésors de grâce, de bon sens et d'esprit que la nature

avait prodigués à cette femme si séduisante, et il s'exprime sur elle dans les termes suivants :

« Madame Récamier dont la beauté a eu un si grand renom unit les qualités les plus attachantes et les plus solides aux dons qui séduisent et captivent ; c'est une justice que je lui rends ; l'amitié qu'elle veut bien avoir pour moi n'influe en rien sur mes sentiments. Ce que j'écris là tout le monde le pense ; je ne suis pas un juge, je ne suis qu'un écho... »

Sur la demande de madame Récamier, Rachel avait prié le duc de Doudeauville de décrire son portrait moral ; nous citons quelques fragments de cet intéressant document :

« Vous m'avez demandé votre portrait Rachel, voulez-vous franchement vous connaître, ou n'avez-vous cédé qu'au désir de madame Récamier ? C'est un défi, toutefois, et je suis trop Français pour ne pas l'accepter mais n'allez pas m'accuser d'une sotte présomption ou d'une franchise sauvage.

. . . . . .

» Il y a tristesse et mélancolie au fond de votre âme; mais vous aimez à vous étourdir...

» Vous pouvez être la personne la plus accomplie et la plus remarquable, ou laisser à vos véritables amis de profonds regrets; c'est à vous de choisir...

» La plus exquise politesse est aussi bien votre essence que le talent; le talent et vous, c'est tout un; mais en retour de ce talent supérieur, avez-vous assez de pensées, assez d'élans et de gratitude pour l'Éternel qui vous en a fait don?

» Il était impossible à moi de vous rencontrer sans vous étudier avec un intérêt extrême; j'aurais retenu ma plume; vous commandez, elle obéit; mais elle dira le bien comme le mal, le sublime comme l'incomplet.

» On vous désirerait parfaite en tous points, et foulant de vos jolis pieds tout ce qui serait une tache à votre nature si élevée.

» Vous êtes votre œuvre, le vrai et le beau ont été vos seuls maîtres.

» Personne ne vous connaît bien, enfant

jetée dans la vie sans expérience, et qui éprouvez tout avec une violence difficile à vaincre.

» Nature d'élite qui redescend quelquefois vers la terre par une transition subite ; être instinctif qui sait tout sans avoir rien appris, et qui comprend tout sans étude...

» Vous n'avez rien à apprendre, Rachel, car vous avez deviné le monde comme le théâtre, et vous êtes aussi parfaite sur l'une que sur l'autre scène ; mais fatiguée de vous contraindre, vous oubliez quelquefois les spectateurs qui vous observent, et ce n'est pas sans anxiété que ceux qui vous admirent voient votre cœur et votre âme se répandre trop au dehors...

» Votre âme est un abîme où vous craignez de descendre ; votre tête, un volcan ; votre cœur, une pierre de touche qui interroge tous les sentiments ; vous redoutez le danger, Rachel, sans songer assez à l'éviter. L'agitation vous use ; mais elle vous plaît.

» Vous croyez à peu de choses, et ne prenez les hommes que pour ce qu'ils valent ; vous

êtes confiante sans être aveugle, et vous pourriez être entraînée sans être convaincue...

» Femme privilégiée, vous pouvez être sublime !...

» La contrariété vous émeut, l'obstacle vous révolte, et toute contrainte vous fatigue...

» O Rachel, ne vous contentez pas d'être une admirable actrice, devenez en tout et dans tout un modèle accompli. Réhabiliter le théâtre en prouvant qu'on peut exprimer les passions sans les sentir, serait une gloire véritable et vous êtes digne d'y prétendre...

» La flatterie vous laisserait insensible, mais la passion vous émeut.

» Votre génie se peint sur votre physionomie expressive; et vous voir, c'est vous connaître pour qui sait vous étudier...

» Chacun vous accueille et vous remarque; tous vous recherchent ; mais vous avez trop de fierté, trop de vraie dignité pour courir après des succès éphémères...

» Il y a parfois dans votre regard folie, passion, extravagance et délire, vous le sen-

tez ; aussi vos paupières, abaissées avec grâce, rendent-elles promptement à votre physionomie l'expression la plus grave et la plus tranquille. »

Mademoiselle Rachel étonnait et charmait la petite église littéraire de l'Abbaye-au-Bois, et, dans les matinées qui s'y renouvelaient fréquemment, elle se prêtait avec une parfaite bonne grâce à réciter les belles scènes qui lui valaient tant de succès. Un jour qu'elle avait été priée par madame Récamier de dire devant Chateaubriand quelques passages du rôle de Pauline, dans *Polyeucte*, la tirade fut interrompue par une visite qu'on n'attendait guère ; on annonça l'archevêque de X... « Monseigneur, dit alors la maîtresse de la maison, je vous présente mademoiselle Rachel qui voulait bien nous déclamer une scène de Pauline. — Je serais désolé, répondit le prélat, d'interrompre les splendides vers de Corneille. C'est une heureuse fortune que nous n'avons pas souvent, nous autres ecclésiastiques, d'approcher des artistes. J'en aurai vu deux dans ma vie ; j'ai

entendu madame Malibran à Florence, et je devrai à madame Récamier le plaisir d'applaudir mademoiselle Rachel. »

Par des scrupules pleins de délicatesse, la tragédienne s'abstint de continuer, devant un prince de l'église catholique, le rôle de Pauline ; elle ne voulut pas s'écrier comme une chrétienne convertie :

Je vois, je crois, je sais, je suis désabusée

« Si Monseigneur veut bien me le permettre, dit-elle alors, respectueusement, je réciterai des vers d'*Esther*. »

Elle demeurait ainsi fidèle à sa religion, grâce à l'œuvre écrite par Racine pour les demoiselles de Saint-Cyr.

Le docteur Véron nous fait connaître l'admiration que les littérateurs les plus éminents et les journalistes les plus autorisés professaient pour mademoiselle Rachel. Dans les *Mémoires d'un Bourgeois de Paris* il écrit en ces termes : « Dans un feuilleton du 12 juin 1854, J. Janin donne une esquisse vraie et chatoyante de made

moiselle Rachel, de cette ravissante créature qui, tour à tour, semble nous être venue de l'enfer et du ciel.

Elle est l'enfant de la presse et du public, cette Rachel ; elle a été toutes mes révolutions, toutes mes espérances et les plus inquiètes espérances, elle les a justifiées, et elle seule encore à cette heure, elle représente, et d'une façon souveraine, un art anéanti, perdu, oublié, une poussière... Elle a ranimé d'un souffle tout-puissant cette poussière, et depuis tantôt vingt années elle a marché dans ce grand art de la tragédie à travers mille ruines et mille obstacles. Enfant bien inspirée, jeune fille aux émotions soudaines ! artiste remplie des caprices du malaise et de toutes les passions de l'artiste ! et tantôt belle, tantôt médiocre, aujourd'hui elle marche sur la nue, à la façon des filles d'Homère, et le lendemain la voilà dans l'abîme. Cette femme est un problème, une énigme, un excès en toute chose ; il n'y a pas de louanges aussi qu'elle n'ait méritées, et qu'elle ne mérite ; excessive en tout, en mal comme en bien, en

inspiration, en terre à terre, esclave et reine, ambitieuse et résignée, éloquente, éclatante, inspirée, ou bien languissante, inanimée, accablée ! Une statue !... un spectre !... une force !... une ombre !... »

Dans tous les lieux publics, la présence de mademoiselle Rachel faisait événement. Elle attirait tous les regards, elle était suivie de tous les hommages. Un frémissement de curiosité sympathique signalait son approche. Dans les rues on disait en la voyant passer : « C'est elle ». On la suivait ; on se la montrait d'un geste admiratif. On voulait l'entendre constamment et on aurait pu lui appliquer le mot de madame de T... disant, de madame de Staël : « Si j'étais reine j'ordonnerais à madame de Staël de me parler toujours. »

Cet enthousiasme paraît aujourd'hui excessif ; mais, alors, on y retrouvait la passion pour les occupations de l'esprit et la culture des lettres qui étaient illustrées par des écrivains tels que Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Casimir Delavigne, Villemain, Guizot, Cousin, Barante, etc.

Les sciences commençaient à palpiter au contact de la presse qui développe et favorise les grandes découvertes.

Les arts brillaient avec Horace Vernet, Eugène Delacroix, Decamp, Boïeldieu, Cherubini, Auber, Rossini.

L'heure était propice aux grandes renommées, aussi ce fut une mode d'admirer Rachel, de tout lui rapporter. La tragédienne ne semblait pas étonnée que les yeux fussent fixés sur elle et répondait à tant d'ovations par un beau sourire de contentement; elle regardait la gloire avec assurance et se disait que la vie et la jeunesse devraient durer éternellement.

Mademoiselle Rachel conservait dans la vie privée le prestige qu'elle exerçait sur la scène. Grande dame et populaire tout à la fois, elle unissait les contrastes les plus opposés, et au premier ou au dernier échelon du monde, dans le tragique ou le pathétique, elle eût été toujours supérieure. Pour être dans le mouvement intellectuel et mondain, il fallait pouvoir dire qu'on avait entendu le grand Lacordaire prêcher

à Notre-Dame et vu jouer Rachel au Théâtre-Français.

Madame de Girardin, qui aimait et recherchait le talent, s'inclinait devant les dons merveilleux que le ciel avait accordés à mademoiselle Rachel. Dès son enfance, elle avait été habituée à la société la plus recherchée et la plus célèbre, mélange de la vie de l'âme et de la vie intellectuelle, d'émotions intimes et d'impressions artistiques.

Delphine Gay était alors dans tout l'éclat de sa rayonnante beauté. Elle n'avait pas encore reçu le nom de « Muse de la patrie », et elle se contentait, en attendant, d'être appelée par les poètes « la Muse française ». L'un d'eux, le plus chevaleresque, avait touché son cœur. Sa mère, madame Sophie Gay, avait fait le beau rêve d'unir le chantre de « Madeleine » au chantre d'Eloa. Mais il était écrit que la belle Delphine épouserait au lieu du plus éthéré des poètes, le plus prosaïque des hommes d'affaires, au lieu d'Alfred de Vigny, M. Émile de Girardin.

Élevée à l'école de sa mère, si remarquable-

ment intelligente, et à celle de madame de Custine, de la duchesse de Duras, des Montmorency, des La Rochefoucault, de madame de Courbonne, de madame Récamier, la jeune et belle Muse conquit une place importante parmi ces reines d'un vaste et brillant empire, où l'active circulation des idées et des convictions favorisait les circonstances propres à féconder le talent. Le choix des termes, l'élégance des phrases qui concentre, abrège et éclaire chaque mot, régnaient avec un art infini dans ces réunions où la causerie demeurait impersonnelle, loin du côté puéril et ambigu des rôles mondains de nos jours, car c'était sur l'esprit de sociabilité que se créait la vie littéraire et artistique de l'époque.

Madame de Girardin, dans ses *Lettres parisiennes*, se plaisait à rendre hommage à l'attitude mondaine impeccable de mademoiselle Rachel, et elle écrivait :

« L'autre jour nous étions à la Chambre des Députés. La séance allait commencer, la porte de notre tribune s'ouvrit, une jeune femme

vient se placer près de nous ; c'était mademoiselle Rachel. Aussitôt tous les yeux et toutes les lorgnettes (car messieurs les députés ont presque tous à la Chambre leurs lorgnettes de spectacle) se tournèrent de son côté, et toutes les personnes de sa connaissance la saluèrent avec le plus gracieux empressement. Quelques jours auparavant, la jeune tragédienne était allée à un grand bal chez madame du Chatel, femme du ministre, et, là, personne ne s'était étonné de la voir si exceptionnellement accueillie ; pas une mère ne s'était formalisée de ce que l'on donnât à sa fille pour vis-à-vis dans une contredanse une actrice de la Comédie française. »

Toujours dans ses *Lettres parisiennes*, madame de Girardin pose la question suivante au sujet des honneurs et des hommages rendus à Rachel : « Les honneurs prodigués à mademoiselle Rachel s'adressent-ils à son talent ou à son rang? Et elle y répond elle-même en écrivant : Il y a deux sortes de rang, le rang social et le rang natif ou naturel. Non seule-

ment la nature nous désigne un rang, mais ce rang est une vocation. Chacun de nous est pour ainsi dire doué en naissant d'un rang individuel, dont il ne peut méconnaître la portée et les exigences, soit qu'elles l'entraînent à descendre, soit qu'elles l'obligent à monter. »

Talma comme Rachel avait le rang, et ces deux grands artistes ont élevé la profession théâtrale au niveau des arts qui donnent la gloire.

Madame de Staël disait de Talma : « Il peut être cité comme un modèle de hardiesse et de mesure, de naturel et de dignité; ses attitudes rappellent les belles statues de l'antiquité; son vêtement, sans qu'il y pense, est drapé dans tous ses mouvements comme s'il avait eu le temps de l'arranger dans le plus parfait repos. »

Dans son *Journal d'un Poète*, Alfred de Vigny après une représentation de *Cinna* fait entre le talent de Talma et celui de Rachel, une comparaison que nous citons sans la commenter : « Rachel a du dédain, mais son talent manque

d'amour. Le talent de Talma n'était qu'amour de la tête aux pieds et en tout, même dans la colère. Sa voix était puissante comme celle de l'orage, mais tendre aussi comme elle, car jamais je n'ai entendu la voix des nuages, sans penser que les peuples primitifs devaient la prendre pour celle de Dieu. Elle a je ne sais quoi de bon et de tendre, au milieu de ses grondements qui semblent la voix d'un père tout-puissant qui gémit en punissant et pleure sur nos fautes. »

L'illustre auteur de *Chatterton*, qui dix ans auparavant avait donné au théâtre *le More de Venise* et *la Maréchale d'Ancre*, s'est toujours montré d'une grande partialité vis-à-vis de Rachel. Cette partialité s'expliquait par sa passion si connue pour madame Dorval, admirable dans le drame, surtout dans le rôle de Kitty Beel. L'artiste, qui n'était plus jeune ni belle, ne craignit pas de se mesurer avec la superbe, l'éclatante et victorieuse Rachel. Mais la tragédie pour madame Dorval était une langue morte qu'elle ne pouvait parler. Il lui man-

quait l'organe sonore et pur de Rachel, les admirables nuances de la diction, du geste, et la voix irrésistible dont la limpide clarté était une mélodie empreinte d'accents divins, que l'oreille charmée ne voulait pas perdre.

Le soir où madame Dorval brisée par les excès du drame moderne vint chercher Rachel sur son domaine, et que dans un vertige d'incompréhension, elle voulut s'attaquer à la plus complète et à la plus brillante conception de la tragédienne : Hermione, elle a rêvé l'impossible et a dépensé en pure perte sa vive intelligence dans des efforts surhumains.

Alfred de Vigny, l'ami passionné de madame Dorval, était un des habitués du salon littéraire de la marquise de Blocqueville, qui s'exprime en ces termes sur le talent de Rachel :

« On a beaucoup admiré dans le rôle de Phèdre mademoiselle Rachel, une des plus grandes artistes des temps passés et présents ; je la trouve écrasée par le poids de cette personnalité fatale. Le talent est immense ; mais l'âme est-elle au niveau du talent? L'artiste se

montre sous la reine ; elle ne rend pas toutes les tortures, les crimes que le brûlant mal d'amour traîne à sa suite. La flamme ne passe pas de ses veines dans son accent. Elle ne ressent pas de ces réactions instantanées que connaissent seules les natures puissantes... »

Jules Janin, l'admirateur constant de Rachel, juge le talent de Talma avec le même enthousiasme qu'Alfred de Vigny. Dans un volume de *la Littérature dramatique*, il écrit ces lignes : « La tragédie roulait tout entière sur la tête de ce grand artiste qui était tout le drame ; on ne voyait que lui seul ; on n'entendait que lui seul. Pas un détail n'échappait à ce regard tout puissant... »

Malgré certaines critiques, plus ou moins fondées, il faut reconnaître que mademoiselle Rachel possédait les belles qualités de Talma. Tous deux étudiaient leurs rôles avec la même minutie consciencieuse ; mais la tragédienne n'avait pas cependant ce qui rendait Talma si cher au public : l'inattendu et l'explosion ; il surprenait l'auditoire par des inflexions de

voix, attendrissantes et parties du cœur. Quand nous voudrons éprouver l'émotion par le beau, dit Lamartine, nous rêverons d'une représentation d'*Athalie* ou de *Polyeucte*, jouée par Talma et mademoiselle Rachel.

Talma exerçait une influence considérable sur le monde des lettres; il donnait d'heureux conseils à tous; sa longue expérience du théâtre lui inspirait plus d'une idée, plus d'un effet dont auteurs et acteurs faisaient leur profit; il rendit ainsi de grands services à M. Lebrun, pour sa tragédie de *Marie Stuart*. Les jeunes poètes, les futurs écrivains recherchaient avec empressement son approbation et ses encouragements. Lamartine rend ainsi compte d'une visite faite à Talma, à Paris, au sujet de son œuvre *Saül*, qu'il était très désireux de soumettre au jugement érudit du grand acteur.

« ... Le lendemain de mon arrivée à Paris, j'écrivis à Talma qui me répondit très vite de venir le voir. On m'introduisit dans son cinquième étage de la rue de Rivoli, et quand je

fus en sa présence, je lui demandai en tremblant la permission de lire quelques lignes de ma tragédie, intitulée *Saül*. Malgré les défauts inhérents à une première œuvre, Talma m'invita avec bienveillance à aller le voir à Brunoy. « Nous causerons, me dit-il, et je serai fier que » votre avenir, dont je suis sûr, ait commencé » dans mon jardin. »

» Talma était alors un homme assez massif, mais très noble, dans la force de cinquante à soixante ans. Une robe de chambre de bazin blanc, nouée par un foulard lâche, lui servait de ceinture ; son cou était nu et laissait se gonfler librement à l'œil ses muscles saillants et ses fortes veines, signes d'une charpente solide et d'une mâle énergie. Sa physionomie, qui est connue de tout le monde, était déjà médaille; elle rappelait par la forme et par la teinte les bronzes impériaux du Bas-Empire. Mais ce masque romain, qui semblait moulé sur ses traits quand il entrait en scène, tombait de lui-même dans l'intimité, et ne laissait voir qu'un front large, des yeux grands

et doux, une bouche mélancolique et fine, des muscles au repos comme les ressorts d'un instrument détendu. L'ensemble de cette physionomie était imposant, l'expression simple et attirante. On sentait l'excellent cœur sous le merveilleux génie. Il ne cherchait à produire aucun effet; il était las d'en produire sur la scène; il se reposait, et il reposait les yeux dans sa maison. Je me sentis à l'instant rassuré et pris au cœur par la bonhomie sincère et grandiose à la fois de cette figure... »

Bonaparte s'était honoré de l'amitié de l'artiste illustre, et plus tard, devenu empereur, il voulut le faire décorer; mais le préjugé contre les acteurs était encore si tenace que, malgré son omnipotence, il dut y renoncer. Un soir, Napoléon fit faire à Talma la lecture d'une tragédie de J.-B. Legouvé : *La mort de Henri IV*. Pour cette fête, l'empereur avait éliminé les plus grandes dames de la Cour, et jusqu'à ses sœurs. A chaque allusion que Bonaparte croyait deviner dans la bouche des

personnages, il jetait un coup d'œil tantôt sur Joséphine, tantôt sur Montebello. Le plus grand silence régna jusqu'à ce vers que l'auteur avait mis dans la bouche du Béarnais :

Je tremble, je ne sais quel noir pressentiment...

Napoléon interrompit Talma et lui dit amicalement : « J'espère que vous changerez ce vers à la représentation. Un roi peut trembler, comme tout autre, je le sais, mais il ne doit jamais le dire. » Legouvé balbutia gauchement une réponse et fit répéter la phrase à Talma avec cette modification :

Je frémis, je ne sais quel noir pressentiment...
. . . . . .

La lecture continua sans autre incident; et Bonaparte en congédiant Legouvé lui dit simplement : « Ce sera un grand succès ». Et le vainqueur de Marengo n'était pas mauvais prophète.

Tour à tour majestueux, attachant et dramatique, plein d'élévation et de tendresse, de

force dans la douleur, Talma fut un de ces hommes rares qui ont laissé un lumineux sillon dans le monde des arts, où son nom n'est prononcé qu'avec admiration. Il a ressuscité l'œuvre de Shakespeare et fut le précurseur du romantisme. Jamais le génie de la poésie épique n'a été représenté sous des traits plus imposants, et, dans l'habileté de l'artiste, on aperçoit bien souvent le poète. (1). La franchise de son caractère, la générosité de son cœur lui méritaient de vives et profondes sympathies. Le souvenir de Talma occupe encore la mémoire de deux générations. Sa vocation, comme celle de Rachel, s'était manifestée de bonne heure. Dès l'âge de douze ans, remplissant au collège le rôle de Philoctète, il versa des larmes en plein théâtre, sur les malheurs imaginaires du compagnon d'Ulysse. Une maladie nerveuse fut l'étincelle électrique qui

---

(1) Népomucène Lemercier, un académicien contemporain de Talma, disait que dans le rôle de Richard III l'artiste était affreux sans être vulgaire et gardait même dans ses plus sombres férocités quelque chose du prince et de l'homme de cour.

développa complètement le génie de l'artiste. *Charles IX*, de Chénier, qu'il joua en 1789, le tira de la foule et dès ce moment chacun de ses pas fut un succès immense; il entendit retentir à ses oreilles le bruit épique des trompettes de la renommée. Il mourut à Paris le 14 octobre 1826 (1).

Le nom de Talma (2) et celui de Rachel sont liés indissolublement dans les fastes glorieux de l'art dramatique. Tous deux ont soulevé

---

(1) Lafont succéda à Talma. Jamais ni lui ni ses amis ne prononçaient le nom de l'acteur illustre; pour désigner Talma, ils disaient « l'autre ». Lafont jouait *Cinna*, lorsque Talma jouait *Auguste*. Après la mort de Talma la première fois que Lafont joua le rôle de l'Empereur, ses amis accoururent dans sa loge et lui dirent qu'il avait enfoncé « l'autre ». Et cependant, dit Lafont, « l'autre » avait sur moi un grand avantage, il avait un *Cinna*, et moi je n'en ai pas.»

(2) Le grand talent de Talma ne le mettait pas à l'abri d'une certaine timidité qu'éprouvent souvent les orateurs et les hommes politiques. Il n'entrait pas en scène sans être pris d'un fort battement de cœur. En 1825, il joua au Havre, dans une circonstance profondément tragique. Un soir qu'il allait entrer en scène, ses amis remarquèrent que son visage portait les traces d'une grande tristesse : ils lui en demandèrent la cause, alors le grand artiste laissa tomber sa tête dans sa main, et d'une voix pleine de larmes murmura ces paroles : « Le vent du Nord la tuera !... » Un instant après l'illustre tragédien quitta les coulisses du théâtre et transportait la foule d'admi-

l'admiration et, si l'enthousiasme pour la tragédienne ne se maintint pas toujours au même diapason, la faute en fut à mademoiselle Rachel qui accueillit avec trop d'empressement la république de 1848. A ce moment, on chanta partout *la Marseillaise* et l'illustre actrice la fit entendre sur la scène du Théâtre-Français, où elle n'était guère à sa place. Mais l'effet qu'elle produisait en déclamant cette hymne révolutionnaire fut indicible. *La Marseillaise* purifiée, agrandie, élevée à la hauteur d'un cantique national, se dégageait de tout ce que le crime lui a prêté

---

ration. Jamais on ne vit pareil triomphe; c'étaient des applaudissements frénétiques, des bravos étourdissants, et à la fin de la pièce, une couronne colossale tressée par la main de la jeunesse havraise vint tomber aux pieds de l'incomparable artiste... Deux jours après cette ovation, une foule immense s'avançait triste et silencieuse, sur le chemin de Sainte-Adresse. Elle accompagnait un petit cercueil couvert de satin blanc, derrière lequel marchait les yeux fixés sur la terre, un homme appuyé au bras d'un ami. Cet homme était Talma conduisant sa fille à sa dernière demeure. Quand la tombe fut refermée, on le vit s'avancer vers la croix fraîchement plantée et déposer, après l'avoir mouillée de ses larmes, sa couronne triomphale de la veille, changée en couronne mortuaire!...

Talma eut aussi un fils qui devint un brillant officier; mais les espérances qu'il laissait concevoir furent brisées par une mort prématurée.

de sinistre, ce n'était plus le cri de fureur des saturnales révolutionnaires, mais le chant du patriotisme, tel que l'avait conçu l'âme généreuse de Rouget de Lisle.

Quand Rachel, à genoux, enveloppée dans les plis du drapeau tricolore, disait de sa voix incomparable :

Amour sacré de la patrie,

c'était plus qu'une hymne, c'était une prière. Aujourd'hui on chante *la Marseillaise* le 14 juillet sur nos principales scènes et M. Mounet-Sully ne la dit pas, il la joue, il la dramatise, il la fait entrer dans le cœur des spectateurs. L'effet de cette mise en scène est prodigieux. Chaque couplet est acclamé et le grand artiste doit répéter plusieurs fois notre chant national pour satisfaire le public qui le réclame impérieusement.

Le faubourg Saint-Germain n'admit point qu'après avoir si admirablement accueilli la tragédienne, elle devînt républicaine et chantât *la Marseillaise*. Le duc de Noailles lui tenait

rigueur et n'allait plus chez elle. La rencontrant un jour, il ne put contenir son indignation et lui dit :

« Comment ? est-ce bien vous qui avez fait entendre sur la scène ce chant de révolte ? Était-ce digne de vous ?

— Êtes-vous allé aux Français, monsieur le duc ?

— Je m'en garderais bien !...

— Soit, mais venez chez moi, je vous le réciterai, ce chant de révolte, et je suis certaine que vous ne m'en voudrez plus.

Le noble duc alla au rendez-vous. Rachel lui déclama l'hymne de 1793, et le petit-neveu de madame de Maintenon applaudit des deux mains, quitte à faire amende honorable, en rentrant chez lui, aux mânes de ses aïeux immolés sur l'échafaud aux accents de la *Marseillaise*.

Jules Janin s'exprime ainsi sur *la Marseillaise* chantée aux Français : « A l'heure où les nations violemment arrachées à la vie heureuse cherchent en vain leur étoile dans le ciel

attristé (1), *la Marseillaise*, ô profanation! la hideuse *Marseillaise* est chantée au Théâtre-Français. La place publique l'emporte sur le théâtre; l'orchestre éperdu s'arrête au milieu de ses mélodies... Des voix se font entendre qui brisent notre repos et entonnent furieusement le cri de guerre. Le sinistre refrain de *la Marseillaise* est un défi à l'Europe; sur la terre de France, cette chanson est devenue nationale!... »

L'opinion de Rachel sur *la Marseillaise* différait totalement de celle de Jules Janin. La République, pour la tragédienne, avait un retentissement d'antiquité; elle disait qu'en déclamant ce chant d'harmonie et de passion, elle manifestait en faveur de l'art qu'elle avait étudié toute sa vie.

La Marseillaise chantée par Rachel était un poème plein d'élans sauvages. A chaque strophe ses yeux lançaient de fauves éclairs; elle semblait une apparition éclatante de force et de vie. Pendant plusieurs mois Rachel a fait palpiter

(1) A cette époque M. Viviani n'existait pas, et personne ne s'était encore flatté d'avoir éteint toutes les étoiles du ciel.

la France entière de terreur et d'admiration, aux accents de l'hymne de l'époque maudite et sanglante de la Révolution française.

Elle la chanta un jour d'une façon bien imprévue. Elle se trouvait dans la diligence de Metz à Nancy, où elle voyageait en compagnie des acteurs auxiliaires de ses tournées théâtrales. Aux approches de Pont-à-Mousson, les chevaux s'emportent, le danger est imminent, lorsqu'un détachement de conscrits qui allaient rejoindre leur régiment paraît sur la route. Ces braves jeunes gens, aux chapeaux enrubannés, voient le péril, s'élancent à la tête des chevaux, et sauvent d'une catastrophe, qui eût été cette fois trop réelle, l'intrépide Hippolyte et *Thésée*, et Théramène et *Phèdre*. Rachel offre quelques pièces d'or à ces bons Lorrains, qui refusent à l'unanimité. « Eh ! bien, leur dit-elle, mes bons amis, je vais vous réciter *la Marseillaise*. » Et la voilà qui, au milieu de la route, déclame l'appel aux armes, au milieu des soldats transportés et qui répètent en chœur l'entraînant refrain.

CHAPITRE VII

Tournées artistiques de mademoiselle Rachel en province. — Elle visite le bagne de Brest et cause avec les forçats. — Entretien a Montpellier avec madame Lafarge. — Mademoiselle Rachel a l'étranger. — Angleterre. — Hollande. — Autriche. — Prusse. — Aspect général de Saint-Pétersbourg. — Apothéose de Rachel en Russie. — La tragédienne se repose dans sa villa a Montmorency.

L'enthousiasme que Rachel suscitait à Paris se propageait en province. Toutes les villes voulaient entendre et applaudir l'illustre tragédienne, et, pour avoir prononcé devant le directeur du théâtre d'Angers quelques paroles sans signification précise, prises par celui-ci pour un engagement, Rachel fut contrainte de jouer dans cette ville. Dans une lettre à madame de Girardin, elle raconte plaisamment cette aventure. « ... Je me suis fait de mauvaises affaires avec Rennes, Saint-Brieuc, Vannes, où je n'ai pu me rendre; les journaux de cette ville

se sont plaints avec amertume de mon peu d'empressement. Angers m'a envoyé du papier timbré, oui du vrai papier timbré. Un petit bossu, véritable huissier de comédie est venu, la plume derrière l'oreille, me remettre, parlant à ma personne, un exploit en bonne et due forme, pour m'assigner à jouer devant les Angevins, de par la loi, ou de par le roi. »

L'esprit d'observation de Rachel, sa passion de tout apprendre, la poussait à entrer en contact avec des gens susceptibles de lui faire éprouver des émotions servant à augmenter son grand talent. Lors de son passage à Brest, elle ne craignit pas de se promener de longues heures dans ce séjour d'épouvante et d'horreur qui s'appelle le bagne. Elle écouta, sans frémir, la langue du meurtre et de l'abîme, prêta une oreille attentive à la voix rauque et saccadée des galériens, imposa silence au trouble de son âme, en entendant leurs ricanements, car elle eût voulu découvrir chez ces êtres déchus une pensée, une lueur qui l'eût fait pénétrer plus profondément dans le mystère tragique des drames du crime.

Peu d'artistes ont, comme Rachel, usé et abusé des tournées nomades en province, à une époque où les chemins de fer ne fonctionnaient pas comme aujourd'hui. Tout ce qu'il y avait d'errant, d'instable dans son hérédité, se donnait libre cours dans les fréquents voyages qu'elle entreprenait subitement et qui nuisaient beaucoup à sa santé ; souvent à peine arrivée dans une ville il lui fallait plier sa tente et repartir vers d'autres régions. Mais l'atavisme de race entre pour une si grande part dans la formation de l'être moral que personne ne peut s'y soustraire. De plus, Rachel se sentait la clé de voûte de sa famille ; son dévoûment pour les siens allait jusqu'à l'abnégation d'elle-même. Elle voulait leur créer une fortune, fût-ce au prix de sa vie, et elle subissait pour eux la tyrannie de l'argent, la plus cruelle de toutes les tyrannies.

De Brest, Rachel se rendit à Bordeaux, où sa présence suscita l'enthousiasme des jeunes gens de cette ville ; ils vinrent en grand nombre, sous ses fenêtres, lui donner une sérénade.

Elle se montra aussi touchée que charmée de cet hommage spontané de la jeunesse bordelaise ; cependant une lettre au docteur Véron, du 15 août 1841, montre combien mademoiselle Rachel ressentait déjà la fatigue que lui causaient ses longs voyages.

» Le public, la rampe, le grand Corneille et jusqu'à mon costume, me donnent une force factice pendant le cours de mon rôle ; bientôt après, je retombe en faiblesse et je reste triste jusqu'à la représentation suivante. »

De passage à Montpellier, Rachel visita dans sa prison madame Lafarge. Elle rend compte de cette entrevue dans une lettre écrite à un de ses amis. Elle s'apitoie sur la santé de cette célèbre prisonnière qui se mourait de la poitrine, sans se douter qu'elle aussi était destinée à une pareille mort...

J'ai été frappée non de sa beauté, car la pauvre femme, je le dis, criminelle ou non, s'en va lentement de la plus affreuse des maladies, la poitrine. Elle sent dévider sa vie... et jusqu'au bout de l'écheveau elle verra, elle sentira,

c'est affreux... Mieux vaudrait une balle dans cette faible poitrine ou une cheminée sur la tête par un grand vent.

Notre entretien eut lieu dans le salon du directeur de la prison ; mais, comme cela donnait trop de solennité à notre entrevue, madame Lafarge m'a demandé de passer avec elle dans un cabinet voisin, où nous sommes restés tous les trois seuls, Léon Guillard, elle et moi. J'ai vu qu'elle me regardait avec toute son intelligence et un peu de surprise ; le fait est que l'émotion me donnait mes petites et rares pommes d'api... Je l'ai priée de croire que ce n'était pas une vaine curiosité qui m'amenait chez elle ; elle m'a interrompue avec beaucoup de goût, pour me dire qu'elle ne le supposait pas de mon esprit et de mon cœur.

Je ne vous ai vue qu'une fois, m'a-t-elle dit. C'était dans *Iphigénie en Aulide*. J'ai bien souvent déploré de ne pas vous connaître tout entière. Alors je lui ai offert de venir lui dire tout ce qu'elle voudrait : le songe d'*Athalie*, la

déclaration de *Phèdre*, ou tous les deux si cela lui faisait plaisir. Elle m'a répondu en exclamation : Ah! ce serait trop beau... je n'ose pas; vous me feriez trop regretter la vie... et je m'arrange les idées pour ne pas regretter l'existence...

« Mon impression sur cette prisonnière exceptionnelle, c'est qu'elle me paraît très remarquable, d'une conversation très élégante, s'écoutant parler complaisamment et que, dans une organisation de société où les femmes seraient quelque chose, celle-là eût tenu une des premières places par les sentiments, je ne sais pas, mais bien sûr par la qualité des idées et la manière de les rendre. Léon Guillard qui l'a vue souvent, pense tout cela comme moi. Elle m'a demandé si je connaissais Me Lachaud, son avocat. J'ai répondu que je ne l'avais vu qu'une fois. « Tant pis, » connaissez-le, me dit-elle, avec élan ; c'est un » grand cœur et un talent qui ira aussi loin » qu'on peut aller par la parole ». Je suis sortie de là assez émue et me disant que, si j'avais

une grâce à obtenir d'un souverain, ce serait celle de la pauvre pénitente, mariée par les *Petites Affiches*, et qui sûrement va mourir, ou de son remords ou de l'injustice des hommes...

Fût-ce mademoiselle Rachel qui intercéda auprès du Président de la République pour madame Lafarge? elle fut graciée quelques mois plus tard par le futur Napoléon III, mais elle ne survécut que peu de temps à sa mise en liberté. Le procès de madame Lafarge a passionné l'opinion publique, non seulement en France, mais encore en Europe. Les femmes étaient contre elle; les hommes pour elle, car on la disait jolie et on avait publié des lettres pétillantes d'esprit et de malice; or, en France, les hommes sont toujours accessibles à la beauté et à l'esprit.

Poursuivant le cours de ses pérégrinations, l'illustre tragédienne, se rendit à Avignon. Le beau soleil du Midi, la douceur du climat influaient d'une manière heureuse sur sa santé, toujours chancelante. Dans cette ville, en un moment de gaieté, elle écrivait plaisamment à

M. Jules Lecomte, qu'ayant rencontré sur le pont d'Avignon, où tout le monde passe, Déjazet qui se rendait à Carpentras, celle-ci lui dit que, dans cette ville, il y avait un théâtre qui rendrait jalouse une grange; des baignoires où il y a véritablement de l'eau, parce qu'il y pleut, et que le public qui vend de l'huile, l'adore comme s'il était lyonnais. Je dois ajouter que la bonne et espiègle Frétillon ne m'a pas offert d'aller m'assurer du fait par mes deux yeux noirs. »

Enfin, voici Rachel à Marseille où elle fut reçue avec l'enthousiasme exubérant de ce peuple heureux de vivre. Elle écrit à sa mère: « Les Marseillais sont charmants. Si leur enthousiasme pouvait être un peu moins bruyant je les aimerais tout à fait. Ils ne dételent pas mes chevaux à la vérité, mais ils empêchent ma voiture d'avancer. Pour revenir chez moi, après le spectacle, je mets environ une heure à faire cent pas. La dernière fois que j'ai joué, espérant m'esquiver plus facilement à pied, j'ai prié M. Méry de me donner le bras. A

peine avions-nous franchi le seuil de la porte, nous fûmes reconnus, et aussitôt poussés, pressés, étouffés par une foule toujours croissante. Je parvins enfin à rentrer chez moi ; mais rompue, moulue. Je n'attendais pas tant du public de Marseille. Les recettes ont été supérieures à celles obtenues par Talma. »

En revenant à Paris, mademoiselle Rachel s'arrêta à Lyon ; elle y était venue plusieurs fois, depuis l'époque, où, enfant, elle avait séjourné dans cette ville, avec sa famille. La grande tragédienne voulut revoir le café où d'ordinaire elle allait recueillir la monnaie dont la pitié payait ses chansons, ses fables récitées ou ses oranges; elle le contempla avec émotion, et tout un monde de sensations pénibles et douces souleva sa poitrine, atteinte déjà d'un mal incurable. C'est de Lyon où elle vécut plusieurs semaines dans l'ivresse des ovations ininterrompues, que Rachel écrit à son père : « J'ai un point dans le dos qui me fait souffrir depuis dix jours... J'ai d'abord éprouvé le mal en écrivant un peu longue-

ment ; maintenant je sens la douleur continuellement excepté lorsque je suis couchée sur le dos. Cette douleur est au côté gauche, entre les deux épaules. Je ne puis rien porter de ce bras sans sentir le mal... Mon moral est affecté c'est-à-dire triste... Ce n'est que quand je me trouve en face d'un public bienveillant comme celui que je retrouve pour la deuxième fois dans cette ville de Lyon qui me rappelle mon enfance, que j'oublie toutes mes douleurs, et mes souffrances... Pour t'écrire je fais un grand effort ».

Rachel fêtée et adulée en France, voulut étendre sa renommée jusque dans les pays étrangers. C'était au moment où la jeune reine Victoria d'Angleterre venait d'épouser le prince Albert de Saxe-Cobourg qui lui avait donné ainsi qu'à son entourage, le goût des distractions intelligentes, au premier rang desquelles se place l'art dramatique. Rachel fut donc sollicitée par la reine et le prince de se rendre à Londres. La jeune artiste dans la plénitude de sa grande renommée, séduisit cette Cour nou-

velle par le charme victorieux qui émanait de toute sa personne. Elle débuta dans *Andromaque* et fut couverte d'applaudissements et de fleurs. Elle joua ensuite *Horace*, et à ce sujet elle écrivit la lettre suivante à madame Toussaint, fille de Samson : « Je viens de jouer *Horace*. Quel monde et quelle peur j'avais. J'entre, une pluie d'applaudissements tombe sur ma tête... Mon succès commence. La scène du IVe acte fit grand effet. Plusieurs couronnes tombent à mes pieds... Que n'était-il là votre bon père, que n'était-il là pour achever mon succès... »

Quelques jours après, Rachel présentée par la duchesse de Kent, fut reçue par la souveraine qui lui fit un accueil empressé. Au cours de cette soirée, elle offrit à l'artiste, en témoignage de sa satisfaction, un bracelet sur lequel on lisait, tracé en diamants, la dédicace suivante : *A Rachel, Victoria, reine.*

Après son séjour en Angleterre, l'artiste se rendit en Hollande où elle trouva partout l'accueil le plus enthousiaste. Au moment de partir elle écrit à sa sœur : « J'ai quitté cette bonne

ville d'Amsterdam, la tête, le cœur et les poches remplis de toutes ces choses qu'il faut pour être à peu près heureux dans ce monde. J'allais me rendre à Liège, lorsqu'on me fit connaître le désir que manifestait S. M. la Reine des Pays-Bas de m'entendre à la Haye...

En Hollande, la souveraine reçut Rachel avec la plus grande bienveillance. La tragédienne rend compte en ces termes de la réception qui lui fut faite. « Après la représentation la Reine me fit demander pour me complimenter, et elle s'en est acquittée de l'air le plus gracieux du monde. Ce fut la répétition de ma réception en Angleterre; tout y était, même le bracelet qui est fort joli et pas mal royal ».

Ce fut en Autriche que mademoiselle Rachel obtint les plus grands succès. Femme et tragédienne se disputent les honneurs. « Quand je ne joue pas, écrit-elle, je suis fêtée; les plus grands personnages, les plus nobles dames me promènent et me choient. Avant-hier j'ai diné dans un des palais de l'Empe-

reur ; les voitures de Sa Majesté nous ont promenés dans le parc. Raphaël a eu la permission de pêcher dans le lac où l'Empereur seul pêche ».

Une des Cours de l'Europe qui fit à mademoiselle Rachel l'accueil le plus magnifique fut assurément celle de Prusse, gouvernée par un monarque aimable et lettré qui lisait Sophocle en sa langue. « Embouchons les trompettes de la Renommée, écrit Rachel, pour raconter l'histoire d'une tragédienne errante à Berlin, après mille autres lieux. J'ai dû me rendre à l'invitation que je reçus de leurs Majestés, pour Postdam. L'Empereur Nicolas est arrivé le surlendemain, ne devant rester que deux jours, c'est-à-dire jusqu'après le 13, anniversaire de la naissance de l'Impératrice. Fête champêtre à Postdam où seuls assistèrent les membres augustes de la famille et leur suite. Cette fête eut lieu en plein air dans la ravissante île des Paons, à une lieue du palais. J'ai lu plusieurs scènes de *Virginie Latour*, presque tout mon deuxième acte de *Phèdre*

et tout ce que je pus d'Adrienne Lecouvreur, plus les *Deux Pigeons*. Tout cela interrompu fréquemment par l'amabilité de toutes ces têtes couronnées ou en passe de l'être... Après le dîner un équipage royal fut mis à la disposition de la petite Rachel que l'on traitait comme une véritable hôtesse de Roi. Le Prince héritier de la couronne de Prusse et le Prince des Pays-Bas se mettent tous deux à me faire les honneurs de Postdam. Je visitai en leur compagnie le magnifique château de Sans-Souci (heureux ce château). Le soir je jouais *Camille*. Après la pièce l'Impératrice de toutes les Russies chargea le comte Redern de me présenter à elle. Sa Majesté me dit sur le ton le plus aimable : « J'ai souvent regretté ce tra-« vers de l'étiquette qui fait garder le silence ; « mais aujourd'hui on aurait voulu vous applau-» dir, mademoiselle, qu'on ne l'aurait pu, tant » on était dominé par l'émotion. » Le roi de » Prusse approcha et me dit : « Vraiment, made-» moiselle, je suis tout bouleversé par votre » faute. » Le Tsar se leva très vivement, vint à

moi, et d'un air qui n'était pas du tout celui d'un farouche tyran s'exprima de la sorte : « Mademoiselle Rachel vous êtes encore plus » grande que votre réputation; » il ajouta qu'il espérait bien me voir dans ses États, dans toutes ses Russies, toutes, toutes, et cela dès l'année prochaine. »

Rachel écrit encore avec une simplicité charmante : « Il faut une forte tête pour résister à des ovations semblables, et tout ce qu'on m'a dit de flatteur, tout ce que j'ai respiré d'encens dans les paroles et les bouquets, tous les noms baroques des grands personnages de maisons royales qui se sont impétueusement fait présenter à moi, tout cela remplirait la vie d'une artiste ambitieuse. Jamais Talma, ni Mars, mes glorieux prédécesseurs n'ont assisté à de pareilles ovations et en vérité, j'en suis heureuse et dois m'en montrer bien bonne pour tous plutôt que fière, car si je me dois quelque chose à moi-même, les circonstances m'ont bien favorisée. Mais tenez, j'oubliais le plus beau, ce qui est la meilleure preuve que je ne

perds pas la tête de gloriole. Imaginez-vous qu'en venant à moi, comme le Tsar put bien remarquer que tant de débit m'avait fatiguée, il resta debout devant moi pour me parler et me força à rester assise. Poussée par le respect comme par un ressort qui eût été sur le fauteuil, je voulus me lever, l'Empereur m'obligea galament à rester assise en me prenant les deux mains, et disant : « Restez, mademoiselle, » je vous en prie, à moins que vous ne vouliez » que je me retire. Les souverainetés comme la » mienne passent, la Royauté de l'art ne passe » pas. »

L'Empereur Nicolas m'a fait remettre par le comte Orloff deux magnifiques opales entourées de brillants. Le roi de Prusse m'a fait don par l'entremise du comte Redern de vingt mille francs. La femme du plus grand chimiste de Berlin m'a offert une statuette en bois de buis représentant Shakespeare, chef-d'œuvre d'un fameux artiste qui, il y a dix ans, gardait encore les troupeaux. Enfin un dîner d'adieux m'a été offert par les littérateurs berlinois... »

Pour répondre à la demande si flatteuse du tsar Nicolas, Rachel se rendit en Russie, l'année qui suivit sa tournée dramatique en Allemagne. Elle traversa la Pologne et s'arrêta à Varsovie. La grande tragédienne écrit de cette ville si intéressante à l'un de ses amis : « J'ai tant et tant entendu parler de cette pauvre Pologne, de sa grandeur et de sa chute Et puis, par mon petit Alexandre, je suis un peu Polonaise de cœur (1). Aussi de tous mes yeux, j'ai regardé dans les rues, du chemin de fer à l'hôtel ; de mes deux oreilles, j'écoute ce que l'on dit, et de tout mon cœur, je plains ce

---

(1) Le comte Waleski, seigneur de haute mine et de grande distinction avait eu pour l'illustre tragédienne un attachement profond. Des considérations sur lesquelles nous nous faisons un devoir de ne pas insister, brisèrent des liens sérieux et graves et décidèrent le mariage du comte.

Le comte Waleski ressemblait à Napoléon Ier, ce qui n'avait rien de surprenant. Avant d'être un grand personnage politique, il avait été l'un des plus brillants mondains de Paris, rival de M. Paul Daru et du comte d'Orsay, l'arbitre suprême du bon ton et des belles manières. Il avait écrit *l'École du monde*, comédie en cinq actes, jouée au Théâtre-Français. Il aimait les écrivains et les artistes, et se proposait de se conduire en Mécène. Le comte Waleski était très généreux et avait surtout ce grand mérite de s'occuper beaucoup des débutants qui pro-

grand peuple privé de son premier bien : la liberté...

Mademoiselle Rachel écoutait avec un intérêt passionné cette belle langue qui parle au cœur d'amour et d'amitié, car chaque nation met dans son langage le meilleur d'elle-même, et le mot amour n'a jamais été une vaine parole dans ce pays chevaleresque qui a donné tout son sang, même à des causes étrangères. La bonté absolue s'est rencontrée chez un Polonais, Wisniowski. Ce jeune solitaire qui entendait des voix célestes portait un grand abîme en lui ; il chercha à le combler en y jetant Dieu, la patrie et la pitié pour l'humanité, ces trois sentiments évangéliques plus forts que tous les autres. Martyr innocent, Wisniowski cria du haut de son gibet :

---

mettaient. C'était un classique qui, dès qu'il fut installé dans son ministère fit venir Théophile Gautier qui rédigeait le feuilleton des théâtres au *Moniteur*, et le pria de parler de Molière, de Racine et de Corneille surtout.

Théophile Gautier se montrait grand partisan de mademoiselle Rachel et il devint, écrit-il, un des piliers de la Comédie-Française, où par son génie venait de ressusciter la tragédie.

« Aimez et pardonnez ». C'est bien le cri de l'amour dans toute son intensité; la douleur d'un cœur déchiré de ses blessures!...

Après Wisniowski, nous voyons apparaître l'ombre mélancolique, le pâle et poétique visage d'un autre polonais, Chopin, et nous évoquons la célèbre marche funèbre qu'il composa après le désastre de la Pologne. Ce sublime artiste était un grand patriote, et les notes martiales qui éclatent dans toutes ses inspirations musicales, comme des sons de clairons, révèlent l'impérissable étincelle de l'héroïsme polonais.

Pour arriver à Saint-Pétersbourg, mademoiselle Rachel traversa de magnifiques et légendaires forêts de sapin. Ces arbres colossaux s'enchevêtrant les uns dans les autres, cachaient presqu'entièrement le ciel et interceptaient la lumière. Aucun gazouillement d'oiseaux ne s'échappaient de ces vastes solitudes qui n'avaient pour hôtes que des animaux sauvages et des oiseaux de proie. Aussi, lorsqu'au soixantième degré de latitude, une grande ville de cinq cent mille âmes lui apparut,

Rachel profondément impressionnée, fut saisie d'un étonnement qui devint de l'admiration, devant ces places immenses, ces rues droites, longues et larges, ces quais solides enfermant et resserrant le grand fleuve qui la traverse, ces nombreux canaux intérieurs, ces ponts plus nombreux encore, ces vastes édifices, ces splendides hôtels, ce commerce, cette richesse, cette industrie et ce luxe!

Mais son émerveillement redoubla à la pensée que cette cité magnifique n'a encore que deux siècles et demi d'existence, qu'en 1703, dans la vieillesse de Louis XIV et vingt-cinq ans après l'achèvement de Versailles, il n'y avait qu'un grand marais caché six mois dans la neige, là, où s'élèvent maintenant sur une rive de la Néva, le Palais d'Hiver, l'Amirauté, l'église Saint-Isaac; sur l'autre la Bourse et les Académies; et que les trois grandes voies de communication: la rue Garochovaia, la rue Voznecenski et la grande perspective Newski, n'étaient que des percées ouvertes dans une profonde forêt de pins et de bouleaux.

Mademoiselle Rachel se rendait compte qu'au premier aspect de Saint-Pétersbourg, il ne peut y avoir place dans l'âme pour d'autre sentiment que celui d'une admiration stupéfaite envers l'homme dont le génie violent et la volonté de fer, a fondé une telle ville par des efforts opiniâtres, tyranniques et sanguinaires.

Aucune capitale ne donna à la tragédienne, les joies de l'arrivée avec plus de plénitude et de soudaineté que Saint-Pétersbourg, cette ville moins superbe encore aux yeux qu'à la pensée, où même la statue de Pierre le Grand sembla l'accueillir avec sa fière attitude, sa figure imposante et belle. A l'heure où Rachel arrivait à Saint-Pétersbourg, les palais impériaux recevaient les dernières lueurs du jour, tandis que les vapeurs de la nuit enveloppaient déjà le reste de la ville. Elle put un instant se croire au pays de ses rêves, dans un empire de féerie. Comme si le ciel eût voulu s'unir aux splendeurs de la terre, une aurore boréale l'emplit du zénith à l'horizon de colorations de feu, d'or et de pourpre. Des formes bizarres,

terribles, majestueuses ondulaient dans l'espace, on eut dit de la braise ardente ; mais ce feu n'échauffe pas, n'éclaire pas et les astres restent mélancoliques. La nature comme les songes du poète est aussi près de la mort que de la vie. Pendant cette solennité polaire, l'imagination ne sent plus ses bornes, l'univers, l'infini appartiennent à celui qui jouit d'un si impressionnant spectacle. Il règne alors un silence profond, une sérénité sublime : l'existence est pour ainsi dire suspendue, et les regards perdus dans la contemplation du ciel empourpré, échappent aux régions terrestres pour s'élancer librement dans les espaces infinis.

La Cour et les grands ducs prodiguèrent à mademoiselle Rachel l'accueil le plus enthousiaste et elle put dire avec Henri Heine :

Une étoile d'or m'entraîne vers le pays du Nord.

Elle fut reçue avec passion à Saint-Pétersbourg. La foule dételait ses chevaux pour traîner sa voiture, la population s'amassait sur

son passage ; l'adoration s'attachait à cette blanche et pâle apparition, aurore fugitive d'un instant qui disparaîtrait dans un éblouissement d'enthousiasme. Chacun sollicitait son attention, cherchait à lui plaire ; sa présence agitait les cœurs, changeait les physionomies, animait les lieux. Sa beauté suscita le fanatisme des Russes, et son magnifique talent leur révéla la grandeur des conceptions de Racine et de Corneille. Sous le rapport des agréments de la conversation Saint-Pétersbourg ne laisse rien à désirer, car l'aristocratie de cette nation lointaine a le don de s'assimiler notre civilisation, et s'est toujours empressée de devenir tributaire de notre vie intellectuelle, de nos arts, de notre littérature et de nos mœurs. Nulle part, il n'y a plus d'esprit que dans la haute société russe qui pénétrée de la pensée de la France, sait l'exprimer en termes choisis, dans un langage élégant et harmonieux.

Ce peuple aimable plus que fort, mobile, fluide, médiocrement solide, aimant facilement, désaffectionnant de même, a une souplesse

d'action, un esprit de ressources, un génie multiforme qui étonne et charme parfois.

Les boyards épris de la passion de briller aiment à imiter la pompe extérieure, le luxe violent et l'ostentation des souverains orientaux, chez qui la sensation domine le sentiment et la pensée. Les seigneurs russes ne se lassaient point d'admirer la tragédienne, d'entendre sa voix éclatante et profonde; ils jetaient à ses pieds leurs louanges, leur enthousiasme et leur fortune, ne mettant point de bornes à leur magnificence, car ils étaient du sang de ces guerriers, véritables souverains jadis, qui vivaient de gloire, de despotique cruauté et prodiguaient l'or autour d'eux.

Les Russes prévenants, hospitaliers, somptueux, ne laissaient pas respirer la grande artiste; sur son passage les fleurs et les flambeaux luttaient de splendeur, on l'accablait de divertissements, sa place était marquée dans toutes les fêtes rehaussées par l'éclat des plus brillants uniformes, car, ce peuple de la nuit et des jours crépusculaires, qui aspire pendant

de longs mois à la lumière et au soleil, possède au plus haut degré le sentiment du pittoresque dans la physionomie et le costume. Un soir à l'issue d'une représentation de gala, Rachel sous l'empire de l'émotion inexprimable que lui avaient causée les ovations enthousiastes des grands-ducs et des princes, récita le monologue de *Phèdre*, et déclama l'*Hymne Russe*, dont le refrain repris en chœur par les assistants se répercutait à l'infini au dehors. Cet effet d'harmonie était vraiment indescriptible. On aurait cru entendre au loin le battement des cœurs des millions de sujets de ce souverain en quelque sorte hiératique, qu'entourait alors une légende terrifiante d'autocratie absolue. Au son de l'hymne majestueusement religieux où se déploie toute la poésie fervente, pensive et mystérieuse de l'âme slave, les Russes ont délivré Moscou, tandis qu'aux accents tragiques de *la Marseillaise*, souvenir sanguinaire d'exil et de meurtres, la Révolution a immolé sur l'échafaud un roi, une reine et une fille de France.

La cour impériale de Russie témoigna son admiration à mademoiselle Rachel en suivant assidûment ses représentations, en la comblant de présents, et surtout en l'invitant avec la plus grande bienveillance dans l'intimité de la famille. Elle fut reçue avec distinction par l'Empereur, soit à dîner, soit dans des soirées particulières, car il aimait passionnément les beaux vers. L'homme privé formait un contraste absolu avec l'autocrate redoutable, et il était impossible d'être plus affable que Nicolas Ier dans son intérieur. Il cherchait à distraire l'impératrice, toujours souffrante, s'occupait de ses toilettes qu'il dessinait lui-même. C'était un des plus beaux souverains qu'on pût rencontrer. Sa manière d'être décelait la noblesse de sa personne, car l'âme se révèle dans l'accueil, le langage et les attitudes d'un monarque. Il n'oubliait pas un instant qu'il était le point de mire de tous les regards, et il savait que les grands de la terre, sont toujours examinés avec une minutieuse attention. Le tsar avait le profil grec, le front haut, le nez

droit, la bouche formée sur le type même des médailles antiques; mais la dureté du cœur nuit à la perfection du visage; aussi l'expression de bonté que donne presque toujours la beauté, manquait totalement à la physionomie du maître redoutable de toutes les Russies qui voulait être craint et obéi; il discernait promptement le mauvais côté de chacun et c'est par leurs défauts qu'il soumettait les hommes à sa toute puissante volonté.

Nicolas Ier ne ressemblait aucunement à son frère Alexandre auquel il avait succédé et qui était doué de l'impérieux besoin d'aimer et d'être aimé, que sa passion romanesque pour madame N... avait encore développé; il possédait au plus haut degré la séduction de parole et de manière, naturelle aux slaves, la souplesse des races grecques et le fanatisme des races du Nord; mais il avait aussi et surtout la magnanimité héroïque des races primitives de l'Orient. Il y avait en outre dans sa personne un mélange singulier de sincérité et d'artifice, de grandeur vraie et de majesté

affectée, une bizarre combinaison de héros et d'acteur, très propre à frapper l'imagination des hommes. Jeune, beau, portant sur ses traits on ne savait quel reflet mélancolique, il avait charmé la reine Louise, lorsqu'il était venu saluer Frédéric-Guillaume III à Memel.

Ce prince si doux de nature ne voulait pas passer pour un barbare, mais pour un admirateur de la France, un libérateur et un ami. Il disait à Chateaubriand : « Votre nation est brave, loyale; elle supporte ses infortunes avec résignation ». Le héros du Nord, souverain de tant de millions d'hommes, le libérateur du continent, le modérateur du monde berçait son esprit dans les nobles rêves de la paix et du bonheur universels, et comme toutes les grandes âmes, il mettait sa gloire non dans la vengeance, mais dans la générosité. Un jour que madame de Staël le complimentait sur ses dispositions humanitaires, ses idées libérales et ses pensées d'émancipation, Alexandre lui répondit : « Je ne suis qu'un accident heureux dans la vie de mes peuples ». La Russie pleura

ce souverain, l'Impératrice mourut de sa douleur !

Nicolas Ier avait été charmé et enthousiasmé par l'immense talent de mademoiselle Rachel. Il se fit gloire d'illustrer son séjour dans sa capitale et tint à ce que la tragédienne honorât de sa visite la Bibliothèque impériale. Le jour où elle s'y rendit, les membres de l'Académie lui offrirent des vers latins célébrant ses louanges. Mademoiselle Rachel se montrait sincèrement touchée, plus encore qu'enivrée, des honneurs incomparables qui lui étaient rendus. Elle en fait part dans la lettre suivante, datée de 1854, qu'elle écrit à sa mère : « Hier soir, j'ai été traitée comme une souveraine, non pas une souveraine postiche de tragédie, avec une couronne en carton doré, mais une souveraine pour de vrai, contrôlée à la monnaie. Figurez-vous d'abord qu'ici tous ces boyards me suivent et que je ne puis faire un pas sans les avoir derrière moi, dans la rue, dans les magasins; partout où je vais, où je passe, on me montre, on me désigne, on me signale. Je ne m'appar-

tiens plus... Enfin, voilà que l'autre jour j'ai été invitée à un grand banquet donné en mon honneur, au palais impérial. C'était pour hier. Quel festin ! A mon arrivée, de grands laquais galonnés et poudrés m'attendent et m'escortent ; l'un prend ma pelisse, l'autre me précède et m'annonce, et me voici dans un salon tout plein de dorures, où tout le monde se précipite au-devant de moi. C'est un grand-duc, frère de l'empereur, qui vient lui-même m'offrir le bras pour me conduire à la salle du banquet, une table immense, très élevée, comme sur une estrade, peu nombreuse, une trentaine de couverts seulement, mais quel choix de convives ! La famille impériale, les grands-ducs, les petits ducs et les archiducs, tous les ducs enfin de tous les calibres, et tout un cortège de princes et de princesses, curieux et attentifs, me dévorant des yeux, épiant mes moindres mouvements, mes paroles, mes sourires, en un mot ne me quittant pas du regard. Eh bien ! ne croyez pas que j'ai été trop embarrassée. Pas le moins du monde ; j'ai été

comme d'habitude, au moins jusqu'au milieu du repas. Chacun paraissait beaucoup plus occupé de moi que des mets qui étaient servis. A ce moment, les toasts en mon honneur commencent. Il se passe alors un spectacle bien extraordinaire. Les jeunes grands-ducs pour me voir de plus près quittent leurs places, montent sur des chaises, et les voilà qui poussent des cris, des bravos à m'assourdir et qui me demandent de dire quelque chose. Répondre à des toasts par une tirade de tragédie, c'était bien étrange; mais je ne me suis pas laissée démonter pour si peu. Je me suis levée et, reculant ma chaise, j'ai pris le geste le plus tragique de mon répertoire, et je leur ai entamé la grande scène de *Phèdre*. Il se fit alors un silence de mort. Tous m'écoutaient religieusement, penchés vers moi, se bornant à des gestes admiratifs et à des murmures étouffés. Puis, quand j'eus finis, ce fut un nouvel assaut de cris, de bravos, de chocs de verres et de nouveaux toasts, au point que j'en demeurai un moment comme interdite. Puis bientôt, je

me montais moi-même aussi, et excitée en même temps par l'odeur des vins et des fleurs, et par tout cet enthousiasme qui n'était pas sans chatouiller mon petit orgueil, je me levai de nouveau et j'entonnai ou plutôt je déclamai avec beaucoup de chaleur l'hymne national russe. Alors ce ne fut plus de l'enthousiasme, ce devint du délire : on s'empressa autour de moi, on me serrait les mains, on me remerciait : j'étais la plus grande tragédienne du monde et des temps passés et futurs... et ainsi pendant un grand quart d'heure. Mais les meilleures choses ont une fin et l'heure de la retraite avait sonné. Je l'opérai avec la même dignité souveraine qu'à mon arrivée, reconduite jusqu'au grand escalier par le même grand-duc, très galant, tout en restant cérémonieux. Puis arrivèrent deux grands valets poudrés dont l'un portait ma pelisse ; je m'en couvris et fus escortée par eux jusqu'à ma voiture qui était entourée d'autres valets, portant des torches et éclairant mon départ...

L'impératrice m'a donné de splendides bou-

cles d'oreilles ; plusieurs abonnés se sont réunis pour m'offrir un merveilleux bracelet de diamants et de rubis. La recette a dépassé vingt mille francs, sur lesquels j'en ai fait remettre quinze mille, tant au théâtre qu'aux pauvres de la ville. J'ai voulu montrer à ce peuple le cas que je fais de ses applaudissements... La grande-duchesse Hélène m'a fait don d'un magnifique châle turc. Ah ! madame ma mère, comme ce châle fera bien sur vos épaules ! »

Après ses tournées triomphales, Rachel, de retour en France, parée et éclatante sous ses couronnes épanouies, était toute à la joie de vivre et d'être célèbre. « Ah ! j'emporte du bonheur pour le reste de ma vie », s'était-elle écriée en quittant la Russie. En passant la frontière, elle se jura de venir retrouver ceux qui l'avaient reçue avec tant d'enthousiasme. Ce fut, en effet, l'apogée de son triomphe ; la réalité avait dépassé tous ses rêves. Mais si la tragédienne se trouvait heureuse de tant d'ovations, elle éprouvait cependant le besoin de

s'y soustraire quelquefois, éprise d'air libre, de solitude et de silence; elle se retirait alors dans sa villa de Montmorency, belle au soleil, belle aux étoiles, belle surtout du rayonnement de charme et de beauté de celle qui en était la souveraine. C'est là qu'elle pratiquait le culte familial nécessaire à son âme. Il faut aimer pour être aimé, a dit le duc de Choiseul, et Rachel plus que toute autre a éprouvé ce sentiment qui est le but de toutes nos existences. Les heures d'intimité qu'elle passait auprès de ses parents, de ses enfants et de ses amis, comptaient parmi les meilleures de sa vie. Leur satisfaction faisait sa joie, et leurs moindres désirs devenaient les siens.

Même dans les sentiers solitaires de la campagne verdoyante, la tragédienne rencontrait encore l'adoration et le respect, car, lorsqu'elle croisait sur son chemin les héritiers de la couronne de France, ils s'approchaient d'elle, la tête découverte, ainsi qu'ils l'auraient fait pour la reine ou madame la princesse d'Orléans, et s'enquéraient de sa santé avec le

plus grand empressement. En cet instant, parmi les fleurs de son jardin, Rachel, entourée de tous ceux qu'elle aimait, se rappelait avec enchantement que la veille elle avait fait au théâtre une entrée triomphale, au bras du plus grand poète de l'époque, qui s'honorait de l'accompagner en public. Enfin, sur une table posée près d'elle, se trouvait une lettre de Victor Hugo qui ne s'était jamais incliné devant personne, et qui rendait hommage à son immense talent.

Mademoiselle Rachel pouvait se dire avec orgueil qu'elle était digne de toutes ces adulations, parce qu'arrivée au faîte d'une prospérité inouïe, dans une faveur extraordinaire du sort, elle était restée simple et bonne, généreuse et tendre envers toutes les infortunes qui lui rappelaient l'âpreté et la rigueur des premières années de sa vie. Un sourire éclairait à ce moment sa physionomie en se rappelant la stupéfaction d'une petite marchande d'oranges qui l'avait vue le jour précédent sortir du théâtre, escortée d'un grand laquais

et qui nullement intimidée avait crié en la reconnaissant : « Ah ! Rachel, Rachel... » Elle s'était retournée et gaîment, sur le même ton lui avait répondu affectueusement : « Eh bien ! ma chère petite, vends-tu bien tes oranges ? » Sans attendre la réponse de l'enfant, elle avait déposé une pièce d'or dans son panier...

Dans la paix de la nature, avec la certitude de sa renommée présente et à venir, à ce moment privilégié entre tous, autour de la tragédienne universellement aimée, qui connaissait la joie d'un triomphe de toutes les minutes, tout souriait, tout chantait : le rossignol dans l'arbre et l'étoile brillait au firmament... Heureuse, éloquente, elle s'admirait, et l'œil perdu dans l'espace, à la fois absorbée et ravie, elle se contemplait comme en rêve.

CHAPITRE VIII

Mort de Rebecca. — Immense douleur de Rachel. — Malentendus avec M. Legouvé. — La popularité délaisse sa tragédienne préférée. — Succès de madame Ristori. — Une fraction de la presse semble prendre parti contre mademoiselle Rachel. — Opinion de M. Pierre Véron sur la célébrité de madame Ristori. — Influence de la réclame sur le talent. — Générosité de Rachel qui applaudit sa rivale. — Funèbres pressentiments de Rachel a la suite d'une lecture d'Adrienne Lecouvreur.

Hélas! quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis le retour triomphal de Russie de l'illustre artiste, et déjà son étoile pâlissait; la période ascendante de sa gloire artistique et de son bonheur familial avait atteint son apogée. Dans tout l'éclat de la beauté, de la jeunesse et des enchantements de la fortune, mademoiselle Rachel allait connaître les angoisses suprêmes que cause la longue agonie d'un être aimé. Sa sœur Rébecca, marquée du sceau fatal des morts prématurées, succombait len-

tement aux Eaux-Bonnes, à vingt-sept ans, à l'implacable phtisie. Lorsque, pour la première fois, elle avait paru sur la scène, aux côtés de Rachel, on pouvait déjà se convaincre que la mort guettait cette jeune artiste grande, mince, frêle, semblable à une fleur décolorée et qu'elle ne ferait que traverser la vie et s'éteindrait avant l'heure où l'on recueille la renommée. La grande tragédienne avait adoré, choyé, cette enfant de sa prédilection, mettant en elle toutes ses complaisances, s'efforçant d'aplanir sous ses pas le dur chemin de l'existence. Sa tendresse et son dévouement avaient été ceux d'une mère ; elle étendait particulièrement sur Rébecca la protection chevaleresque qu'elle sentait devoir à ses sœurs plus jeunes. Rachel, qui ne souffrait auprès d'elle aucune supériorité, avait assisté avec bonheur aux succès de sa sœur, qui voulait acquérir du premier coup cette renommée qu'elle n'avait pas le loisir d'attendre. L'étendue de l'esprit de Rébecca, la distinction de son talent artistique, lui conféraient un mérite assez grand pour se

couronner, si elle eût voulu, des rayons de sa propre gloire !

Un soir que les deux sœurs venaient de jouer *Angelo*, de Victor Hugo, et que Rébecca avait été acclamée avec enthousiasme, dans le rôle de Catarina Bragadini, Rachel lui dit :

— Ma chère enfant, tu as joué comme un ange... Je veux t'en récompenser, allons souper chez toi !

« Chez moi ! s'exclama la jeune artiste, encore toute émue de la soirée et des ovations ; tu veux dire chez nos parents ?

— Non, non, reprit Rachel, je dis chez toi... Tiens, voici ta clé ! »

Et la Thisbé remit à la Catarina une clé qui n'était pas celle que lui avait confiée le podestat Angelo. On partit, mademoiselle Rebecca toute intriguée. Le coupé de Rachel déposa les deux sœurs devant une jolie maison de la rue Mogador, à deux pas du ravissant hôtel de la grande tragédienne, rue Trudon, où elle avait réuni tant d'élégances, de splendeur et tous les raffinements du luxe. Rébecca croyait rêver,

ou jouer à son insu quelque rôle dans une fantastique comédie. On monta deux étages...

« Allons, ouvre, dit Rachel, nous y sommes ! »

Mademoiselle Rébecca allait obéir ; mais déjà, au bruit de la sonnette, la porte tourne et une duègne au sourire bienveillant apparaît, un flambeau à la main.

« Tiens, Marguerite ! s'écrie la jeune artiste stupéfaite et contente de rencontrer cette vieille amie de son enfance.

— Oui, répond Rachel. Entrons ! »

Elle la plaçait à deux pas d'elle-même, pour la ramener souvent du théâtre dans sa propre voiture, sous la vigilante affection d'une femme dévouée !...

Rebecca, qui avait partagé l'existence de Rachel dans ce qu'elle avait de plus intime, Rebecca si entourée, si aimée, si pleine d'esprit, se débattait contre la mort qu'elle sentait venir. Le mal inexorable amenait à ses yeux des larmes amères, la pâleur à ses joues ; son cœur était triste ; elle remontait d'un vol léger

les jours, les mois, les courtes années, se rappelant les songes qui de leurs blanches ailes effleuraient son jeune front. Par instant, la malade épuisée retrouvait quelques forces pour s'écrier, avec l'énergie du désespoir : « Je veux vivre, on ne meurt pas à vingt ans, quand on est la sœur de la grande Rachel !... »

Mais l'inévitable mort approchait ; elle enlevait à Rachel cette fleur de sa famille; le doux sourire de Rébecca allait s'arrêter; ses beaux yeux, où tant de rêves avaient passé, se fermeraient pour toujours ! Jusqu'au dernier moment, elle essaya de cacher à sa sœur les luttes de son corps révolté contre la destruction, et consacra ses dernières forces à la consoler. « Je prie Dieu, lui disait-elle, qu'il me laisse souvent venir auprès de vous, quand je ne serai plus de ce monde. « Après que tout fut fini, l'infortunée Rachel reprit la route de Paris, ramenant le cercueil de la pauvre Rebecca, qui fut accompagnée à sa demeure dernière par les sommités de la littérature et des arts. Ce que fut pour elle un tel coup, on le conçoit.

Elle était frappée deux fois, sa sœur était son enfant et son œuvre.

Ce fut au moment où le cœur et la pensée de Rachel étaient entièrement absorbés par l'agonie de Rébecca, que par une amère ironie du sort surgirent encore ses démêlés avec l'auteur de *Médée*, que la tragédienne avait accepté de jouer, mais qui ne lui avait jamais plu. Fort de son droit, M. Legouvé voulait contraindre mademoiselle Rachel à tenir ses engagements, et c'est en réponse à une sommation de celui-ci qu'en avril 1854 elle lui écrivait la touchante lettre suivante : « Je pars pour les Pyrénées, où je vais rejoindre ma sœur Rébecca extrêmement malade, et chercher moi-même le repos qui m'a été expressément prescrit, et dont j'ai le besoin le plus absolu. Je pars, pour toutes ces causes graves que vous n'ignorez pas ; mais je ne puis m'éloigner de Paris sans prendre un parti sur le procès que vous m'intentez, vous que j'appelais et que j'appelle encore : Mon cher monsieur Legouvé.

» Je ne fais que traverser Paris, en proie

aux plus vives anxiétés, et je reçois de vous, coup sur coup, deux vilains papiers timbrés, au lieu de recevoir cette visite de dix minutes qui, me l'écriviez-vous à Varsovie, devait nous mettre d'accord, et nous y eût mis, en effet, si vous n'aviez consulté que vos souvenirs, au lieu de consulter les gens de la chicane. Dois-je faire comme vous ? c'est ce que je me demande : mais je ne me le demande qu'un instant. Non, je ne jouerai pas *Médée* par autorité de justice, avec le risque, si la coupable, l'abominable *Médée*, n'a pas le succès que l'auteur en attend, de m'entendre reprocher cet insuccès par tous vos amis. Les gens du monde et les journalistes ne manqueront pas de dire que si *Médée* n'a pas réussi, c'est la faute de mademoiselle Rachel qui, par représailles, a opposé la mauvaise grâce à la contrainte, et s'est vengée de l'auteur en assassinant la pièce.

» *Médée* peut égorger ses enfants, elle peut même empoisonner son brave beau-père. Je ne puis en faire autant, alors même que je le voudrais. Le public n'est pas un complice à

prendre pour en faire l'instrument d'une vengeance de théâtre, lorsqu'on porte le nom que je lui dois, et lorsqu'on a pour lui le respect qu'il m'inspire. Donc, mon cher monsieur Legouvé, je ne jouerai pas *Médée*, et j'aurai dans cette petite guerre plus de mesure que vous... Je m'efforcerai même d'oublier vos sommations, vos assignations, vos visites d'huissier, remplaçant une visite promise par la lettre de Varsovie; j'oublierai tous mes griefs pour ne me souvenir que des succès que nous nous sommes dus réciproquement, que de nos rapports affectueux par vous si facilement rompus. A l'expiration de mon congé, je m'occuperai de *Médée*. Vous avez assez de mérite pour user de modestie; mais vous en faites certainement abus en voulant me prouver que je suis indispensable à votre œuvre... »

Après l'affreux déchirement de la mort de Rébecca, qui flétrissait à jamais dans le cœur de Rachel la fleur du bonheur; après ses différends artistiques avec M. Legouvé, les épreuves cruelles que cause aux artistes l'ingratitude

du public allaient fondre sur Rachel. La popularité, restée jusqu'alors fidèle à sa tragédienne de prédilection, la délaissait pour madame Ristori ; la foule venait encenser et applaudir la nouvelle élue, et ne se souvenant plus de ses transports, oubliait celle qu'elle avait adorée avec un fanatisme sans pareil. Rachel, jalouse de sa gloire, avait voulu régner seule et sans partage ; il lui fallait la royauté de la scène ; l'admiration de la multitude était un but auquel elle avait toujours visé, et qu'elle poursuivait encore car son cœur était ambitieux d'affections et d'adorations, insatiable dans sa soif d'hommages (1).

---

(1) Dès le 5 janvier 1839, mademoiselle Rachel écrivait au marquis de Custine, qui s'était passionnément intéressé à ses débuts : « Parlons un peu de mes succès, car j'en ai beaucoup, permettez-moi de dire, oui beaucoup et malheureusement cela ne durera pas toujours. Le public, qui aujourd'hui est si bon pour moi, demain peut-être en aimera une autre, et faut-il que je vous le dise, eh bien ! s'il me quittait j'en mourrais. Mais j'espère qu'avec le désir que j'ai de lui plaire, il me restera fidèle... »

Quelques années après, le marquis de Custine écrivait que, dans ses voyages, il était constamment interrogé avec une ardente curiosité sur tout ce qui touchait mademoiselle Rachel, que chacun avait le désir de voir, d'entendre et d'applaudir.

l'orgueil amoindri par le malheur, laissent à l'artiste la faculté de se juger lui-même.

On usait à l'égard de mademoiselle Rachel de procédés tellement injustes qu'elle en gardait au fond de son cœur une profonde amertume, ne pouvant s'expliquer que tant de malveillance succédât à tant d'admiration. Elle commençait à faire la dure expérience de ce qu'il en coûte pour être célèbre; elle connaissait les meurtrissures de l'amour-propre blessé qui donnent tant de satisfactions à l'envie; deux fois elle avait été interrompue dans le rôle de Roxane, et l'ingratitude de ce public qui l'avait idolâtrée, lui avait laissé un souvenir douloureux. La gloire du théâtre n'est-elle pas seulement la fumée d'une heure, la puissance d'un instant? N'est-ce pas un nuage? Et plus haut ce nuage enlève l'artiste, plus il doit redouter la tempête qui le brisera et emportera sa renommée, et même sa gloire dans des silences et des oublis qui tuent!... La gloire du théâtre faite d'élans sans fin, d'ambitions, de délire, d'espérances et de déses-

poirs, est soumise au jugement éphémère de la foule qui oublie aujourd'hui ce qu'elle adorait la veille à deux genoux, et remplace le héros du jour par le héros du lendemain!...

Certains journalistes sacrifièrent injustement l'idole ancienne à l'idole nouvelle, et se firent les courtisans du succès de madame Ristori, Alexandre Dumas ne pardonnait pas à Rachel d'avoir abandonné le rôle de mademoiselle de Belle-Isle après dix-sept représentations, ce qui fut cause du peu de succès de la pièce, l'une des mieux conçues de l'auteur. Peut-être s'ajoutait-il à ce grief une autre cause d'irritation. A une époque de sa vie tumultueuse, l'auteur dramatique s'était épris très vivement de mademoiselle Rachel, et lui avait fait une cour assidue; mais ses hommages avaient été repoussés avec une indifférence marquée, car toute la pensée de l'artiste était ailleurs. Alexandre Dumas qui se croyait irrésistible par son esprit, n'admit pas de compter si peu dans les sentiments de la tragédienne, et il en éprouva un profond dépit.

En exaltant dans son journal *Le Mousquetaire*, de 1855, le talent de madame Ristori aux dépens de celui de Rachel, il parut user de représailles contre elle, et cependant, d'après le portrait qu'en fait Jules Janin, il en était incapable : M. Dumas, dit l'éminent écrivain, est une des plus curieuses expressions de l'époque actuelle, passionné par tempérament, rusé par instinct, courageux par vanité, bon de cœur, faible de raison, imprévoyant de caractère, c'est tout Antony pour l'amour, c'est presque Richard pour l'ambition, et ce ne sera jamais Sentinelli pour la vengeance.

M. Pierre Véron, dans *le Monde illustré* donne des détails sur la personnalité qui, selon lui, contribua à la célébrité de madame Ristori. Il ressemblait, dit-il, au *Colline* de Murger. Et détail singulier, c'est à lui que l'artiste dut son immense succès, et peut être sa fortune. Quand elle vint à Paris, pour la première fois, il s'enthousiasma pour elle, se fit en quelque sorte chef de claque officieux, stimulant les uns, entraînant les autres, faisant une propa-

gande effrénée et achetant chaque soir (le Pactole passait par hasard par sa bourse, à ce moment-là) de splendides bouquets qu'il décochait d'une main sûre de la stalle du premier rang qu'il occupait invariablement à l'orchestre des Italiens. Quand il commença cette propagande, madame Ristori était encore ignorée chez nous. Après quinze jours d'enrôlements volontaires et de bouquets répétés il l'avait faite célèbre!...

A cette époque déjà, la réclame était toute puissante et jouait un rôle prépondérant dans les renommées théâtrales. La réclame, dit Janin, est tout de nos jours; elle est le grand médecin, le grand législateur, le grand homme de guerre, le grand écrivain, le grand poète de la France, de l'Europe et du Monde. La réclame est la reine de l'Univers. La réclame c'est l'annonce poussée au plus incroyable degré. La réclame tient la roue et de la roue elle tient la manivelle à tourner des grands hommes et des grandes œuvres, du jour au lendemain. La réclame est partout; elle est sur tous les

En exaltant dans son journal *Le Mousquetaire*, de 1855, le talent de madame Ristori aux dépens de celui de Rachel, il parut user de représailles contre elle, et cependant, d'après le portrait qu'en fait Jules Janin, il en était incapable : M. Dumas, dit l'éminent écrivain, est une des plus curieuses expressions de l'époque actuelle, passionné par tempérament, rusé par instinct, courageux par vanité, bon de cœur, faible de raison, imprévoyant de caractère, c'est tout Antony pour l'amour, c'est presque Richard pour l'ambition, et ce ne sera jamais Sentinelli pour la vengeance.

M. Pierre Véron, dans *le Monde illustré* donne des détails sur la personnalité qui, selon lui, contribua à la célébrité de madame Ristori. Il ressemblait, dit-il, au *Colline* de Murger. Et détail singulier, c'est à lui que l'artiste dut son immense succès, et peut être sa fortune. Quand elle vint à Paris, pour la première fois, il s'enthousiasma pour elle, se fit en quelque sorte chef de claque officieux, stimulant les uns, entraînant les autres, faisant une propa-

gande effrénée et achetant chaque soir (le Pactole passait par hasard par sa bourse, à ce moment-là) de splendides bouquets qu'il décochait d'une main sûre de la stalle du premier rang qu'il occupait invariablement à l'orchestre des Italiens. Quand il commença cette propagande, madame Ristori était encore ignorée chez nous. Après quinze jours d'enrôlements volontaires et de bouquets répétés il l'avait faite célèbre!...

A cette époque déjà, la réclame était toute puissante et jouait un rôle prépondérant dans les renommées théâtrales. La réclame, dit Janin, est tout de nos jours; elle est le grand médecin, le grand législateur, le grand homme de guerre, le grand écrivain, le grand poète de la France, de l'Europe et du Monde. La réclame est la reine de l'Univers. La réclame c'est l'annonce poussée au plus incroyable degré. La réclame tient la roue et de la roue elle tient la manivelle à tourner des grands hommes et des grandes œuvres, du jour au lendemain. La réclame est partout; elle est sur tous les

murs, hors les murs, sur les arbres du grand chemin, sur les murailles du hameau, dans le bateau que la vapeur emporte, en haut, en bas. On la retrouve jusque sur les pyramides, mentionnant les noms des rois de l'alimentation. Tout ce qui est le bruit sans art, la fumée et pas de feu; la renommée et pas de gloire. La réclame a toutes les allures : rapide comme l'éclair, plus légère que le vent, plus bruyante que la foudre; elle occupe toutes les classes, elle prend tous les noms et toutes les formes; elle est de tous les temps et de tous les lieux; elle s'applique aux plus grandes et aux plus futiles affaires de ce monde; elle élève les fortunes les plus hautes, elle abaisse les fortunes les plus humbles; elle s'applique à ce qui vit, à ce qui meurt, à ce qui est la renommée, elle est la gloire, elle est tout; elle est la réclame! (1)

M. Jules Janin a consacré tout un feuilleton

---

(1) Que penserait Janin s'il revenait de nos jours, où même les sommités, les grandeurs, usent, abusent et vivent de la réclame.

des *Débats*, au portrait du docteur Véron, ce très fidèle ami de Rachel. Dans le tumulte et la confusion de la grande cité, M. le docteur Véron était quelqu'un. Or chacun sait à quel point, il est difficile et rare de se faire enfin remarquer. Il eut tout d'abord ce grand bonheur d'être un Parisien de bonne race et fils de bourgeois, d'aspirer à ce beau titre : Un bourgeois de Paris, c'est-à-dire habile à manier la parole, la plume et les affaires.

Arsène Houssaye écrit ces lignes pour définir ce que la bourgeoisie était jadis : La bourgeoisie était quelque chose; un besoin de liberté irrésistible l'envahissait; elle sentait fermenter en elle les plus nobles sentiments; les idées grandes et généreuses occupaient son cerveau. Son patriotisme allait jusqu'au dévouement, jusqu'à l'héroïsme. Les bourgeois armaient des navires en Bretagne, fortifiaient des villes, savaient combattre, souffrir et mourir. C'est à cette bourgeoisie qu'appartenait Jacques Cœur, aujourd'hui le bourgeois a conquis une grande place au soleil; il est riche, mais dé-

généré ; ambitieux, mais sans patriotisme, avec le sentiment de l'honneur amoindri, il est devenu simplement : un parvenu et un snob.

Le lecteur nous pardonnera, nous l'espérons, cette longue digression, en faveur des deux noms que nous avons cités. La personnalité du docteur Véron au temps de mademoiselle Rachel était indiscutable; il était lié avec toutes les célébrités littéraires et politiques de Paris, et le nom d'Arsène Houssaye était rempli de prestige mondain et littéraire. Tous deux se sont toujours montrés très dévoués à la tragédienne qui avait pour eux une grande reconnaissance.

Le docteur Véron joignait à un esprit très juste et doué d'à-propos, un cœur très bon ; il prodiguait noblement sa fortune et dans le cours de sa vie, il a rendu autant de services qu'il a fait de mots spirituels.

Rachel assista un soir, blottie au fond d'une baignoire obscure, à une des représentations de madame Ristori, et compara la différence de

l'accueil qu'on lui faisait avec celui qu'elle recevait alors. Quelles pensées durent être les siennes, en se remémorant les ovations d'autrefois ! Mais sa conscience d'artiste était tellement loyale que, maîtrisant un mouvement de révolte bien légitime, elle adressa à sa rivale le plus fraternel hommage, en l'applaudissant avec la naturelle générosité d'âme qui la portait vers tout ce qui s'appelait talent ou génie.

Cependant, dès ce jour, son départ pour l'Amérique fut décidé. Bien que Rachel eût conservé de nombreux amis, elle avait le grand honneur de compter beaucoup d'ennemis implacables et d'envieux féroces. « Je ne les accuse, disait-elle, que d'erreur sur ma personne, car je ne veux pas les soupçonner de basse méchanceté. » Sa franchise d'âme s'étonnait de voir tant de rivalités mesquines s'agiter autour d'elle. Sa noble nature ne concevait pas la carrière théâtrale comme un combat déloyal où l'on s'écrase mutuellement. Elle ressentait au cœur la blessure que ne guérit

point la gloire et qui est la douleur de n'être plus comprise. La grande tragédienne s'en désespérait et s'écriait : « Quand je pense qu'il y a des gens qui me détestent, j'en suis abominablement triste, j'en suis malade. C'est beau la renommée; mais le prix en a bien diminué à mes yeux, depuis qu'on me la fait payer si cher ». Les intrigues qui entouraient mademoiselle Rachel lui faisaient horreur; l'hostilité, au lieu de l'exciter, la paralysait; les haines d'en bas ou d'en haut lui étaient odieuses. Elle sentait les douleurs cachées sous les joies apparentes, les épines sous les fleurs; des chagrins secrets mêlaient la tristesse et le découragement à ses plus beaux soirs.

Elle était digne de se rencontrer avec Lamartine et de dire avec lui les strophes suivantes qu'il composa pour pardonner à ses ennemis :

Un jour, de nobles pleurs laveront ce délire,
Et ta main étouffant le son qu'elle a tiré,
Plus juste, arrachera des cordes de ta lyre,
La corde injurieuse où la haine a vibré.

Pour moi, j'aurai vidé la coupe d'amertume,
Sans que ma lèvre même en garde un souvenir,
Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir.

Tous les grands artistes qui d'un seul coup sont portés sur les sommets vivent dans une atmosphère d'adulations qui décuple les battements de leur cœur, rend leurs émotions profondes, leurs nerfs d'une excessive sensibilité, car il n'y a guère de cerveaux qui puissent résister aux soudaines et terribles faveurs de la fortune; sur ces natures nerveuses et inquiètes, esclaves de leurs impressions, tout agit avec une puissance singulière. Le succès les enivre, les revers les humilient. Le plus léger obstacle les exalte, et leur existence, tour à tour radieuse et sombre, subit les atteintes d'une immense mélancolie ou renaît à l'espérance et au bonheur, suivant que leur nom est acclamé ou disparaît dans l'ombre. Leur vie se passe à attendre, à désirer, à regretter, à se décourager. A l'heure où ils sont sur un piédestal, que d'éléments d'inquiétude les préoc-

cupent et troublent leur esprit! Que d'occasions d'irritation : malveillance, jalousie, agitation de toute sorte! Semblables à ceux qui marchent sur les bords d'un précipice, ils cherchent un appui, si faible soit-il; ils n'existent que dans les transes, les peines secrètes, les colères cachées, les impatiences fébriles. Un mot sévère les abat et les révolte, tandis qu'un mot d'amour suffit à les transporter. A-t-on compté leurs larmes, leurs heures d'insomnie, de découragement, et les gouttes de sang versées dans la lutte? Nul ne peut connaître les émotions complexes et subtiles de l'artiste qui vient d'entraîner tout un public par des accents sublimes? Qui peut surprendre le secret de leurs combats, de leurs épreuves et de leurs victoires? Comment pénétrer dans ces âmes aux sensations si mobiles, plus disposées à rêver qu'à réfléchir, tantôt heureuses jusqu'à la folie, ou tristes jusqu'à la mort, passant avec le même abandon de la terreur à l'espérance, du sourire aux larmes, de l'affection à la haine, de la colère à la paix, du bonheur au

désespoir sans limites, succombant sous le fardeau des espérances déçues et de l'orgueil blessé mortellement, car, dans le tempérament des artistes, il y a quelque chose qui nuit à la sérénité, qui brise et qui tue!...

Dans les débuts de sa vie, Rachel, confiante et généreuse, ne croyait pas au mal, et se laissait facilement tromper; mais, à ce moment de son existence, elle était lasse des compliments sans sincérité, des vains hommages qui l'assaillaient. « Nous naissons sincères et mourons trompeurs », a dit le noble Vauvenargues. Pensée amère qui pourrait se traduire par : « Nous mourons trompés et désabusés ».

Après avoir douté du désintéressement, Rachel ne croyait plus aux affections humaines. La confiance, cette fleur de l'âme qui ne s'épanouit qu'une fois, n'existait plus pour elle, car rien de ce qui est mort ne ressuscite plus dans les cœurs. Aux amitiés froissées, aux défections de chaque jour, s'ajoutait le dédain de cette myriade d'importuns qui quémandaient sa protection, voulaient avoir des loges,

envoyaient des vers, l'obsédaient de leurs avis, l'écœuraient de leur encens, et s'étonnaient qu'elle ne quittât pas ses travaux ou qu'elle n'interrompît point ses courts moments de repos pour leur envoyer l'expression de sa reconnaissance. Elle savait ce qu'il fallait penser des enthousiasmes qui s'en vont avec les années et les intérêts; elle était édifiée sur l'ingratitude, sur la lâcheté humaine, sur le fond d'envie et de bassesse qui existe dans les replis de tant d'âmes.

Toutes ces causes si tristes ont emporté parfois Rachel dans la région des faux jugements, des fausses gloires et des faux dédains de ce bas monde, tourbillon où disparaissent tant d'âmes d'élite faites pour de pures destinées. Hélas! pourquoi faut-il que la vie réelle ressemble si peu à celle de nos aspirations? Souvent la grande artiste éprouvait le besoin d'échapper aux apparences séduisantes de sa vie de plaisir; car sa nature concevait une vision d'idéal qu'elle n'a pas réalisée; dans un des rares moments d'abandon où elle dévoilait

sa pensée tout entière, elle écrivait à un ami les lignes suivantes :

« Oui, vous avez raison; ce n'est point dans une lettre que je puis m'expliquer avec vous. Où pourrai-je vous parler? Hélas, j'ai gâté la première partie de mon existence par des étourderies de jeune fille. Mais il est temps encore de la réparer, et je vous demanderai de m'encourager dans la seconde que j'ai toujours rêvée... »

Pour avoir souffert trop tôt, Rachel portait au fond de son cœur le sens de la douleur qui finit par créer des occasions de développer des sensations d'angoisses; une mélancolie incommensurable, cet écueil des grands talents, se lisait soudain sur son visage si expressif et, parfois, dans le succès de son apothéose, elle était désespérément triste. Une impression d'isolement et d'abandon la saisissait tout à coup quand elle venait d'être acclamée comme une souveraine, et elle trahit le secret de sa souffrance dans une lettre à M. Mantel, lors d'un de ses séjours à Rouen : « Je n'ai

presque pas la force de vous écrire, l'ennui me tue. J'ai des succès, mais pas un seul ami. Ici je ne sors jamais, j'écris toute la journée, c'est ma seule distraction. Il me semble que je préférerais la mort à cette vie que je traîne comme un forçat traîne sa chaîne. Adieu, priez pour la pauvre Rachel, elle est plus à plaindre qu'à blâmer. »

Il fallait plaindre, en effet, la grande tragédienne qui détournait sa lèvre de la coupe si amère du désenchantement, car elle sentait que l'art par lequel elle vivait, avec ses grandeurs et ses servitudes, la tuerait impitoyablement. Sa santé avait toujours été frêle et souvent, après avoir héroïquement accompli sa tâche, elle rentrait dans sa loge, brisée par les efforts surhumains qu'elle venait de faire. Mademoiselle Rachel, qui par moment ne pouvait parler sans avoir la poitrine déchirée par une horrible toux, devait rester en scène pendant des heures, se parer d'ornements somptueux dont le poids était lourd à son corps amaigri et faire de grands gestes dramatiques, elle qui ne

pouvait lever les bras sans éprouver de violentes douleurs. Un soir que mademoiselle Rachel venait de jouer le rôle pénible de *Rosemonde* avec tout l'héroïsme de sa première jeunesse et qu'elle avait été acclamée passionnément, elle rentra dans sa loge, ses faibles nerfs brisés. Immobile, en un coin de cet endroit historique où se retrouvaient les traces de mademoiselle Mars, Rachel se désolait et s'abandonnait à un découragement funeste. Le triste présent lui faisait entrevoir l'avenir, si vaste pour la douleur et presque toujours si limité pour la joie. Elle se sentait frappée à mort, et, comme on voulait la consoler, elle déchira le mouchoir qui couvrait sa poitrine disant à ceux qui se trouvaient près d'elle : « Regardez-moi, n'est-ce pas une morte qui pleure!... »

La tragédienne avait ressenti les mêmes impressions douloureuses le soir où, pour la première fois, elle avait lu le rôle d'*Adrienne Lecouvreur*. M. Legouvé, dans *Soixante ans de souvenirs*, raconte que, « peu de temps avant la première représentation d'*Adrienne*, on fit

relâche au théâtre pour une répétition du soir. Scribe, retenu à l'Opéra, ne vint pas. Les quatre premiers actes nous conduisirent à 11 heures; tout le monde s'éloigna, et nous restâmes seuls, mademoiselle Rachel, M. Régnier, M. Maillard et moi. Tout à coup, mademoiselle Rachel me dit : «Nous voilà maîtres du théâtre, » si nous essayions le cinquième acte que nous » n'avons pas encore répété; je l'étudie toute » seule, depuis trois jours, je voudrais me » rendre compte de mon étude. »

Nous descendons sur la scène; plus de gaz, plus de rampe; pour toute lumière, le petit quinquet traditionnel, à côté du trou du souffleur où il n'y avait pas de souffleur; pour spectateur le pompier de garde, dormant sur une chaise, entre deux décors, et moi, assis à l'orchestre. Dès le début, je fus saisi au cœur par l'accent de mademoiselle Rachel ; je ne l'avais jamais vue si vraie, si simple, si puissamment tragique ; les reflets de ce petit quinquet fumeux jetaient sur sa figure des lividités effrayantes, et le vide de la salle prê-

tait à sa voix une sonorité étrange ; c'était funèbre.

» L'acte terminé, nous remontâmes au foyer. En passant devant une glace, je fus frappé de ma pâleur et plus frappé encore en voyant M. Régnier et M. Maillard aussi pâles que moi. Quant à mademoiselle Rachel, silencieuse, assise à l'écart, agitée de petits frissons nerveux, elle essuyait quelques larmes qui coulaient encore de ses yeux; j'allai à elle et pour tout éloge je lui montrai la figure émue de ses camarades, puis, lui prenant la main : « Ma chère amie, lui dis-je, vous avez lu ce cinquième acte, comme vous ne le relirez plus jamais de votre vie! Je le crois, me dit-elle, et savez-vous pourquoi? Oui, je le sais, parce qu'il n'y avait là personne pour vous applaudir, que vous n'avez pas pensé à l'effet, et qu'ainsi vous êtes devenue, à vos propres yeux, la pauvre Adrienne mourant au milieu de la nuit entre les bras de deux amis. »

Elle resta un moment sans parler puis reprit : « Vous n'y êtes pas du tout : il s'est

passé en moi un phénomène bien plus étrange; ce n'est pas sur Adrienne que j'ai pleuré, c'est sur moi!... Un je ne sais quoi m'a dit tout à coup que je mourrais jeune comme elle; il m'a semblé que j'étais dans ma propre chambre, à ma dernière heure, que j'assistais à ma mort. Aussi lorsque à cette phrase : « Adieu triomphes du théâtre, adieu ivresse d'un art que j'ai tant aimé », vous m'avez vue verser des larmes véritables, c'est que j'ai pensé avec désespoir que le temps emporterait toute trace de ce qui aura été mon talent, et que bientôt..., il ne resterait plus rien de celle qui fut Rachel!... »

M. Legouvé, qui pendant de longues années fut le confident et l'ami de Rachel et qui a étudié la femme dans la tragédienne, dépeint d'une manière remarquable cette nature privilégiée, remplie de perspicacité, de talent d'assimilation, de modestie et d'agrément dans les relations. « Pas la moindre vanité de grande artiste, dit-il, pas le plus petit caprice d'enfant gâté du succès; toute à son art, et tout pour

son art. Elle écoutait, discutait, se rendait, dès qu'elle était convaincue ; mais ne se rendait qu'après conviction. En voici un exemple frappant. Ceux qui l'ont entendue dans *Adrienne Lecouvreur*, se rappellent qu'un des plus grands effets du cinquième acte était un certain : « Ah ! Maurice !... » jeté par elle en reconnaissant son amant au milieu de son délire. Si jamais cri de théâtre sembla un cri d'inspiration, c'est celui-là. Or, mademoiselle Rachel fût trois jours, je ne dirais pas à le trouver, mais à l'accepter. C'était Scribe qui le lui avait indiqué : elle résistait à Scribe (1), elle me résistait. « C'est faux,

(1) Chez Scribe, l'imagination et l'invention étaient d'égale valeur; aucune littérature n'a produit un aussi puissant inventeur dramatique, il a régné pendant vingt ans sur les principaux théâtres de Paris. Il fut le plus fécond des auteurs dramatiques, le plus pillé, mais aussi le plus injurié. A la lecture d'*Adrienne Lecouvreur* on vit Scribe essuyer dix fois ses verres de lunettes parce que les larmes les obscurcissaient complètement. Il se jeta à genoux devant Rachel et fondit en larmes. D'après le docteur Véron, Scribe montra comme écrivain, comme auteur, la plus grande fidélité. Très galant homme, généreux pour tous ceux qu'il aime ou qu'il a aimé, généreux pour toux ceux qui l'approchent, généreux pour ses parents, et ne refusant jamais un secours aux malheureux. Que de personnages vrais, que de situations du jour nouvelles au théâtre et finement observées, ce charmant esprit a su traduire sur la scène!

répondait-elle obstinément, c'est théâtral. — C'est faux parce que vous le dites mal », répondait Scribe, tenace et rude quand il était sur le champ de bataille, c'est-à-dire en répétition. Enfin, après trois jours d'essai infructueux, ce cri entra, si je puis parler ainsi, dans son cœur, et elle nous le reproduisit avec une « infidélité » admirable; je dis infidélité, car, en passant par sa bouche, ce cri devint sublime.

Le succès d'*Adrienne* avait donné à mademoiselle Rachel une grande confiance en moi, raconte M. Legouvé. Elle disait volontiers que j'avais renouvelé son talent, en la poussant malgré elle dans une nouvelle route; notre travail des répétitions lui avait montré que j'étais capable d'enseigner un rôle de femme, comme de l'écrire, et elle me demanda de lui faire faire un pas de plus en avant. Avec *Adrienne* elle avait quitté les vers pour la prose, le monde antique pour le monde moderne, le péplum et la chlamyde pour la jupe à ramage.

M. Legouvé, dans un autre passage de ses *Mémoires*, dit encore : « Un jour que je venais

faire à l'illustre tragédienne la lecture de *Médée*, elle en vint insensiblement à une confidence qui l'honore tellement que je ne puis résister au plaisir de la citer. Nous venions de causer du rôle de Pauline. « Il m'a inspiré, me dit-elle, un sentiment bien étrange et auquel peu de gens ajouteraient foi. Vous rappelez-vous qu'après avoir créé avec grand succès ce personnage je l'abandonnai tout à coup. Pas une des explications qu'on a données alors était la vraie. Si je cessai de représenter Pauline, c'est par respect pour elle. La divine pureté de l'héroïne dirigée par l'idée du devoir pesait à mon âme troublée. Cette feinte, ce mensonge d'une heure étaient au-dessus de mes forces. Ces vers admirables me brûlaient le cœur ; je ne pouvais plus les dire, non je ne pouvais plus !...

» Comme Rachel voyait que j'hésitais à la croire ; que je me méfiais de son émotion, ainsi que d'un bel effet scénique, elle continua avec un accent qui détruisait tous les doutes : « C'est » bien invraisemblable, je le sais ; que diriez-

» vous donc, si je vous montrais le fond de
» mon âme. Vous vous extasiez tous en m'en-
» tendant. Eh bien! sachez qu'il y avait en
» moi une Rachel dix fois supérieure à celle
» que vous connaissez. Je n'ai pas été ce que
» j'aurais pu être. J'ai eu du talent, j'aurais pu
» avoir du génie! Ah! si j'avais été élevée
» autrement, si j'avais vécu autrement, quelle
» artiste j'aurais faite!...

Madame C... avait tenté d'arrêter mademoiselle Rachel sur la pente fatale qui l'entraînaît; elle adressa une lettre touchante et un pressant appel « à l'enfant charmante et pure » qu'elle avait toujours vue, qu'elle voulait toujours voir en elle; mais Rachel, luttant contre elle-même, opposa le silence à cette marque de délicate affection. Il faut se souvenir d'où l'artiste était partie, où elle était arrivée pour lui tenir compte du long chemin semé de ronces et d'épines, plein d'abîmes, que dans son enfance elle avait parcouru sans guide et sans appui. La carrière dramatique est remplie de périls; l'âme est plus exposée que le corps, car les

vices les plus délétères du cœur humain : l'amour-propre, l'intérêt et l'envie y régnent en maîtres, l'atmosphère est chargée d'électricité. La lutte était difficile pour cette jeune fille nullement défendue par les remparts sacrés de la famille, n'ayant d'autre soutien que son esprit, d'autre protecteur que sa beauté et sa fierté. Rachel ardente, fébrile, entraînée par son imagination merveilleuse, trait dominant de sa nature, mûrie par une précocité hâtive qui enivrait ses sens et exaltait son âme, voulut vivre, obéir aux fantaisies de la fortune, aux passions de la jeunesse, jouir du prestige du luxe et de ses magnificences. Elle aimait toutes les sensations qu'apporte le monde extérieur : fleurs, musique, parfums. Elle respirait librement parmi toutes les splendeurs comme si elle fût née dans la pourpre. Son esprit subissait la fascination des dentelles royales, des bijoux fastueux, des tentures somptueuses, des lustres de cristal ornant son royaume de beauté ; elle se plaisait dans ces merveilles qui étaient pour ses yeux un bienfaisant délasse-

ment. Peu de reines ont eu autant de luxe, autant d'éclat, autant de richesse, et tout ce que les gens du monde appellent : le plaisir. Sa surabondance de vie s'enivrait du sacré et du profane ; elle marchait tête levée vers l'espace, l'amour et la liberté qui lui paraissaient le but suprême.

Rachel était bien de cette race qui ne s'épuise jamais en se répandant dans l'univers entier ; car sa force est dans sa complexité et ses contrastes. La tragédienne, orgueil de ses coreligionnaires, avait comme eux l'esprit aventureux, l'imagination ambitieuse, le désir et l'espoir d'arriver immédiatement au succès, l'impatience de vivre et de sentir. Ses joies et ses tristesses ont dépassé la mesure des sensations humaines. A côté des émotions extatiques que donnent les triomphes de la scène, elle a eu d'indicibles angoisses ; elle a connu toutes les extrémités de la bonne et de la mauvaise fortune. Victorieuse, le triomphe la grisait ; elle allait en avant, ce qui lui échappait lui produisait l'effet d'une déloyauté

de sa destinée. Son âme était, comme sa physionomie, toujours en mouvement. Elle avait une manière divine de porter sa belle tête épique, où passaient tant de rêves inassouvis, où tous les éléments se heurtaient, se confondaient, se brisaient. Son front resplendissait du feu sacré de l'intelligence et de la volonté ; elle produisait à première vue une impression dominatrice, et néanmoins, dans l'exaltation de ses sentiments, son doux air d'accueil révélait une âme tendre, car elle n'avait rien de cette tension orgueilleuse des traits qui caractérisent trop souvent les êtres de vanité, plus que de génie. De ses caprices d'une heure, de ses fantaisies d'un instant, elle rapportait d'ardentes impressions dont elle gardait le vibrant souvenir. A l'aube de sa vie triomphante, Rachel ne croyait pas aux déchéances physiques, car dit madame de Staël, « lorsqu'on est très jeune, la dégradation de l'être n'ayant en rien commencé, le tombeau ne semble qu'une image poétique, qu'un sommeil environné de figures à genoux qui nous

pleurent ». Rachel qui avait en partage la beauté, le talent, voulait aussi le bonheur ; la destinée impitoyable ne l'avait pas encore touchée pour lui faire expier tant de dons supérieurs.

CHAPITRE IX

Départ de Rachel et de sa troupe pour l'Amérique. — Grave maladie de l'artiste qui se rend a La Havane. — Son séjour dans ce pays. — Triste retour en France. — Départ pour l'Orient. — Rencontre sur le pont du navire de M. Aubaret. — Sympathies réciproques. — Séparation au Caire. — Pérégrinations de Rachel sur le Nil. — Elle vient se soigner a Montpellier dans la famille de M. Aubaret. — Elle rencontre sur le navire l'évêque *in partibus* de Byblos.

C'est dans de funestes dispositions d'esprit et de santé, que mademoiselle Rachel constatait l'engouement du public pour madame Ristori. Cruellement blessée, mais trop fière pour se plaindre, elle souffrait du succès enthousiaste qu'obtenait une artiste étrangère et des paroles de comparaison, entre son talent et celui de Mme Ristori, Myrrha, Francesca da Rimini et surtout Maria Stuarda que Rachel avait mis trois ans à apprendre, et dont elle portait si noblement la double couronne et les malheurs, excitaient des transports fré-

nétiques, à la manière italienne, jusqu'alors inusitée sur nos scènes françaises.

La grande tragédienne se détermina donc à signer le fatal engagement, tant de fois éloigné d'elle par une sorte de pressentiment, engagement qui la livrait pendant plus d'un an à l'autorité de son frère Raphaël, dont elle devenait le premier sujet. Elle quitta Paris qui l'avait enchaînée, où elle laissait ses plus doux souvenirs, ses plus chères affections, source de sa véritable inspiration. Paris qu'elle aimait avec ses luttes, son bruit, son mouvement. Paris, ville brillante qui offre le spectacle non interrompu d'une fête perpétuelle. Paris, séjour des heureux, Paris, aux doigts de fée, ville enchantée, reine par la poésie et les souvenirs de notre passé. Paris, avec ses lignes interminables de boulevards, où circule et se coudoie tout un monde, Paris grand et lumineux foyer de pensée, d'intelligence, d'initiative, qui commande à la France, empressée à lui obéir!... Mademoiselle Rachel avait été la joie et l'orgueil de cette ville prédestinée, la

fête des yeux et aussi l'inquiétude, par ses fantasques disparitions, ses courses perpétuelles, ses successions de départ et d'arrivée, et ses voyages fréquents à travers l'Europe.

En quittant la France pour se rendre en Amérique, la tragédienne avait présents à l'esprit ses triomphes dans toutes les grandes capitales, et ne doutait pas un seul instant des succès qui l'attendaient dans ces régions lointaines.

L'artiste comblée par les reines d'Angleterre et des Pays-Bas, avait excité l'intérêt passionné du roi de Prusse et l'enthousiasme du tsar Nicolas ; chaque soir en France elle était acclamée par une aristocratie qui n'a pas son égale en Europe. Aussi eut-elle lieu de s'étonner de ne pas rencontrer tout d'abord en Amérique l'accueil digne du rang que lui conférait son immense talent. Appartenant par son art, à tout ce qu'une nation possède d'élégance, de courtoisie, de recherches et d'affinements, mademoiselle Rachel éprouva de profondes désillusions dans ce pays prosaïque,

uniquement préoccupé d'affaires et de spéculations financières, qui ignorait absolument nos classiques et ne s'intéressait pas encore à nos poètes et à nos littérateurs. L'amour des Américains pour les beaux-arts s'est éveillé depuis ce temps, et les milliardaires du jour achètent nos chefs-d'œuvres dans des enchères célèbres, les rois de tous les trusts patronnent les succès des artistes qui se rendent actuellement en Amérique. Longtemps après Rachel, Mme Sarah Bernhardt entreprit la même tournée dramatique, et le résultat en fut bien différent. La grande tragédienne est revenue mortellement frappée au milieu même de ce décevant voyage qui devait être triomphal, tandis que Mme Sarah Bernhardt, après avoir parcouru l'Amérique pendant plusieurs mois, et dans tous les sens, est rentrée en France, avec plus d'un million, et son état de santé lui a permis de recommencer immédiatement en Europe, la tournée qui lui avait si bien réussi dans le nouveau monde.

Rachel apportait à ce pays des fortunes

rapides, dans les plis de sa robe tragique, la véritable et saisissante révélation de la poésie grecque. Mais ce n'est pas en un jour qu'on modifie et qu'on affine l'esprit d'un peuple ; plusieurs siècles de souvenirs historiques sont nécessaires à son éducation artistique. Ces fils de la navigation et du commerce, d'un esprit mercantile, qui plaçaient à cette époque leur intelligence uniquement à vaincre les difficultés matérielles de l'existence, avaient une foi inébranlable dans leur force et leur valeur personnelles ; mais dépourvus de tout lyrisme, de toute sensibilité, ils ne pouvaient donc être frappés subitement par les beautés du répertoire classique de Racine et de Corneille. Pour s'assimiler, comprendre et aimer les nobles sentiments, il faut avoir des aïeux illustres ayant tenu un rôle glorieux dans les annales de l'histoire, et l'aristocratie française, née avec la Monarchie a grandi, souffert et périclité avec elle. Aux heures du danger on la trouve toujours au poste d'honneur. Le prestige irrésistible que de tout temps la noblesse, par

son intrépidité, exerça dans notre pays, lui a conféré des privilèges indestructibles. Quelle est l'ancienne famille française qui n'a, dans ses archives, de sublimes souvenirs ? C'est une possession d'état qui date des rois de France. Pendant de longs siècles nos ancêtres, toutes nos illustrations politiques, littéraires, guerrières, reçurent des mains du souverain, au nom du pays, les témoignages éclatants dus à leurs travaux, à leurs services, à leur valeur et à leur talent.

L'Amérique datant d'hier ne possède pas dans le sang la force des instincts élevés qui, dans le cours des temps, représente notre passé ; il lui manque les traditions établies par une longue hérédité et la qualité éminemment française : l'imagination, qui s'appelle l'élan, le génie, la témérité, l'enthousiasme. L'Amérique est sans chevalerie derrière elle, sans dynastie, et son histoire, qui commence seulement, est riche surtout de promesses et d'espérances. Son territoire n'est pas encore célèbre par de glorieuses annales et ses

habitants se dépaysent sans regret, pour contracter d'illustres alliances à l'étranger et acquérir le prestige que donnent les noms historiques.

(Nous transmettons à nos lecteurs l'opinion de notre grand poète Lamartine sur les Américains).

Peuple qui n'a que la grandeur de l'espace et la philosophie du lucre; peuple sans ancêtres pour lesquels le passé n'existe pas; peuple pratique qui ne croit qu'à ce qu'il touche...

Le lendemain du jour où il cessait d'être tout-puissant, Lamartine abandonnait le pouvoir plus pauvre qu'à son arrivée. Cela tenait à sa trop grande libéralité et à sa parfaite loyauté, car sa nature était faite pour planer au-dessus de tous les calculs et de tous les intérêts humains.

Dans ses rapports forcés avec le Nouveau-Monde, Lamartine ne trouva pas l'enthousiasme que l'attitude de quelques américains d'élite lui avait fait présager, et il constata que leur admiration était bien éphémère ou tout au

moins n'allait pas jusqu'à la générosité et à l'entraînement effectif pour ses œuvres littéraires.

Cependant l'appréciation de M. de Talleyrand est bien différente de celle de Lamartine. Parlant de son séjour au Nouveau-Monde, pendant la Terreur, il déclare qu'il y passa les plus douces années de son exil ; qu'aucun pays ne lui est supérieur, tant au point de vue de la liberté et de l'hospitalité, que de la sûreté dans les rapports, et qu'il ne concevait pas d'existence plus enviable, que celle de représentant de son pays, chez une nation qui doit tout à la France !

C'était en quelque sorte l'hospitalité artistique et littéraire, que Mademoiselle Rachel venait demander à l'Amérique. Elle la trouva, mais sans enthousiasme, chez ces âmes agitées par la satiété de la fortune, qui ne peuvent se passionner pour les sublimes aspirations de la poésie. Beaucoup d'Américains venaient au théâtre exclusivement pour voir mademoiselle Rachel, et quand ils l'avaient contemplée seu-

lement quelques instants, ils se retiraient satisfaits, se bornant à dire : « J'ai vu Rachel ». Quand ces laborieux travailleurs s'emprisonnent le soir, dans un théâtre, il leur faut des spectacles gais et suggestifs qui les délassent, et leur fassent oublier les préoccupations de la journée. L'artiste prononçait des paroles dont ils ne saisissaient pas le sens ; mais l'air, le regard, l'attitude, les jeux de physionomie de la grande tragédienne traduisaient aux spectateurs, avec une vérité si parfaite, le sujet qui leur échappait, qu'ils sentaient des idées nouvelles éclore en leur esprit, la musique de la parole portant encore plus loin que les pensées qu'elle exprime !... »

Mademoiselle Rachel débutait toujours dans une ville par le rôle de Camille qui lui valait chaque fois un nouveau succès. Il en fut de même à New-York, où elle donna sa première représentation sur le théâtre Métropole, le 3 septembre 1855. La scène des imprécations produisit un effet immense ; mais le véritable triomphe de la tragédienne fut dans le drame

Adrienne Lecouvreur, de Legouvé, où elle apparut sur la scène, parée d'un costume somptueux et couverte de diamants. Pour ce peuple qui juge surtout le mérite personnel par les résultats acquis, les bijoux de mademoiselle Rachel provoquèrent sur le public américain un effet d'enthousiasme qui contribua certainement au succès d'un drame, dans lequel on paraissait dans de si beaux costumes. Mademoiselle Rachel s'y montrait éblouissante, sa sœur Sarah étincelante. Aussi la pièce réussit mieux que *Phèdre* et les *Horaces*.

Il n'est pas douteux que les Américains auraient été conquis aux beautés de la tragédie par le talent et le charme victorieux qui émanaient de mademoiselle Rachel ; mais son état de santé ne lui permit pas de faire un long séjour à New-York. Depuis longtemps, elle ne se maintenait qu'à force de courage, et elle fut vaincue par la souffrance physique. Le 15 octobre 1855, la tragédienne prit froid à une fête donnée en son honneur chez le général de Trobriant et ressentit les premières atteintes

sérieuses du mal qui devait, un peu plus de deux ans après, la conduire au tombeau.

Rachel partit pour la Havane, espérant que la douceur du climat réparerait ses forces épuisées ; mais elle arriva mourante dans ce pays où elle ne put recouvrer la santé, bien qu'elle luttât de toute son énergie contre le mal qui la terrassait. La désespérance prenait place dans son cœur ; on le voit dans la lettre qu'elle écrivait de ce paradis terrestre à M. X... : « Sais-je seulement si je jouerai, et si plusieurs mois de repos ne me sont pas nécessaires ! Quoi qu'il arrive, je me résigne à l'idée de ne plus paraître sur la scène, à ne plus être applaudie par un public bienveillant comme celui de ce pays. Avant tout, je veux vivre encore. Si je ne dois plus jouer la tragédie, si cette force me fait défaut, je sens que mon amour pour mes fils grandit à tout moment ; je veux voir des hommes en mes enfants. Je ne vous ai pas écrit de Philadelphie, j'étais anéantie et comme à la veille de la mort !... »

Un journaliste de Charlestown voyait bien

le dénouement fatal quand il écrivit : « Non, ce n'est pas Adrienne Lecouvreur que nous avons vue, que nous avons entendue dans le dernier acte. C'est Rachel elle-même disant adieu aux triomphes du théâtre, à l'amour, à la vie. C'est Rachel, qui ne reparaîtra plus jamais sur aucune scène et dont la glorieuse carrière est terminée. La fiction n'a pas de ces accents ; ils n'appartiennent qu'à l'implacable réalité qui accablait la femme sous le rôle de l'actrice.

La désastreuse expédition d'Amérique, désastreuse à tous les points de vue, avait coûté à Rachel cent quarante-huit mille cent sept francs. Quelques lignes écrites par la grande artiste certifiaient qu'aucune des sommes dont parlait son frère, ne lui avaient touché la main. Elle tenait à rectifier la rédaction de son imprésario, mais, ajoutait-elle avec une ironie peu fraternelle, « il a encore raison, puisque c'est moi qui paie ».

Ce que Rachel ressentait surtout au fond de l'âme, c'était l'effroi secret que laisse après elle

l'étoile qui se voile ; son désespoir était grand, ses regrets immenses et ses pressentiments funèbres. Elle se montrait indécise sur ce qu'elle devait faire ; ou rentrer en France, ou demeurer à la Havane, loin de toute excitation, dans un recueillement et un calme profonds. Elle se décida pourtant à suivre sa troupe et s'embarqua avec elle. On était bien loin d'avoir au retour l'énergie, l'espérance qui animaient au départ ces artistes, croyant marcher à la conquête de la gloire et de la fortune. Mais eux, du moins, revenaient en France désillusionnés seulement, tandis que Rachel y rentrait désespérée et presque agonisante. Dans une lettre écrite au moment du départ à l'un de ses amis, on sent une désolation inconsolable : « Mon corps et mon esprit sont tombés à rien, Je ramène toute ma pauvre armée en déroute sur les bords de la Seine ; et moi, peut-être, comme un autre Napoléon, j'irai aux Invalides demander une pierre pour reposer ma tête... Mais non, je trouverai encore mes deux anges gardiens, mes jeunes fils : j'entends

qu'ils m'appellent. Aussi, c'est trop de temps passé hors de leurs baisers, de leurs caresses, de leurs chers petits bras, et Dieu, qui protège les anges, me force à rentrer chez moi... Je ne regrette pas l'argent perdu ; je ne regrette pas la fatigue. J'ai porté mon nom aussi loin que j'ai pu et je rapporte mon cœur à ceux qui l'aiment... »

Rachel se retira dans sa petite maison de Meulan, où elle acheva la belle saison ; mais, son mal empirant tous les jours, elle aspira au repos, voulut changer de climat, et quitta Paris à la fin de l'été de 1856, pour ce grand voyage d'Orient, où elle pensait retrouver la santé, car elle se trouvait à ce point douloureux et spécial de la terrible maladie, où l'espoir de la guérison ressaisit le malade. Mademoiselle Rachel était la proie d'une affection mortelle qui ne pardonne pas, qui tarissait son sang goutte à goutte, qui lui enlevait un jour une force, le lendemain une faculté, qui ne lui permettait plus de contempler le ciel et les beautés de la nature, que pour se convaincre que rien de

tout cela ne pouvait plus la ranimer ni même la charmer. Hélas! le mal désenchante de ce qu'il laisse, et, lorsqu'il se décide à nous prendre, il n'emporte qu'une sorte de spectre, où il ne reste plus rien de nous!...

Cependant, l'amour de la vie était si puissant chez la grande tragédienne, que par instants elle se tournait encore vers l'avenir, formant de beaux projets, d'autant plus décevants que la mort se faisait plus prochaine. C'est à cette phase de sa maladie que se place une rencontre qui adoucit la dernière année de son existence. Sur le navire qui emmenait en Égypte mademoiselle Rachel, se trouvait un officier de marine, d'un extérieur élégant, dont les succès mondains avaient été nombreux. Il se dégageait de sa personne la distinction innée qui est l'atmosphère où se meuvent les grands caractères. Un beau reflet de noblesse se répandait sur son front, et les agréments de sa physionomie aristocratique aidaient à apprécier son esprit cultivé. Il n'y avait pas de mère qui n'eût désiré en faire l'époux de sa fille;

pas d'homme qui n'eût voulu en faire son ami. Homme d'impressions soudaines, M. Aubaret avait été attiré vers mademoiselle Rachel par l'auréole particulière, que la souffrance, cette expiation d'une vie trop heureuse, mettait autour de son beau visage. Il avait lu dans son regard tant d'anxiété et d'espérance, tant d'angoisse, d'incertitude et de doute, un tel désir de vivre, d'être aimée et heureuse encore, qu'il se prit de pitié pour cette jeune femme qui se sentait en la puissance d'un destin inexorable et demandait qu'on la sauvât. L'immense talent de la tragédienne avait ressuscité les plus grandes scènes du monde antique; elle avait connu la gloire et les triomphes rendus à une vivante incarnation de l'art dramatique, et sa vie se brisait dans tout l'éclat de la renommée!

Avant d'avoir entendu mademoiselle Rachel, M. Aubaret n'allait guère au théâtre; mais il n'avait pu résister au désir d'applaudir la grande tragédienne, de passage à Toulon. Il fut subjugué comme les autres, et peut-être

plus que les autres, par le génie de l'artiste dans le rôle de *Phèdre*, où elle lui était apparue si poétique. Il la retrouvait atteinte d'un mal incurable, isolée de toutes ses affections, et, dès lors, il n'eut plus qu'une pensée, un but, déployer pour elle toutes les ressources de son esprit et de son cœur; lui faire oublier la longueur des heures et la monotonie d'un pénible voyage, en lui parlant le langage d'une amitié parée de la plus tendre et de la plus touchante délicatesse. Que de grandes pensées éloquemment exprimées en images pénétrantes et neuves, dans les entretiens à cœur ouvert, empreints de cette vive animation qui colore les joues et enflamme le regard! Dans ces causeries échangées sur la mer azurée, il était question de tous les sujets élevés qui laissent dans la mémoire une larme d'émotion pour ce qui est bien, une pitié pour ce qui est mal, un peu de cet or du cœur qu'on appelle un beau sentiment.

Rachel comprit que la sincérité de M. Aubaret était absolue, son dévouement sans bornes,

et remarqua qu'une grande distance morale le séparait de tous ceux qui l'entouraient, car il savait magnifier chacune de ses impressions. Son visage inspirait tant de sécurité qu'on se sentait en confiance et en amitié dès la première parole et qu'on allait vers lui, poussé par l'instinct d'une réelle sympathie. Ses attentions étaient protectrices ; ses soins étaient ceux d'une personne qui se dépense pour une autre. Sa voix faisait involontairement penser qu'il devait posséder cette bonté qui fait aimer ce qu'on admire, et non pas la bonté indifférente, insouciante, mais une bonté intelligente, qui provoque l'épanchement du cœur.

L'officier de marine conservait toujours et partout le grand air du monde, les formes courtoises et l'exquise délicatesse d'impression qui donnent de la dignité et de la grâce aux attitudes. L'intimité intellectuelle ne fut pas longue à s'établir entre ce jeune homme et cette jeune femme inconnus la veille l'un de l'autre et qui se révélant l'un à l'autre, devaient s'aimer dans la région des larmes et des épreuves.

Tout les rapprochait : la similitude de leurs pensées, leurs goûts pour le surnaturel, leur passion commune pour le beau pathétique. Les êtres d'imagination sont disposés aux enthousiasmes que ne connaissent pas les impuissants à aimer, ceux qui s'enferment dans les possessions et les réalités égoïstes de l'existence !

Vers le milieu du jour, mademoiselle Rachel se faisait parer et transporter sur le pont du navire, où elle dépensait en sérénité souriante les quelques moments de repos que lui laissait la souffrance. M. Aubaret et mademoiselle Rachel vivaient entre ciel et terre des heures de réelles sympathies. La Providence semblait avoir placé auprès de la tragédienne, à l'heure tragique où son âme avait besoin de réconfort, un ami exceptionnel pour l'aimer, la soutenir, la protéger, l'entourer d'une affection intelligente et pour lui donner cette suprême forme du bonheur, les consolations religieuses. Il était heureux de ses instants de calme ; il suffisait à son cœur de l'avoir près

de lui, car cet amour triste et contemplatif ressemblait déjà à un deuil.

Bientôt mademoiselle Rachel ne put plus se passer de la présence et de l'affection de ce compagnon de traversée et, en arrivant à Alexandrie, elle lui fit promettre de la revoir. Il tint parole pendant son séjour au Caire, s'informant chaque jour des progrès survenus dans sa santé, et il constatait que le climat d'Égypte semblait favorable à son rétablissement.

De son côté, la tragédienne s'intéressait vivement à tout ce qui touchait M. Aubaret, prenant part aux difficultés et aux ennuis qu'il éprouvait, mais s'attristant surtout à la pensée d'une séparation prochaine.

Après le départ de l'officier de marine dont l'influence consolatrice avait fait refleurir un peu d'espérance dans le cœur de mademoiselle Rachel en l'entraînant vers les hauteurs sereines du renoncement, l'infortunée malade fut saisie d'une horrible impression d'isolement. Elle luttait contre l'absence, appelant l'inconnu,

ayant la continuelle nostalgie des pays où elle n'était pas, espérant qu'en changeant d'horizons elle changerait de pensées, et ferait diversion à ses rêves douloureux. Cependant, sous l'impression heureuse de la douceur du climat de l'Égypte, elle écrivait de Thèbes qui fut une des étapes de son calvaire, à M. Arsène Houssaye : « A ma figure, on ne me croirait pas malade. Mais ma toux et la maigreur extrême de mon corps m'avertissent de prendre garde. Dieu semble vouloir me rendre le plus précieux des biens : la santé. Elle me fera vivre et ma vie à venir, comme celle passée, sera toute pour mes enfants et pour ma famille !

« Je vais au Caire pour y passer avril et mai ; puis je m'embarquerai sur la Méditerranée ; je toucherai à Marseille dans la première quinzaine de juin, et j'irai à Montpellier, pays fort renommé pour sa chaleur et sa Faculté de médecine. Je passerai à Paris une partie des vacances de mes fils ; je terminerai quelques affaires, et aux premiers froids je vogue vers le sud. Peut-être irai-je passer un mois ou six

semaines à New-York, le reste à Charleston, où je me souviens qu'il faisait si bon !... J'ai constamment devant les yeux un ciel pur, un climat doux, et ce fleuve hospitalier qui porte la barque du malade maternellement ; mais ces souvenirs majestueux de l'antique Égypte, ces ruines amoncelées de temples merveilleux, ces colosses gigantesques taillés dans les flancs des montagnes de granit, tant d'œuvres et de chefs-d'œuvre dégradés par les siècles, renversés de leurs piédestaux par des tremblements de terre, tout ce spectacle vu à l'œil, sans compter ce que notre imagination lui prête encore d'effrayant, est trop lourd à supporter pour des êtres faibles, des esprits abattus. »

Dans ces lignes où la femme la plus adulée de son temps s'exprime en poète sur les beautés de l'Égypte, on lit l'effroi que cause à l'être mortel, en proie aux affres de la mort, l'approche de l'éternité, et le trouble que la trop grande souffrance imprime à la pensée. Devant l'étrange sérénité du ciel, en face des Pyra-

mides, des Sphinx mutilés, son âme endolorie s'exhale sans espérance, car elle se sent condamnée à ne plus faire entendre les accents sublimes dont elle avait enchanté tous les cœurs. De longs accablements venaient la frapper, la laissant sans mouvement, presque sans vie, avec la terreur de l'au delà dans le regard. Parfois arrachée à ses défaillances, la tête en feu, elle prenait un livre et essayait de s'abîmer dans l'étude pour se délivrer des fantômes qui l'obsédaient, mais ses forces trahissaient son courage; et, courbée sous le mal, chaque mouvement lui était un supplice. Rachel ne vivait plus que pour la douleur. Avec des larmes, des sanglots, elle s'interrogeait, se cherchait, pour bien s'assurer que l'agonisante d'aujourd'hui était la même que la créature vibrante de force et d'allégresse qui avait accompli avec tant de beauté et de grandeur la loi du travail et de l'effort qui pèse sur tous les êtres, et ne paraît légère qu'à ceux qui la subissent avec amour.

Rachel s'attardait à tous ces souvenirs; elle

eût voulu rouvrir ce livre de la vie qui, ainsi que le dit si admirablement Lamartine

.....est le livre suprême,
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix,
Le passage adoré ne s'y lit qu'une fois,
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même,
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Mais la page où l'on meurt est toujours sous vos [doigts !

La grande artiste revoyait toute sa vie passée, comme elle se l'était faite, car elle devait à son génie l'auréole de son nom. Elle évoquait les jours tout-puissants de triomphes et d'enthousiasme universel ; il lui semblait entendre encore les applaudissements du public ; elle revoyait toutes les couronnes accumulées à ses pieds, car avant les jours d'amertume il y a les jours d'ivresse. Hélas! que les temps étaient changés ! l'heure avait sonné de renoncer à cette royauté qui s'étendait au-dessus de sa renommée, car, dans les lignes trop accusées de son cou et de sa poitrine, elle pouvait voir les signes non douteux de sa fin prochaine. En

se trouvant si détruite, elle se révoltait contre les premiers baisers de la mort et se rappelait avec un regret amer que des yeux humains avaient admiré la beauté de son visage; que son nom avait rempli le monde ; que les souverains s'étaient disputé le bonheur de la combler de faveurs et d'éloges ; et que, pour prix de son talent sublime, tous les pays lui avaient prodigué l'or et les couronnes. N'étaient-ce point ces triomphes qu'elle avait rêvés, alors que le cœur joyeux, les lèvres souriantes, elle allait à la conquête de la renommée, sans songer qu'elle la paierait de sa vie, que la gloire n'est pas un bouclier contre la douleur, et que la célébrité et la passion ne font pas le bonheur !

En comparant le passé au présent, il lui venait le sentiment de ce que le succès a d'éphémère, l'ivresse et le vertige de l'Infini lui apparaissaient ; elle tournait et retournait en elle le fer aigu de la douleur, se déclarant vaincue, car chaque mouvement décelait sa faiblesse, son accablement. Quand son miroir lui ren-

voyait son image, elle éprouvait une sensation oppressante, et cette vision répandait sur ses traits une terrifiante expression d'angoisse. Jamais le déchirement d'une âme ne s'était exprimé avec plus de force que lorsque Rachel faisait entendre ses lamentations éloquentes; sa poitrine se soulevait en longs sanglots; elle causait tout bas dans son cœur, et ses lettres du Caire à ses amis de France respiraient l'affliction de son âme.

La grande tragédienne touchant presque à son dernier jour essayait de sourire encore à ceux qui l'entouraient, et leur parlait de cette voix divine qui connaissait si bien le chemin de tous les cœurs. Elle errait sur le Nil dans ces nuits éblouissantes de clarté, où la lune étincelante regarde avec compassion cette fabuleuse terre d'Égypte, environnée de monuments funèbres et peuplée de fantômes, pays mystérieux où il s'est livré tant de combats sanglants et de luttes formidables!... En face de cet Infini sans mesure et sans fond, devant l'immobile sérénité du ciel, Rachel, pâle et si-

lencieuse, ombre elle-même parmi toutes ces ombres légendaires, se donnait l'illusion de vivre avec les morts célèbres des siècles écoulés. Le jour, elle s'absorbait dans la contemplation de ces paysages étranges qui portent à la tristesse par l'excès même de leur souvenir tragique. Les bateliers saluaient cette barque fragile qui laissait après elle comme une trace lumineuse et une impression de beauté ; ce frêle esquif portait jour et nuit une créature mourante qui pour eux était sacrée, car ils savaient qu'elle avait vu à ses pieds des nations et des rois, et que la renommée d'un grand talent crée une majesté universelle. Ils considéraient Rachel étendue presque sans mouvement, avec la crainte superstitieuse qu'on éprouve pour tout ce qui touche à la fatalité du destin, et ce qu'ils entendaient dire de l'artiste demandant un peu de force et de vie à leur soleil et à leur climat, les charmait et les hantait à la fois.

Une autre lettre à M. Arsène Houssaye, au moment de son retour en France, donne l'im-

pression que mademoiselle Rachel ne conservait plus aucun espoir de guérison.

« ... Du bas des Pyramides, je contemple vingt siècles évanouis dans les sables. Ah ! mon ami, comme je vois ici le néant des tragédiennes ! Je me croyais pyramidale et je reconnais que je ne suis qu'une ombre qui passe... qui a passé. Je suis venue ici pour retrouver la vie qui m'échappe et je ne vois que la mort autour de moi.

» Quand on a été aimée à Paris il faut y mourir. Faites-moi bien vite faire un trou au Père-Lachaise et creusez-moi un trou dans votre souvenir. M'avez-vous oubliée, moi je me souviens ? Rachel.

» J'écris ceci sans bien savoir ce que je dis, mais je sèche l'encre avec la poussière des reines d'Égypte. C'est ce qu'il y a de plus éloquent dans mon billet. »

Subitement, mademoiselle Rachel prit en horreur ce pays qu'on lui avait dit salutaire et qui n'était que dévorant; elle fut saisie de l'idée fixe de retourner en France, à Mont-

pellier, où elle devait revoir M. Aubaret et vivre quelque temps dans sa famille. Le 2 mai 1857, Rachel regagna le port d'Alexandrie pour revenir à Marseille, et s'embarqua sur *la Clyde* Les passagers de ce navire la contemplaient avec intérêt, s'inquiétant de sa santé ; elle leur répondait en souriant : « Ne croyez pas qu'on enterre si facilement les gens de ma race et de mon caractère. Je rentre en France pleine de force ; l'ineffable chaleur a ramené dans ma poitrine malade un bien-être indicible. »

La certitude de revoir bientôt tous ceux qu'elle aimait redonnait à Rachel une heureuse tranquillité d'esprit. Une lettre écrite à ce moment nous la montre moins abattue, moins désespérée : « ... Revenant de Damiette, j'avais pour compagnon de voyage l'évêque *in partibus* de Byblos, monseigneur Pellerin ; on me le présenta. Il fit dire pour ma guérison une messe à Saint-Jean-du-Chevalier-de-Malte. Je l'en remerciai ; mais, sur un mot que je lui dis en même temps, il s'abstint désormais de

me parler, soit de religion ou de toute autre chose s'y rapportant. Jusqu'à Marseille nous avons surtout parlé cuisine; c'était un prélat gourmand. Un jour il me demanda tout à coup, sans doute par allusion à mes premiers débuts au théâtre, si j'avais jamais mangé de la fameuse galette du Gymnase; à quoi je répondis : « Je n'y allais pas sans en remplir mes poches ».

CHAPITRE X

Séjour apaisant de Mademoiselle Rachel a Montpellier. — Efforts tentés par la famille Aubaret pour amener la tragédienxe a la religion catholique. — Mademoiselle Rachel est rappelée précipitamment a Paris. — M. Aubaret l'y rejoint. — Une des dernières lettres de la mourante a M. X... — Adieux émouvants de Rachel au Théatre-Français. — Départ pour Le Cannet. — M. Aubaret en garnison a Toulon se rend fréquemment auprès de Rachel. — M. Legouvé va la voir. — Derniers moments de Rachel. — Sa mort. — Ses obsèques. — Discours prononcés. — Quelques considérations philosophiques sur les grands artistes.

De Marseille, mademoiselle Rachel se rendit à Montpellier où, d'après les conseils de M. Aubaret, elle loua aux environs de cette ville une maison de campagne C'est là que nous la retrouvons au printemps de 1857, qui devait être le dernier de son existence. Elle y jouit en pleine paix, d'un repos inconnu jusqu'alors et qui la délassait d'elle-même ; elle s'élançait vers l'avenir, l'âme prête à refleurir

à de nouveaux rayons. Une douce et croissante ivresse de vivre semblait émaner de l'azur du ciel, et elle exaltait les nerfs de la pauvre malade. Rachel ne cessait de remercier celui à qui elle devait un bien-être si longuement désiré, et se demandait comment elle pourrait reconnaître un dévouement si rare et une si noble affection.

Le beau-frère et la sœur de M. Aubaret entouraient mademoiselle Rachel des soins les plus affectueux ; sous l'empire d'un sentiment puissant et dominateur, elle se sentait dans un air clément et se plaisait dans cet intérieur où elle n'avait sous les yeux que les bons et fortifiants exemples dus à une longue tradition de piété chrétienne. Elle aimait à séjourner dans le beau jardin du domaine Aubaret, baigné d'or et de soleil, animé par les gazouillements d'oiseaux s'échappant des arbustes, rempli de fleurs dont elle admirait les teintes rosées et lactées qui mêlaient leurs senteurs aux parfums des jardins environnants. Au tournant de chaque allée, sous les lambris de

feuilles, on découvrait des horizons radieux. Mademoiselle Rachel commençait enfin à sentir les loisirs bienfaisants qu'apporte l'espoir de la convalescence ; il lui semblait qu'elle revivait d'une nouvelle existence ; elle se tenait de préférence dans un rond-point entouré de lauriers-roses. La vue de ces fleurs qui s'épanouissaient et s'effeuillaient à ses pieds, l'impressionnait en lui révélant la brièveté de la vie. Elle s'intéressait aussi aux jeux des enfants qu'elle attirait par son aspect gracieux. L'illustre tragédienne apparaissait assise dans un fauteuil, la tête appuyée sur sa main effilée, vêtue d'une longue robe blanche, une écharpe de dentelle posée sur ses beaux cheveux noirs. Elle était belle encore ; les déchirements de la douleur imprimaient sur ses traits une incomparable noblesse ; mais, parfois sur son front magnifique se creusait une ride profonde qui donnait à sa physionomie une expression d'angoisse, et on ne pouvait détourner les regards de ce diaphane visage de mourante, qui

rayonnait encore dans l'immortalité de son profil (1).

La famille Aubaret voulait rendre Rachel chrétienne et rêvait d'ouvrir son cœur aux sublimités poétiques de notre religion; son âme vibrante sentait d'ailleurs la touchante et noble grandeur des cérémonies catholiques. « Je pense comme vous », disait Rachel à M. Aubaret et le profond sentiment religieux du jeune marin triomphait en songeant que Dieu admettrait au bonheur de la vie éternelle

---

(1) Les portraits de mademoiselle Rachel sont nombreux. Parmi les plus remarquables, il faut citer celui de Charles Muller. La grande tragédienne est assise, pâle, rêveuse, mélancolique, les mains jointes, les cheveux en bandeaux lisses. Elle porte une robe de velours noir et un col de dentelle blanche. Sur la robe, un châle de point d'Alençon est jeté négligemment. Mademoiselle Rachel est adossée à une bibliothèque, à demi cachée par un rideau rouge. A côté d'elle, il y a, sur une petite table, dans une coupe de bronze, un bouquet de ses fleurs favorites : les violettes, et un livre, sans doute les œuvres de son poète préféré : Corneille. Le fond du tableau est la brume d'un lointain assombri, avec des montagnes, des nuages. Le portrait est d'une ressemblance merveilleuse. Jamais ami de mademoiselle Rachel n'a contemplé sans émotion cette toile vivante. Elle l'avait donnée à son père et à sa mère pour leurs étrennes. Sur le cadre, il y a cette dédicace : « A mes bons parents. » Mademoiselle Rachel mourut en même temps que le sculpteur Simart, un autre antique, qu'elle avait

l'âme éprouvée dont il suivait sur la terre la douloureuse épopée, et qui s'élevait de plus en plus dans le firmament moral.

Le supérieur du grand séminaire de Montpellier, M. Laplagne, achevait l'instruction religieuse commencée par M. Aubaret sur le pont d'un navire, en face de l'infini. La permission de l'évêque de Montpellier était accordée pour le baptême ; madame Ferret, femme du docteur qui prodiguait à mademoiselle Rachel les soins les plus dévoués, devait être la marraine. Tout à coup, une dépêche rappela à Paris la néophyte qui partit désespérée, car on lui apprenait que l'un de ses enfants était gravement malade.

émerveillé. Déjà son admirateur Pradier l'avait précédée chez les morts. Clésinger, qui l'a trois fois sculptée, lui survécut pour la sculpter encore, en lui donnant l'accent contemporain. Mais Ingres et Delacroix regrettèrent profondément de n'avoir pas pris le temps de faire vivre éternellement cette figure par la vie de l'art ; à peine l'ont-ils vaguement représentée. Ingres par un dessin et Delacroix par une ébauche rapide qui a disparu. Heureusement, Gérôme l'a peinte en buste. Il existe encore trois ou quatre autres portraits de Rachel, un de Couder à ses débuts, un de madame O'Connell, quand la mort avait donné déjà un premier avertissement.

Ce départ soudain causa un grand chagrin à l'excellente famille Aubaret, une amère déception au supérieur du séminaire et une inconsolable douleur à l'officier de marine qui se rendit compte de tous les obstacles qui allaient désormais surgir et empêcher la conversion entreprise.

Le 8 juillet, M. Aubaret arriva à Paris. Après avoir quitté son hôtel de la rue Trudon, qui n'était plus le cadre de Rachel se préparant à la mort, elle était allée se fixer place Royale, dans le décor grandiose et sévère du vieux Paris. Rue Trudon, Rachel avait vécu dans les entraînements de sa nature passionnée, les orages de son cœur, l'ivresse des triomphes, le vertige et l'abus des plaisirs, tandis que le jardin de la place Royale, où elle avait chanté si tristement parfois, le grave salon et le grand escalier de son hôtel, semblaient d'avance prédestinés à des funérailles. Elle attendait avec anxiété Gabriel Aubaret, d'autant plus que l'impitoyable maladie enrayée par l'air du Caire et les bons soins de

Montpellier, reprenait à grands pas sa marche fatale. Seul, il savait la consoler, la détourner de la terre, pour élever ses regards vers le ciel ; elle songeait avec tristesse à l'interruption de l'œuvre religieuse rêvée.

Le congé de M. Aubaret touchait à sa fin et il sollicitait son entrée dans les consulats, faisant, avec raison, valoir sa connaissance des langues orientales ; il espérait ainsi avoir plus de liberté ; mais ses démarches furent infructueuses. Il demanda et obtint une prolongation de deux mois de congé. L'officier de marine se rendait bien compte des côtés étranges d'une situation où il voyait surtout une mission à remplir : conduire Rachel vers ce Dieu immense qui a placé si haut le cœur de l'homme !

Pour bien faire comprendre ce qui se passait dans l'âme de ce chrétien fervent, il est intéressant de citer la lettre qu'il écrivait à son ami M. Thomassy : « De l'hôtel Charlemagne, place Royale. Je ne pense pas m'être jamais trouvé dans la position où je suis aujourd'hui,

je pense même qu'il est rare de se voir oppressé par tant de sentiments pénibles et sérieux à la fois. Je m'applique, en cette circonstance, si grave, à ne former aucun projet, à vivre absolument au jour le jour, car jamais je n'éprouvai si bien qu'à chaque jour suffit sa peine. Tout cela ne veut pas dire, tu le penses bien, que la pauvre et bien chère malade soit dans un état satisfaisant. Dieu seul peut faire aujourd'hui que le moral attaqué par d'atroces souffrances se soutienne et lutte contre un mal qui ne paraît pas devoir céder ; Dieu seul peut empêcher que le découragement envahisse cette âme si belle, au milieu de tant de douleurs. Il serait urgent qu'elle quitte Paris avant le 15 septembre, pour aller à Cannes, car il est évident que bientôt elle ne pourra plus habiter Paris. Mais comment faire dans quelques jours un si long voyage, alors qu'une heure de voiture entraîne aujourd'hui une fatigue si grande. S'il y avait chaque jour un mouvement dans le mieux, si petit qu'il fût, on pourrait peut-être compter sur quelque chose, mais il n'en

est point ainsi. C'est toujours un *statu quo* désespérant. Tu comprends, mon ami, ce que je souffre ; je le renferme au dedans de moi, et je l'offre à Dieu qui ne peut me tromper, parce que, en faisant ce que je fais, j'obéis, je le sens, à ma conscience, et comme je n'ai que Dieu en vue en ce que j'ai entrepris, je compte fermement sur un secours dont j'ai le plus grand besoin. Je suis tout dévoué à une pensée religieuse que je ne pourrais abandonner aujourd'hui sans parjure. Je vis depuis bientôt deux semaines place Royale ; je ne vois personne que la chère malade, et je suis témoin de tant de souffrances que je m'en imprègne, pour ainsi dire, de sorte qu'il m'en revient une fatigue physique que je n'aurais pas soupconnée. Rien n'est horrible comme ces douleurs qu'on voudrait partager avec les êtres pour lesquels on donnerait volontiers sa vie !

» Il y a près de la place Royale une chapelle ouverte tous les soirs et où s'assemble une congrégation de femmes ; c'est un soulagement pour moi, c'est le plus doux de mes délasse-

ments que de suivre leurs pieux exercices. C'est bien là, certainement que se donnent les meilleures consultations et la médecine humaine n'est qu'une misérable jonglerie, à côté de la confiance que m'inspire la médiation divine !... »

Après avoir vainement demandé la vie au climat du Caire, à celui de Montpellier, mademoiselle Rachel, dès les premiers froids, quitta Paris et se rendit au Cannet, où M. Sardou, père de l'auteur dramatique, mort récemment, mit une partie de sa villa à la disposition de la tragédienne.

Quand son départ fut décidé, Rachel écrivit à l'un de ses amis la lettre suivante qui prouve qu'elle ne se faisait plus d'illusion sur son état de santé :

« *A M. X..., 1857.* — Mon ami, je suis bien malade... Je vais partir, non pour l'autre monde, mais pour un climat meilleur, où l'on m'envoie chercher la chaleur qui manque ici. Le moral est chez moi autant attaqué que le reste, et il faut tout refaire dans mon pauvre

corps, si tant est qu'il ne soit pas trop tard. Il me semble que parfois la nuit se fasse subitement en moi, et je sens comme un grand vide dans ma tête et dans mon intelligence. Tout s'éteint tout à coup, et votre Rachel demeure anéantie !... Ah ! pauvre moi, ce moi dont j'étais si fière, trop fière peut-être, le voilà aujourd'hui si affaibli qu'il en reste vraiment peu de chose !... Cette lettre est donc pour vous dire adieu, mon ami, cet adieu que l'éloignement où nous sommes l'un de l'autre vous empêche de venir chercher auprès de moi, comme il s'oppose à ce que je vous le porte moi-même.

» Que d'événements dans ma triste vie, mon ami, depuis notre dernière rencontre, et quel cruel voyage ! Je n'en puis encore parler sans répandre des larmes, sans me dire ce qu'ont eu de terrible les déceptions qui m'attendaient et que le mal affreux qui me dévore a si rapidement fait naître ! Mais pouvais-je m'attendre à cette fin lugubre d'une entreprise qui avait débuté avec assez de bonheur, et qui a avorté

à l'heure même où le succès en paraissait certain ? Et ce mal implacable, cette tunique de Nessus que je ne puis arracher, ce mal, il était si facile de le prévenir ! Mais j'ai eu trop de foi dans mes forces physiques, trop de confiance en mon étoile, et, sans précautions aucunes, j'ai marché devant moi sur cette interminable route qui va de New-York à la Havane la dernière étape de mon odyssée mortelle !... Reviendrai-je vivante de ce pays où je pars, et Dieu finira-t-il par me prendre en pitié, pour les miens, pour mes pauvres enfants, pour mes amis eux-mêmes, ou me rappellera-t-il à lui ?...

» Adieu, mon ami, cette lettre sera peut-être la dernière. Vous qui avez connu Rachel si brillante, qui l'avez vue dans son luxe et sa splendeur, qui l'avez tant de fois applaudie dans ses triomphes, que de peines n'auriez-vous pas à la reconnaître dans cette sorte de spectre décharné qu'elle est devenue et qu'elle promène sans cesse avec elle !... »

Au moment de quitter Paris, d'où elle sa-

vait qu'elle ne reviendrait plus, la grande tragédienne se fit conduire sur la place du Théâtre-Français. L'atmosphère était humide et froide; l'immense tristesse de novembre tombait des lourds nuages immobiles qui cachaient l'azur du ciel. Rachel, absorbée dans ses pensées, contemplait avidement le monument auquel elle semblait demander la redoutable énigme des écroulements humains. L'heure du départ était proche. Un ami vint qui arracha mademoiselle Rachel à sa muette et dernière contemplation. La voiture, au pas, quitta cette place funèbre, et l'artiste se penchait pour jeter un dernier regard sur ces murs tant aimés. Elle avait la triste certitude de ne plus jamais revoir ces voûtes solennelles, ce seuil assiégé, cette porte où la foule l'attendait à minuit, pour l'apercevoir seulement quelques instants. Brisée de douleur, elle arriva au chemin de fer, où ses amis l'attendaient pour le suprême adieu. Mademoiselle Rachel voulut marcher, mais il fallut la porter dans un fauteuil. Sur le parcours, la tragédienne sourit

encore une fois à ceux qui l'entouraient, appuya la tête sur sa main défaillante et ferma les yeux, afin d'emporter dans sa pensée les radieuses visions d'autrefois.

Dans cet intervalle, le congé de M. Aubaret avait cessé. Il était rentré à Toulon, et, de là, il allait fréquemment voir la pauvre malade, continuant son œuvre de consolation, de relèvement moral, d'espoir religieux. Il lui fit don du chapelet précieux qu'il avait reçu de Pie IX, à Gaëte et lui apprit à dire la belle et suave prière si douce sur les lèvres des femmes. Cette voix admirable, qui dans ses splendides élans, avait soulevé l'universel enthousiasme, murmurait maintenant, avant de s'éteindre pour toujours, la prière qui lui donnait une suprême espérance et éclairait d'une nouvelle lumière les obscurités de sa foi.

Dans le passage suivant d'une de ses lettres, on peut voir quels étaient les sentiments de mademoiselle Rachel, sentiments qu'elle exprime souvent d'ailleurs :

» Dieu me refuse-t-il dans son sein ? Suis-je

indigne du bonheur qu'il promet à ses enfants dans l'éternité ? Cependant mon cœur et mon âme sont à lui !... »

N'avait-elle pas dit un jour à M. Aubaret : « Qu'importe après tout, que mon corps quitte bientôt cette terre ; vous sauverez mon âme. La véritable vie commence où n'est plus la chair. » Et elle s'absorbait dans une prière mentale, et un soupir las soulevait sa poitrine. Le temps pressait, le mal faisait des progrès rapides; mais l'officier de marine ne pouvait quitter Toulon aussi souvent qu'il l'aurait voulu. Un jour pourtant il arriva au Cannet où Rachel l'attendait étendue sur sa chaise longue, serrant dans ses mains amaigries le chapelet en grenat qu'il lui avait offert. Dès son arrivée, il put se convaincre que les heures de la tragédienne étaient comptées. Dissimulant sa douleur, le mieux qu'il lui fût possible, il prononça quelques paroles d'espoir et repartit le cœur brisé pour Toulon.

Après le suprême adieu de M. Aubaret, mademoiselle Rachel reçut une dernière visite,

celle du prince Napoléon. Ensuite, elle témoigna le désir de dormir. Le soleil qui éclairait sa couche funèbre ne lui importait plus ; elle ne désirait rien, ne demandait que le repos. A plusieurs reprises, alors qu'on cherchait à lui donner l'espérance d'une guérison impossible, on l'avait entendue murmurer les mots de Michel-Ange :

Dormir m'est doux et encore plus d'être de pierre,
. . . . . .
Ne pas voir, ne pas sentir, voilà ma joie.

Vers le soir, Rachel évoqua encore toutes les images du passé ; elle voyait distinctement les chères figures qui étaient parties avant elle ; il lui semblait que sa sœur Rebecca venait la chercher. Elle dit à Sarah : « Tu ne la vois pas penchée au pied de mon lit, elle m'appelle. »

La fin de la grande tragédienne fut paisible ; elle expira sans agonie et passa sans secousse dans l'éternité. Sa mort fut éloquente comme une de ses plus belles tragédies.

M. Legouvé que nous avons plusieurs fois cité, et qui fut mêlé à la vie de la célèbre artiste, reçut d'elle au Cannet où il se trouvait, une lettre qu'elle lui écrivait trois jours avant sa mort.

« Mademoiselle Rachel, dit-il, était au Cannet agonisante. J'y arrivai par hasard. Aussitôt je courus chez elle. J'appris là que ses journées se passaient dans ces alternatives d'illusions et de sombre clairvoyance qui sont propres aux maladies organiques. Elle disait souvent : « J'espère six heures par jour et le reste du temps je désespère. »

Trop souffrante pour me recevoir, lorsque je me présentai, elle me fit dire que ma visite la touchait singulièrement, et qu'elle me priait de revenir.

Quand je revins, sa sœur me remit une lettre d'elle, dictée pour moi, toute pleine de termes d'affection, de regrets du passé, et se terminant par cette phrase qui m'émut doublement, et par sa confiance en moi, et par le reste d'espérance qu'elle trahissait : « A bien-

tôt, nous nous reverrons ici ou peut-être à Paris. Vous êtes l'auteur qui faites le mieux aujourd'hui les personnages de femme; promettez-moi que vous m'écrirez mon rôle de rentrée ». Trois jours après elle était morte!

Heureusement, elle n'était pas morte tout entière. On se rappelle ses touchantes larmes à la répétition d'*Adrienne Lecouvreur* ; ses pressentiments de mourir jeune, et cette mélancolique parole : « Bientôt, il ne restera plus rien de celle qui fut Rachel! »

Elle se trompait; il reste quelque chose d'elle : un grand rayonnement autour de son nom!...

Nous empruntons à l'intéressant volume de M. Imbert de Saint-Amand, des détails sur les dernières heures de mademoiselle Rachel. « En possession de toute sa puissance d'esprit, elle voulut, dit-il, envoyer un souvenir à ses meilleurs amis. Faisant un héroïque effort, elle leur écrivit trois jours avant de mourir et en les postdatant, dix-sept lettres, de cette main brûlante qui allait être bientôt glacée Elle fit remplir de fleurs dix-sept paniers qu'elle

envoya aux destinataires des lettres. M. de Girardin fit encadrer celle qu'il reçut alors. Elle est ainsi conçue et les caractères tracés avec fermeté, en étaient très lisibles : « Je ne pensais pas, cher ami, pouvoir en 1858, vous envoyer ma sincère affection ».

Rachel adressa aussi quelques lignes au prince Napoléon : « Je postdate cette lettre... il me semble que cela va me forcer à vivre jusque-là. »

Quelques heures après ce dernier souvenir donné à ses amis Rachel épuisée de souffrances, brûlée par la fièvre, rendit son âme à Dieu qui la prit en pitié. Elle expira le dimanche 3 janvier 1858, à 11 heures du soir.

M. Aubaret apprit le lendemain la mort de Rachel. Décrire ce qui se passa dans son cœur est presque impossible. Il était attaché à elle de cette affection ardente que pouvaient inspirer le génie, la grâce, la souffrance réunis; la souffrance surtout lorsqu'elle est sans espoir; il avait la conviction intime des sentiments consolants qui avaient adouci ses derniers mo-

ments; mais le but auquel il tendait depuis tant de mois, n'était pas atteint. Il lui sembla que tout s'écroulait autour de lui; et, entrant bouleversé dans la chambre de son ami Thomassy, il s'écria : « Rachel est morte, je ne vivrai désormais que pour l'étude et le travail, région sereine où l'on comprend tout, sans s'étonner de rien. »

M. Aubaret a tenu parole, en élevant très haut la charité et la pitié que Dieu lui avait mises au cœur. Il eut le souci incessant du développement moral et intellectuel de ceux qui l'entouraient; dans les lointains pays, où il obtint d'être envoyé en mission, il se distingua par des actes d'apôtre d'un prosélytisme fervent qui le firent aimer et vénérer. On sent qu'il veut remplir le vide qui s'est creusé autour de lui; qu'il ne veut pas retomber des hauteurs dans lesquelles il planait.

La sœur de Rachel, mademoiselle Sarah voulant arriver à Paris, le vendredi qui est pour les Israélites un jour particulièrement solennel aux inhumations, hâta les préparatifs du dé-

part avec tant d'énergie que la dépouille mortelle de Rachel arriva à Paris à la date fixée. Après la cérémonie religieuse qui fut célébrée, suivant les dernières volontés de l'artiste, dans sa maison de la place Royale, la grande tragédienne traversa Paris, pour la dernière fois par un temps froid, sombre et pluvieux, et prit au milieu d'une population émue, la route du champ de repos, où dormait déjà, en l'attendant, sa sœur bien-aimée Rébecca.

Les célébrités de la littérature et des arts, se pressaient derrière le cercueil; plusieurs discours furent prononcés, l'un par le grand rabbin Isidor qui fit une allusion à la prétendue conversion de Rachel. Il se terminait par ces mots : « Rachel est morte israélite. Demandons à Dieu d'accueillir avec bonté et indulgence, cette grande artiste sitôt moissonnée dans sa gloire!...

M. Bataille prit ensuite la parole pour louer Rachel de sa générosité : « Oui, messieurs, s'écria-t-il, la grande artiste qui est là fut charitable, et de sa généreuse main, aujour-

d'hui glacée, nous avons souvent reçu pour les comédiens pauvres, une aumône royale. Vous l'ignorez, j'en suis sûr, car elle ne connaissait pas la vanité de la bienfaisance!...

Enfin, Jules Janin, parlant au nom de la critique, des lettres, de l'art dramatique si grandement éprouvé, et aussi, au nom de l'amitié que depuis ses débuts au Français, il avait toujours eue pour Rachel, prononça un discours ému qui produisit une impression profonde. En voici la conclusion : « Messieurs, l'heure est sévère et la journée est sombre. Voici que nous rapportons, morte, au tombeau de sa sœur Rébecca, la plus jeune et la plus grande artiste de notre temps. Ici reposent, en même temps, l'éloquente Rachel et tous les grands poètes d'autrefois qu'elle avait ranimés de son souffle ingénu et tout-puissant... A l'aspect de tant de douleurs, messieurs, notre voix est impuissante. Un seul homme aujourd'hui pourrait dépeindre un tel deuil : cet homme est le plus grand génie de notre époque et nouveau Prométhée, il habite un écueil au milieu

de l'océan. Tâchons cependant que ce deuil, que cette douleur nous profitent à nous-mêmes et que nous en tirions une force et une espérance!...

*
* *

Après avoir analysé la vie de Rachel avec un souvenir attendri et poétique, nous nous abstiendrons de la juger selon les lois établies, car nous ne voulons pas soulever le voile de la légende d'une main profane qui pourrait jeter une ombre sur une des gloires du Théâtre-Français. Les grandes mémoires sont fatalement vouées aux controverses ardentes et la critique n'est pas toujours en raison directe de l'enthousiasme qu'inspirent ces êtres exceptionnels qui laissent après eux des erreurs, des fautes plus retentissantes à mesure qu'ils sont plus célèbres. Ce sont des astres, des comètes qui ont leurs lois à part; le lieu d'où ils viennent, le lieu où ils vont, tout est étrange dans leur destinée bizarre, grandiose et tourmentée.

A. Choiseul-Gouffier, Faucigny-Lucinge.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PROLOGUE

A propos d'une représentation *d'Électre* au Théâtre-Français. — Évocation de Rachel dans *Électre*. — Voyage en Grèce du comte de Choiseul-Gouffier. — Magnifique résultat artistique et géographique de ce voyage 1

CHAPITRE PREMIER

Naissance de Rachel. — Son enfance malheureuse. — Achat de la complainte du *Juif-Errant*. — Les succès de Rachel en la déclamant. — Victor Hugo fait à Rachel la charité de l'argent et de la poésie. — Rencontre de M. Choron, directeur de l'Institut de musique religieuse. — Mort de M. Choron. — Regrets reconnaissants de Rachel pour son premier professeur. — Un volume de Racine décide de la carrière de la future tragédienne 1

Pages.

CHAPITRE II

Débuts de Rachel dans *la Vendéenne* au théâtre du Gymnase. — M. Jouslin de Lassalle, directeur du Théâtre-Français s'enthousiasme pour le talent de la jeune artiste. — L'illustre Berryer s'intéresse vivement à Rachel. — Il la présente à Samson, professeur au Conservatoire. — Rachel se prend d'affection pour Samson. — Quelques-unes de ses lettres à son professeur. — Admiration du docteur Véron pour Rachel. — Opinion de M. Legouvé sur l'influence des leçons de Samson à mademoiselle Rachel. 21

CHAPITRE III

Débuts à la Comédie-Française. — Ovations indescriptibles du public. — Gracieuse vengeance de la triomphatrice. — Le romantisme et le drame moderne. — Rachel au faubourg Saint-Germain. — Chez M. de Castellane au faubourg Saint-Honoré. — Mademoiselle Rachel maîtresse de maison 37

CHAPITRE IV

Intimité d'Alfred de Musset et de la Tragédienne. — Portrait d'Alfred de Musset par Sainte-Beuve. — Autre portrait par Gustave Claudin. — Dédain de Victor Hugo pour Musset. — Histoire d'une bague. — Amitié posthume de Lamartine pour Alfred de Musset. — Déchéance de l'infortuné poète. — Paroles mélancoliques d'Henri Heine 67

Pages.

CHAPITRE V

Une lettre de Lamartine à mademoiselle Rachel. — La tragédienne à l'Abbaye-aux-Bois. — Sa déférence pour madame Récamier. — Influence de cette femme célèbre sur les littérateurs de son époque. — Chateaubriand à l'Abbaye-aux-Bois. — Une lettre de Chateaubriand à Napoléon Ier. — Vieillesse de ce grand écrivain. — Dévouement de madame Récamier pour M. de Chateaubriand. — Madame de Staël, auteur de *Corinne*. — Extrait des Mémoires de la comtesse Potocka sur *Corinne* 79

CHAPITRE VI

Portrait moral de Rachel par le duc de Doudeauville. — Rencontre de Monseigneur l'archevêque de X... et mademoiselle Rachel à l'Abbaye-aux-Bois. — Enthousiasme de Paris pour la grande tragédienne. — Sympathie de madame de Girardin pour mademoiselle Rachel. — Parti pris d'Alfred de Vigny contre cette artiste illustre. — Comparaison du talent de Talma et de mademoiselle Rachel. — Talma décrit par Lamartine. — *La Marseillaise* chantée au Théâtre-Français par mademoiselle Rachel. — Opinion de Jules Janin sur *la Marseillaise*. — La grande tragédienne chante *la Marseillaise* aux approches de Pont-à-Mousson 101

CHAPITRE VII

Tournées artistiques de mademoiselle Rachel en province. — Elle visite le bagne de Brest et cause avec les for-

Pages.

çats. — Entretien à Montpellier avec madame Lafarge. — Mademoiselle Rachel à l'étranger. — Angleterre. — Hollande. — Autriche. — Prusse. — Aspect général de Saint-Pétersbourg. — Apothéose de Rachel en Russie. — La tragédienne se repose dans sa villa à Montmorency 129

CHAPITRE VIII

Mort de Rebecca. — Immense douleur de Rachel. — Malentendus avec M. Legouvé. — La popularité délaisse sa tragédienne préférée. — Succès de madame Ristori. — Une fraction de la presse semble prendre parti contre mademoiselle Rachel. — Opinion de M. Pierre Véron sur la célébrité de madame Ristori. — Influence de la réclame sur le talent. — Générosité de Rachel qui applaudit sa rivale. — Funèbres pressentiments de Rachel à la suite d'une lecture d'Adrienne Lecouvreur 165

CHAPITRE IX

Départ de Rachel et de sa troupe pour l'Amérique. — Grave maladie de l'artiste qui se rend à La Havane. — Son séjour dans ce pays. — Triste retour en France. — Départ pour l'Orient. — Rencontre sur le pont du navire de M. Aubaret. — Sympathies réciproques. — Séparation au Caire. — Pérégrinations de Rachel sur le Nil. — Elle vient se soigner à Montpellier dans la famille de M. Aubaret. — Elle rencontre sur le navire l'évêque *in partibus* de Byblos. 203

Pages.

CHAPITRE X

Séjour apaisant de mademoiselle Rachel à Montpellier. — Efforts tentés par la famille Aubaret pour amener la tragédienne à la religion catholique. — Mademoiselle Rachel est rappelée précipitamment à Paris. — M. Aubaret l'y rejoint. — Une des dernières lettres de la tragédienne à M. X... — Adieux émouvants de Rachel au Théâtre-Français. — Départ pour Le Cannet. — M. Aubaret en garnison à Toulon se rend fréquemment auprès de Rachel. — M. Legouvé va la voir. — Derniers moments de Rachel. — Sa mort. — Ses obsèques. — Discours prononcés. — Quelques considérations philosophiques sur les grands artistes. . . 233

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 19872 9-09.

En Vente à la même Librairie

Maurice BARRÈS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DU SANG, DE LA VOLUPTÉ ET DE LA MORT

Un volume in-18, nouvelle édition. . . Prix. **3** fr. **50**

Frédéric LOLIÉE

FRÈRE D'EMPEREUR

LE DUC DE MORNY

ET LA SOCIÉTÉ DU SECOND EMPIRE

d'après des papiers inédits et les archives secrètes du Ministère de l'Intérieur.

Un volume in-8° avec 22 illustrations. . . Prix. **7** fr. **50**

Vicomte de GUICHEN
ANCIEN PREMIER SECRÉTAIRE D'AMBASSADE

LE DUC D'ANGOULÊME

1775-1844

Un volume in-8° orné de cinq gravures. Prix. **5** francs

Alfred FRANKLIN

LE DUEL DE JARNAC ET DE LA CHATAIGNERAIE

d'après une relation contemporaine et officielle

Un volume in-16. . . . . Prix. **2** fr. **50**

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3900-2-10. — (Encre Lorilleux).